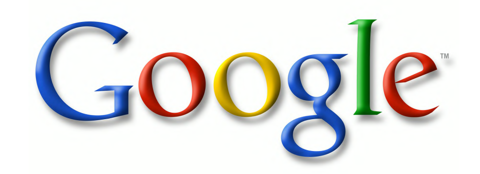
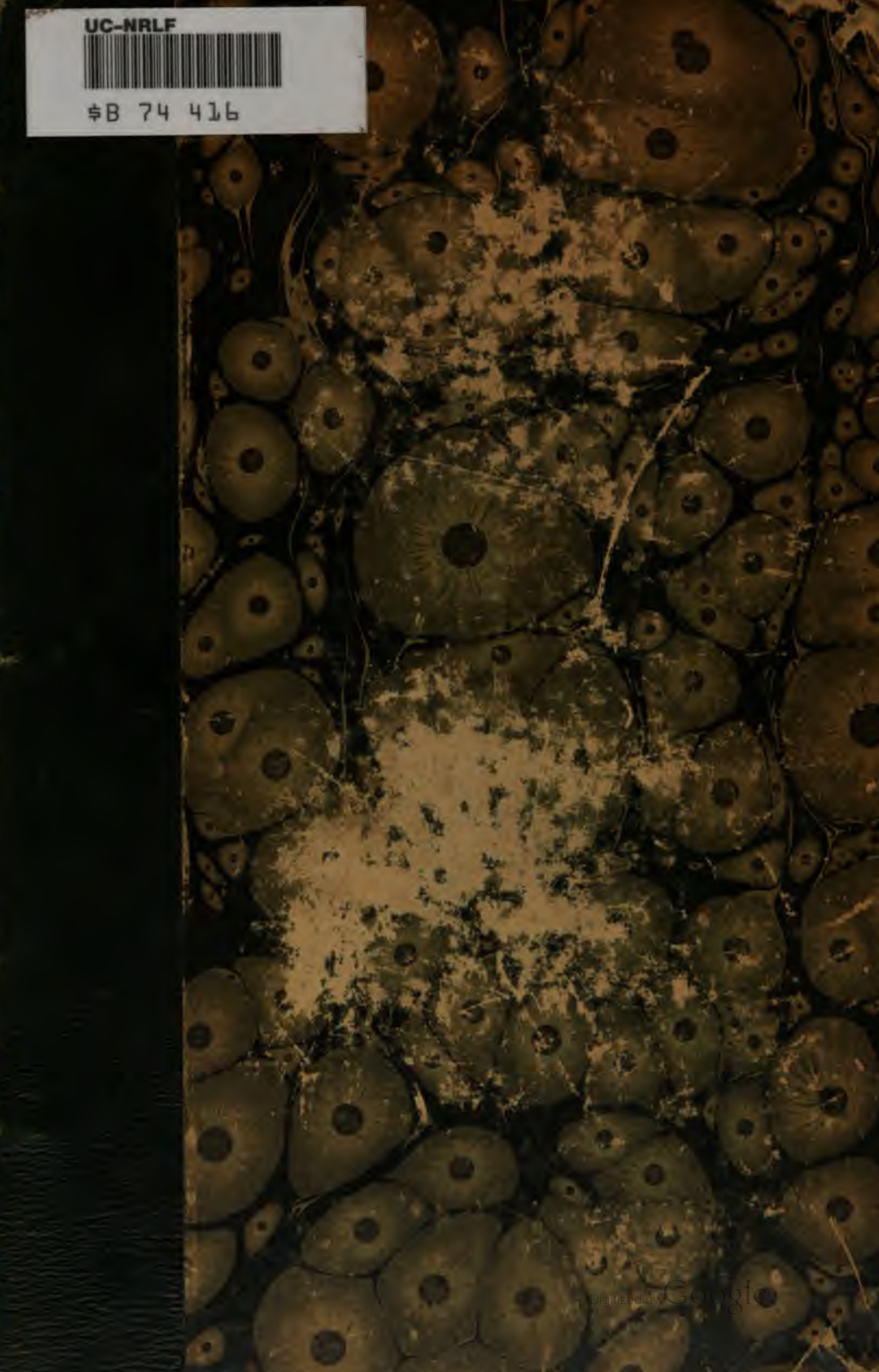
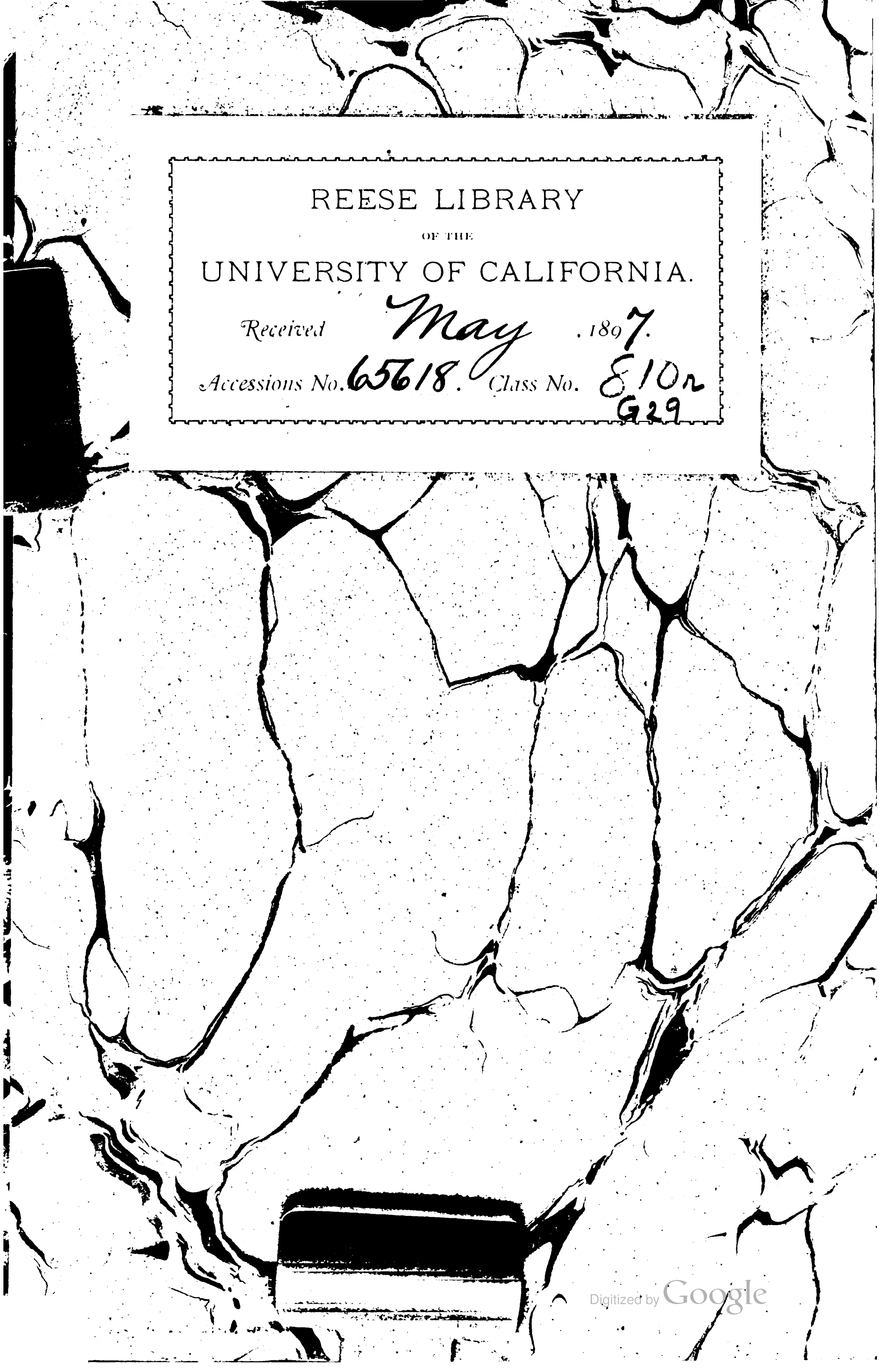




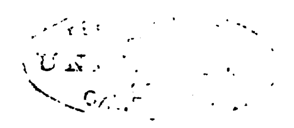
UC-NRLF
$B 74 416
Digitized by Google


REESE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.
Received May .1897.
Accessions No. 65618. Class No. 810r G29
Digitized by Google



COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

RABELAIS



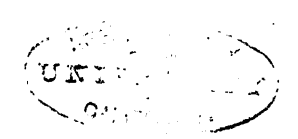
COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

Le volume in-8°, illustré, de 240 pages, broché. 1 50
Le même, relié toile souple, tranches rouges. 2 50

46 VOLUMES PARUS

CHATEAUBRIAND, par A. Bardoux, membre de l'Institut, 1 vol.
LAMARTINE, par Edouard Rod, 1 vol.
VICTOR HUGO, par Ernest Dupuy, inspecteur général de l'Enseignement secondaire, 1 vol.
A. DE MUSSET, par A. Claveau, 1 vol.
BÉRANGER, par Ch. Causeret, docteur ès lettres, inspecteur d'Académie, 1 vol.
MICHELET, par F. Corréard, professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne, 1 vol.
THIERS, par Edgar Zevort, recteur de l'Académie de Caen, 1 vol.
GUIZOT, par J. de Crozals, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.
AUGUSTIN THIERRY, par F. Valentin, agrégé de l'Université.
EMILE AUGIER, par H. Parigot, professeur de rhétorique au lycée Janson-de Sailly, 1 vol.
MONTESQUIEU, par Edgar Zevort, recteur de l'Académie de Caen, 1 vol
BUFFON, par H. Lebasteur, professeur agrégé des Lettres au Lycée de Lyon, 1 vol.
LESAGE, par Léo Claretie, docteur ès lettres, 1 vol.
VOLTAIRE, par Emile Faguet, 1 vol.
J.-J. ROUSSEAU, par L. Ducros, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, 1 vol.
ANDRÉ CHÉNIER, par Paul Morillot, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par de Lescure, 1 vol.
FLORIAN, par Léo Claretie, professeur agrégé des lettres, docteur ès lettres, 1 vol.
CORNEILLE, par Emile Faguet, chargé de cours à la Sorbonne, 1 vol.
LA FONTAINE, par le même, 1 vol.
MOLIÈRE, par H. Durand, inspecteur général honoraire de l'Université, 1 vol.
BOILEAU, par P. Morillot, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.
RACINE, par Paul Monceaux, professeur de rhétorique, docteur ès lettres, 1 vol.
Mme DE SÉVIGNÉ, par R. Vallery-Radot, lauréat de l'Académie française, 1 vol.
BOSSUET, par G. Lanson, maître de conférences à l'École normale supérieure, docteur ès lettres, 1 vol.
FÉNELON, par G. Bizos, recteur de l'Académie de Dijon, 1 vol.
LA BRUYÈRE, par Maurice Pellisson, agrégé des lettres, inspecteur d'Académie, 1 vol.
SAINT-SIMON, par J. de Crozals, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.
MONTAIGNE, par Lanusse, docteur ès lettres, 1 vol.
RONSARD, par G Bizos, 1 vol.
MONLUC, par Ch. Normand, docteur ès lettres, professeur agrégé d'histoire au lycée Condorcet, 1 vol.
LES CHRONIQUEURS, par A. Debidour, inspecteur général de l'Enseignement secondaire.
Première série : *Villehardouin ;— Joinville*, 1 vol
Deuxième série : *Froissart; — Commines*, 1 vol.
LA POÉSIE LYRIQUE EN FRANCE AU MOYEN AGE, par L. Clédat, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon, 1 vol.
SHAKESPEARE, par James Darmesteter, professeur au Collège de France, 1 vol.
DANTE, par Edouard Rod. 1 vol.
LE TASSE, par Emile Mellier, inspecteur d'Académie, 1 vol.
GŒTHE, par Firmery, professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de Lyon, 1 vol.
CERVANTÈS, par Lucien Biart, 1 vol.
HOMÈRE, par A. Couat, recteur de l'Académie de Bordeaux, 1 vol.
VIRGILE, par A. Collignon, professeur de rhétorique et maître de conférences à la Faculté des Lettres de Nancy, 1 vol.
PLUTARQUE, par J. de Crozals, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.
DÉMOSTHÈNE, par H. Ouvré, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, 1 vol.
CICÉRON, par M. Pellisson, agrégé des Lettres, inspecteur d'Académie, docteur ès lettres, 1 vol.
HERODOTE, par F. Corréard, professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne, 1 vol.

Tous les volumes parus ont été honorés d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.





Statue de Rabelais, par Emile Hébert,

inaugurée à Chinon le 2 Juillet 1882.

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

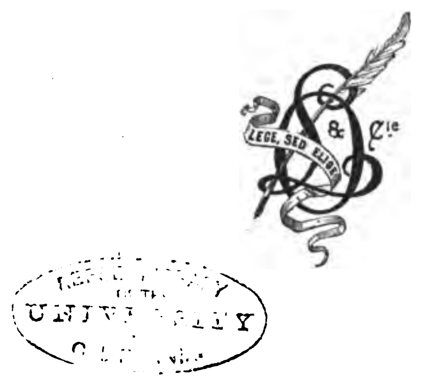
RABELAIS

PAR

EMILE GEBHART

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

CE VOLUME CONTIENT PLUSIEURS ILLUSTRATIONS



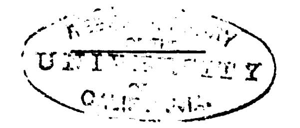
PARIS

LECÈNE, OUDIN ET Cie, ÉDITEURS

15, RUE DE CLUNY, 15

1895

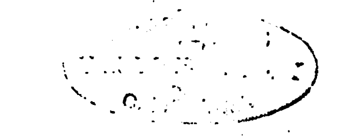
AVANT-PROPOS



L'Académie française avait proposé, en 1874, comme sujet de concours, pour le prix d'Éloquence, l'Eloge de Rabelais. *Le présent mémoire, qui était un volume assez peu conforme aux conditions de l'Eloge traditionnel, fut couronné en 1876. L'auteur a modifié son travail primitif. Il en a retiré une forte dose d'éloquence, et deux chapitres de critique générale. Il y a ajouté un chapitre, oublié dans le texte couronné, sur la part de moyen âge qui demeure en Rabelais. Il a multiplié ou allongé les citations, allégées çà et là de quelque image ou de quelque pensée trop expressément rabelaisienne. La présente édition est, en effet, destinée surtout à la jeunesse et l'auteur, en vieillissant, s'attache de plus en plus à la sentence de l'honnête poète latin Aulus Persius Flaccus :*

Ne tu pueri contempseris annos.

(Les textes cités sont tirés de l'édition Pierre Jannet, Paris, Lemerre, 1873.)



RABELAIS

CHAPITRE PREMIER.

LA VIE DE RABELAIS.

François Rabelais naquit, entre 1483 et 1495, en Touraine, à Chinon, « ville insigne, ville noble, ville antique, voyre première du monde », où son père tenait l'hôtellerie de la *Lamproie*. La ville et l'hôtellerie étaient renommées pour leur joli vin français. « J'y ai beu, dit Pantagruel, mains verres de vin frais. » L'enfant fut élevé par des moines, les bénédictins de l'abbaye de Seuillé. De là, il passa au couvent de la Basmette, près d'Angers, puis à celui de Fontenay-le-Comte, en Poitou, où il prit, vers 1511, la robe franciscaine et la prêtrise. C'est là qu'il commença d'étudier le grec, l'hébreu, l'arabe, le droit romain. Ses confrères étaient fort ignorants et de méchant naturel : ils l'humilièrent de mille façons et le mirent même en prison. Il se vengea par des plaisanteries d'un goût douteux. Quelques amis puissants le tirèrent de ce mauvais pas. Clément VII lui permit, vers

1524, de passer aux Bénédictins, à l'abbaye de Maillezais.

Mais il se lassa vite de la règle, rejeta le froc, et fut recueilli, en qualité de simple clerc, par son évêque, Geoffroy d'Estissac, dont la maison était hospitalière aux lettrés et aux savants fondateurs de la Renaissance française.

En 1530, nous trouvons Rabelais parmi les familiers de Du Bellay, puis étudiant inscrit sur les registres de la Faculté de médecine de Montpellier. Il devint bachelier et professeur. En 1532, il était attaché à l'Hôtel-Dieu de Lyon, et publiait les *Lettres* d'un médecin de Ferrare, Giovanni Manardi, puis les deux premiers livres du *Gargantua* et du *Pantagruel* et la *Pantagruéline Prognostication.* Condamné par la Sorbonne pour sa trop grande liberté de plume, il suivit à Rome Jean Du Bellay, évêque de Paris, qui se rendait en ambassade auprès de Clément VII. A Rome, il s'occupa de botanique et d'archéologie. Il revint à ses malades de Lyon, donna le spectacle rare d'une dissection en public et fut destitué par les recteurs de l'Hôtel-Dieu pour s'être absenté « de la ville et dudict hospital sans congé prendre pour la deuxiesme fois ». C'était, décidément, un indiscipliné. Le cardinal Du Bellay partait pour Rome : il accompagna le cardinal (1535).

Cette fois, en un temps de grand trouble, alors que Charles-Quint, les Turcs, le protestantisme et le concile futur préoccupaient l'Eglise, Rabe-

lais porta sa curiosité moins vers l'archéologie que du côté de la politique. Sa correspondance avec l'évêque de Maillezais prend parfois le tour de véritables dépêches diplomatiques :

« L'empereur est de present à Naples, et en partira selon que il a escript au Pape (Paul III), le sixième de janvier. Ja toute cette ville est pleine d'Espagnols et a envoyé par devers le Pape un ambassadeur exprès, oultre le sien ordinaire, pour l'advertir de sa venue. Le Pape luy cede la moityé du palais (le Vatican), et tout le bourg de Sainct Pierre pour ses gents, et faire apprester trois mille licts à la mode romaine, sçavoir est, des matrats, car la ville en est despourveue depuis le sac des lansquenetz. Il a faict provision de foing, de paille, d'avoine et orge, tant qu'il en a peu recouvrir, et de vin, tout ce qui est arrivé en Ripe (le port de Ripetta). Je pense qu'il lui coustera bon, dont il se passast bien en la pouvreté où il est, qui est grande et apparente plus qu'en Pape qui feust depuis trois cens ans en çà... L'empereur, par son dit ambassadeur, leur a dénoncé (aux Romains) qu'il n'entend point que ses gens vivent à discretion, c'est-à-dire sans payer, mais à discretion du Pape, qui est ce que plus griefve le Pape. Car il entend bien que, par cette parole, l'empereur veult veoir comment et de quelle affection il le traictera luy et ses gens. »

Rabelais prévoit et prédit les événements, grands ou petits, ce qui est d'un diplomate professionnel :

« Aujourd'uy matin est retourné ici le duc de Ferrare, qui estoit allé par devers l'empereur à Naples. Je n'ay encores sceu comment il a appointé touchant l'investiture et recognoissance de ses terres. Mais j'entends qu'il n'est pas retourné fort content dudict empereur. Je me doubte que il sera contrainct mettre au vent les escuz que son feu pere luy laissa, et le pape et l'empereur le plumeront à leur vouloir. »

Mais il se moque des prophéties de malheur qui couraient alors les carrefours de Rome :

« Monseigneur, je vous envoye un livre de prognostics duquel toute cette ville est embesongnée, intitulé *De Eversione Europæ*. De ma part je n'y adjouste foy aucune. Mais on ne veit onques Rome tant adonnée à ces vanitez et divinations comme elle est de present. »

Cependant, il ne néglige point les petites affaires, les petits intérêts horticoles de son patron épiscopal, l'envoi de graines de salades, « des meilleures de Naples et desquelles le Sainct Père faict semer en son jardin secret de Belveder », et de graînes de melons et de citrouilles. Mais la vie de Rome est ruineuse, et quelques écus l'accommoderaient fort :

« Je suis contraint de recourir encores à vos aulmones. Car les trente escus qu'il vous pleust me faire ici livrer sont quasi venus à leur fin, et si n'en ay rien despendu en meschanceté, ny pour ma bouche, car je bois et mange ordinairement chez Mgr le cardinal Du Bellay ou Mgr de Mâcon. Mais en ces petites barbouilleries de despeches et louages de meubles, de chambre, et entretenement d'habillemens s'en va beaucoup d'argent, encores que je m'y gouverne tant chichement qu'il m'est possible. Si vostre plaisir est me envoyer quelque lettre de change, j'espère n'en user que à votre service, et n'en estre ingrat. »

Le 22 mai 1537, à Montpellier, Rabelais prit le grade de docteur. Il quitta cette ville au milieu de l'année suivante et vint probablement retrouver à Paris ses amis Clément Marot et Etienne Dolet. Son nom faisait alors autorité, en médecine comme

en littérature, des deux côtés des Alpes. On le consultait sur les manuscrits grecs de Galien, sur des cas médicaux extraordinaires. *Pantagruel* faisait alors son chemin dans le monde. En 1546, parut le troisième livre, avec privilège royal et, cette fois, sous le nom de l'auteur. Tout à coup Rabelais se sentit mal à l'aise en France. François Ier allait mourir ; une ère de persécution semblait alors commencer pour les esprits libres. Etienne Dolet pendu et brûlé, Marot exilé, mort de misère à Turin, étaient des exemples peu rassurants. L'auteur de *Gargantua* s'enfuit à Metz, où il vécut, jusqu'en juin 1547, aux gages de la ville, en qualité de médecin. A ce moment, les Du Bellay ne se souvenaient plus de leur client. Il écrivait au cardinal, à la date du 6 février de cette année :

« MONSEIGNEUR,

« Si, venant icy, M. de Saint-Ay eust eu la commodité de vous saluer à son partement, je ne fus, de present, en telle nécessité et anxiété comme il vous pourra exposer plus amplement. Car il m'affirmoit qu'estiez en bon vouloir de me faire quelque aumosne, advenant qu'il se trouvast homme sceur, venant de par deçà. Certainement, Monseigneur, si vous n'avez de moi pitié, je ne sache que doive faire sinon, en dernier desespoir, m'asservir à quelqu'un de par deça, avec dommage et perte évidente de mes estudes. Il n'est possible de vivre plus frugalement que je fais, et ne me sçaurez si peu donner de tant de biens que Dieu vous a mis en main, que je.... en vivotant et m'entretenant honnestement comme j'ay fait jusques à present, pour l'honneur de la maison dont j'estois issu à ma départie de France.

« Monseigneur, je me recommande très humblement à

vostre bonne grâce et prie Nostre Seigneur vous donner, en parfaite santé, très bonne et longue vie.

« Votre très humble serviteur,

« François Rabelais, médecin. »

Le vent tourna en sa faveur. Le cardinal lui offrit un troisième séjour à Rome, où il se rencontra avec l'un de ses plus intimes ennemis, le poète Joachim Du Bellay, neveu de son patron. Il jouissait alors, près de la cour pontificale, d'une grande réputation, non point pour son *Pantagruel*, mais pour sa vaste érudition. Il correspondait avec les lettrés et les médecins de toute la péninsule. Beroalde de Verville raconte une assez plaisante histoire sur la façon dont Rabelais entendait parfois l'efficacité de l'art médical.

« Le cardinal Du Bellay estant malade d'une humeur hypocondriaque, il feut avisé par la docte conférence des docteurs, qu'il falloit faire à Monseigneur une décoction apéritive. Rabelais, sur cela, sort, laisse ces messieurs achever de caqueter pour mieux employer l'argent. Il fait mettre au milieu de la cour un trépied sur un grand feu, un chaudron dessus plein d'eau, où il mit le plus de clefs qu'il peut trouver, et, en pourpoint, comme mesnager, remuoit les clefs, avec un baston pour leur faire prendre cuisson. Les docteurs descendus, et s'en enquestant, il leur dit : « Messieurs, j'accomplis votre ordonnance, d'autant qu'il n'y a rien tant apéritif que les clefs, et si vous n'estes contents, j'enverray à l'arsenal quérir quelque pièce de canon : ce sera pour faire la dernière ouverture. »

Il s'occupait alors, à Rome, d'astronomie et, peut-être pour complaire à la superstition de la jeune reine Catherine de Médicis, il y mêlait un grain

d'astrologie, bien qu'il se fût toujours moqué des astrologues. Il publiait, « pour l'an de Nostre Seigneur Jesus-Christ 1550 », un Almanach où se trouvaient, « à la fin de chacun des mois, les planètes des enfants, tant fils que filles, et auxquelles ilz sont subjects » . A la naissance de Louis, duc d'Orléans, fils de Henri II, il prédit que ce prince accomplirait de grandes choses, « en matière de chevalerie et gestes héroïques, comme il appert par son horoscope, si une fois il eschappe quelque triste aspect à l'aigle occidental de la septième maison (du soleil) ». Malheureusement le prince n'échappa pas à la « septième maison » et mourut au berceau.

A l'occasion de cette naissance, le cardinal et l'ambassadeur de France, d'Urfé, ordonnèrent la représentation d'une *Sciomachie*, fête militaire et bataille chevaleresque, « tànt par eau que par terre ». Une « horrible crue » du Tibre empêcha la fête aquatique ; mais le combat sur terre eut lieu à la place des Saints-Apôtres, le 14 février. Château-fort, arquebusades, canonnades, sorties, assauts, Diane chasseresse et son cortège de nymphes, enlèvement d'une nymphe par la garnison du château, requête de Diane au cardinal Du Bellay qui fit rendre la tremblante captive à sa déesse, rien ne manqua à l'attrait de cette mythologie héroïque. La foule cria : « Vive Bellay ! vive France ! vive Orléans ! » Puis le cardinal offrit aux acteurs un souper réellement pantagruélique :

mille pièces de poissons et quinze cents pièces de four. Un bal de mascarades et de *matachins* termina la fête. Aux premières danses, les cardinaux et les prélats se retirèrent, « en grande jubilation et contentement. »

Rabelais, qui fut sans doute l'un des organisateurs du *Triomphe*, a décrit longuement cette *Sciomachie.* Il y remarque deux *choses insignes :*

« L'une est qu'il n'y eust noise, desbat, dissension ne tumulte aucun ; l'autre que de tant de vaisselle d'argent, en laquelle tant de gens de divers estats furent servis, il n'y eut rien perdu ne esgaré. »

Quand Rabelais revit la France (1559), il y trouva sa fortune raffermie. Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, les Guises, les Montmorency, les Châtillon l'avaient adopté ; Henri II couvrait de son *Privilège* le quatrième livre du *Pantagruel :*

« De la partie de nostre cher et bien-aimé M. François Rabelais, docteur en médecine, nous a esté exposé que, iceluy suppliant ayant par ci-devant baillé à imprimer plusieurs livres en grec, latin, français et tuscan, mesmement certains volumes de Faits et dicts héroïques de Pantagruel, non moins utiles que délectables ; les imprimeurs auroient ceulx livres corrompus, dépravés et pervertis en plusieurs endroits, auroient davantage imprimé plusieurs autres livres scandaleux au nom du dict suppliant, à son grand déplaisir, préjudice et ignominie, par luy totalement désavouez comme faulx et supposés... etc. »

Enfin, on s'aperçut que ce médecin était, depuis

fort longtemps déjà, homme d'Eglise ; et ses patrons pensèrent qu'une bonne prébende l'accommoderait fort. Deux cardinaux, Du Bellay, évêque de Paris, et Mgr de Lorraine, furent charmés de lui offrir la cure de Meudon. Il y fut solennellement installé, le 19 janvier 1551, par Jean des Ursins, vicaire général du diocèse. Mais il était bien vieux déjà pour devenir médecin d'âmes. Il résida fort rarement à Meudon, où ne s'est retrouvée aucune trace de son apostolat sacerdotal. Il dut bientôt résigner cette cure, le 9 janvier 1552.

La Sorbonne et le Parlement guettaient en effet l'occasion de lui nuire, en dépit du roi, de la cour et des princes de l'Eglise. Le 1er mars 1552, le Parlement décréta contre « certain livre maulvais exposé en vente sous le titre de *Quatrième livre de Pantagruel* », censuré au préalable par « la Faculté de théologie » ; le procureur général était chargé de remettre « au seigneur roy » une expédition de cette censure sorbonnique. Henri II, à son retour du siège de Metz, annula l'effet de l'arrêt en permettant aux libraires de continuer à vendre le livre pestilentiel. Les *Chats-fourrés*, tout en grommelant, rentrèrent leurs griffes.

Quoique curé, *in partibus*, de Meudon, Rabelais possédait, depuis une vingtaine d'années, la cure de Jambet dans le diocèse du Mans. Il n'avait jamais chanté la messe dans son église paroissiale et se contentait d'en tirer annuellement quelques *testons*. Il appelait ce bénéfice sa *jambe de Dieu*.

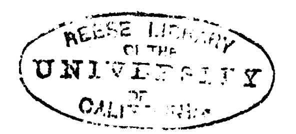
Après une année de lutte entre ses deux évêques, il avait dû opter pour Meudon.

Il mourut en 1553, probablement à Paris, dans les premiers mois de l'année, et fut enterré, selon la tradition, dans le cimetière de la paroisse Saint-Paul, au pied d'un arbre qui subsista pendant plus d'un siècle. Un poète contemporain, Jacques Tahureau, écrivit sur lui cette assez médiocre épitaphe :

Ce docte né Rabelais. qui piquoit
Les plus piquans, dort sous la lame ici;
Et de ceux même en mourant se moquoit
Qui de sa mort prenoient quelque souci.

En réalité, nous ne savons rien de certain sur les derniers jours et les derniers moments du grand écrivain satirique, dont le tombeau semble perdu pour toujours.

Le ve livre du *Pantagruel* ne fut publié qu'après sa mort. On en a contesté l'authenticité. Si la rédaction de ce dernier livre n'est pas de la main même de Rabelais, tout au moins peut-on le considérer comme la mise en œuvre d'un canevas laissé par lui dans ses papiers.



CHAPITRE II.

LA LÉGENDE RABELAISIENNE.

Rabelais eut des amis dévoués et d'implacables ennemis, à qui, d'ailleurs, il a toujours répondu de fort bonne encre. Il traita de *cannibales* et de *mangeurs de serpents* les malveillants qui dénonçaient les hérésies du *Pantagruel.* Comme il passait en un siècle troublé pour le *grand railleur de France* (Bacon), ennemis et amis observèrent, avec une curiosité passionnée, tous les incidents de sa vie, et, aidés par l'imagination populaire, en tirèrent une légende dont les traits principaux étaient fixés du vivant même de l'écrivain. Plusieurs de ces anecdotes sont d'une malice inoffensive et viennent sans doute du cercle d'amis. La science sûre de Rabelais, son caractère aventureux, son goût du rire bruyant, son héroïque appétit en ont inspiré l'invention. Au lettré, on prêta le colloque en sept ou huit langues avec les secrétaires du chancelier Duprat ; au médecin, le jour du fameux *Quart d'heure*, l'aventure du poison italien destiné au roi et à ses enfants, l'arrestation à Lyon, et le voyage à Paris, en qualité de prisonnier d'Etat,

sous la garde et aux frais des magistrats qui le conduisent en présence de François Ier. A Rome, pour un mot irrévérencieux sur la mule du pape, il faillit, disait-on, être brûlé vif par le timide Clément VII ; il se sauva à cheval sous des torrents de pluie et, ramené de force au Vatican, il sollicita, avec des bouffonneries, l'excommunication pontificale. C'était un gourmand de génie. Un soir, sous l'habit d'un gueux, il se glissait aux cuisines du seigneur de Glatigny et engloutissait les plats et les vins réservés à la table des maîtres. Une autre fois, en sa qualité de médecin, il renvoyait à l'office un poisson délicat dont il avait touché le plat d'argent, en disant : *Duræ coctionis*; mais il suivait le poisson condamné, l'attaquait et n'en laissait que les arêtes. « C'est le plat que j'ai touché, dit-il, et qui est fort indigeste. » Sa mule elle-même eut sa part de légende, un vrai conte de sacristie. Passant un jour, montée par quatre jeunes vauriens, à l'heure du sermon, devant Saint-Benoît, et « sentant l'eau d'une lieue loin, comme vous auriez fait l'odeur d'un bon jambon », elle entre, insolente, tête haute, à l'église, pousse droit au « benoîtier », et, sous les yeux du populaire qui croit à l'apparition d'une âme du purgatoire et crie *miracle !* y plonge son sacrilège et « horrificque muffle ».

C'est aux *mangeurs de serpents* que nous devons la grande et venimeuse légende rabelaisienne. L'ennemi sortait de trois camps bien différents,

hostiles même les uns aux autres, mais que la passion commune unit contre Rabelais. Il eut sur les bras à la fois les moines, les fanatiques de la réforme calviniste et la Pléiade de Ronsard. On chercha dans son livre et dans sa vie vagabonde des armes pour le frapper à mort : Montpellier, Lyon, Rome et Paris, les cloîtres qu'il avait traversés dans sa jeunesse, le presbytère de Meudon fournirent des chapitres au roman. Les moines se vengèrent furieusement de l'apostat qui avait ri de leur ignorance et de leurs vices. En 1547, un bénédictin de Fontevrault, Gabriel de Puits-Herbault, lança contre les mauvais livres un pamphlet, le *Theotimus,* où Rabelais occupe la place d'honneur :

« Ce monstre pestilentiel, docteur de débauche, *plus impie que les athées de Genève*, des jours entiers ne fait que boire et boire encore ; il s'emplit de nourriture et ne flaire qu'odeurs de cuisine ; il se souille de vices sans nom. »

En 1572, un certain abbé Pérau l'accusait encore d'hérésie et de calvinisme, « parce qu'il était fâché d'être à la fois cordelier, bénédictin et prêtre, et qu'il eût voulu redevenir laïque. »

Les réformés, plus froids, sans colère apparente, se montrèrent très durs à l'égard de leur ancien allié contre Rome, la scolastique et le monachisme. Dès 1532, Calvin avait manifesté l'ennui que lui causait le *libertinage* de son ami. En 1550, il le mit à l'*index* dans son *Traité des scandales.*

En même temps, Ramus le proclamait athée. Théodore de Bèze l'abandonnait. Robert Estienne, réfugié à Genève pour éviter le bûcher, reprochait à ses propres persécuteurs, les théologiens de Paris, de n'avoir point encore brûlé « l'athéiste Rabelais ». Dans l'*Apologie pour Hérodote*, Henri Estienne n'oublia point son confrère en hellénisme. « Il jette souvent, dit-il, des pierres dans notre jardin. » Et, par un singulier retour des opinions humaines, Henri, que le Consistoire jugeait trop tiède, se vit, un beau jour, réprimandé vertement et flétri à bon droit comme « *Pantagruel* de Genève et prince des athéistes. » Pour Genève comme pour Rome, Rabelais apparaissait comme un vicaire de Satan, un symbole d'abomination.

Plus implacables peut-être que les moines et les calvinistes, les lettrés, les poètes faméliques, flanqués des gens de Sorbonne, partirent à leur tour en guerre, sous le drapeau de la Pléiade. Ce n'était point l'intérêt du ciel qui les enrageait, mais simplement la jalousie des cours. La Pléiade vivait des bienfaits des Guises ; et les Guises, comme les Du Bellay, abandonnaient, à son gré, trop de miettes de leur table au curé de Meudon. Du haut de sa tour, Ronsard, le vieux page des Guises, surveillait dans son presbytère, si par hasard il s'y rencontrait, l'infatigable railleur qui criblait d'épigrammes le roi des poètes, l'hôte *impécunieux* du château. Ne l'avait-il pas d'ailleurs prévu et dénoncé depuis longtemps, dans le personnage du noble Limousin,

aïeul de M. de Pourceaugnac, qui « déambule par l'inclyte cité qu'on vocite Lutèce » ? Ces novateurs littéraires méprisaient la vieille langue dont Rabelais recueillait les plus pénétrantes saveurs ; mais ils se ralliaient aussi à la réaction catholique, prélude des guerres religieuses. La Sorbonne, à demi étouffée sous les ruines de la scolatisque, se porta à la rescousse des ronsardistes ; un de ses docteurs, André de Gouvéa, surnommé par les protestants l'*Engoule moustarde*, ne s'était-il pas reconnu, au catalogue rabelaisien de la bibliothèque de Saint-Victor, à l'article : *De moustarda post prandium servienda, lib. Quatuordecim* ? Antoine, frère de la victime, vengeait celle-ci d'une façon oblique par un distique lancé à Briand-Vallée, conseiller au Parlement de Bordeaux, l'un des rares défenseurs de Rabelais. Vallée, dit Gouvéa, se sauve à la cave quand il tonne :

In cellis non putat esse Deum.

Joachim Du Bellay, les amis de Ramus, l'adversaire ridicule de Ramus, Pierre Galand, tous ces braves frappaient à grands coups d'injures et de calomnies dans le dos de l'antechrist de Meudon : à peine celui-ci avait-il rendu le dernier souffle, que Joachim Du Bellay, Baïf et Ronsard lui dédiaient d'outrageantes épitaphes. La plus lapidaire des trois est celle de Ronsard :

Si d'un mort qui pourry repose
Nature engendre quelque chose,

. . . .

Une vigne prendra naissance
De l'estomac et de la panse
Du bon biberon, qui buvoit
Toujours, ce pendant qu'il vivoit ;
Car d'un seul trait, sa grande gueule
Eût plus bu de vin toute seule,
L'espuisant du nez en deux coups,
Qu'un porc ne hume de lait doux.

. . . .

Jamais le sommeil ne l'a veu,
Tant feût-il matin, qu'il n'eût beu,
Et jamais au soir la nuit noire,
Tant feût tard, ne l'a veu sans boire ;
Car, altéré sans nul séjour,
Le galant buvoit nuit et jour.

Mais quand l'ardente canicule
Ramenoit la saison qui brûle,
Demi-nu se troussoit les bras,
Et se couchoit tout plat à bas,
Sur la jonchée, entre les tasses,
Et parmy les escuelles grasses :
Sans nulle honte se souillant,
Alloit dans le vin barbouillant,
Comme une grenouille en la fange ;
Puis, ivre, chantoit la louange
De son amy le bon Bacchus.

. . . .
. . . .

Il chantoit la grande massue
Et la jument de Gargantue,
Le grand Panurge et le pays
Des Papimanes esbahis.

. . . .
. . . .

Mais la Mort qui ne buvoit pas,
Tira le buveur de ce monde.

. . . .
Or toy, quiconque sois qui passes
Sur la fosse, répans des tasses,
Répands du bril et des flacons,
Des cervelas et des jambons ;
Car, si encor dessous la lame
Quelque sentiment a son âme,
Il les aime mieux que des lys,
Tant soient-ils fraîchement cueillys.

Mais, enfin, le monstre était mort, et l'on eût pu lui épargner la parodie du *Manibus date lilia plenis* de Virgile. Or, à ce moment même, les trois partis, ennemis de Rabelais et ennemis entre eux, conclurent une triple alliance et mirent en commun toutes leurs rancunes dans le dernier chapitre de la *Légende*. Ils proclamèrent que l'auteur du *Pantagruel* avait mal fini, comme il avait mal vécu. Et cependant ses amis disaient, par la plume de du Verdier : « la fin qu'il a faite fera juger de lui autrement qu'on n'en parle communément ». Le prêtre qui reçut sa dernière confession publia qu'il était mort ivre. Quand il eut reçu l'Extrême-Onction, il dit qu'on lui avait graissé ses bottes pour le grand voyage. Le mot n'a rien que de vraisemblable. Mais on peut douter qu'il ait ainsi accueilli le prêtre qui lui présenta l'hostie du viatique : « Je crois voir mon Dieu, tel qu'il était, quand il entra dans Jérusalem, triomphant et porté par un âne. » La robe franciscaine dont on le revêtit au moment de l'agonie lui inspira encore un jeu de mots : « *Beati qui moriuntur in Domino* ! » Sur le point d'expi-

rer, il recueillit, dit-on, ses forces pour un dernier éclat de rire et cria : « Tirez le rideau, la farce est jouée. » C'est un mot de lettré, *comœdia acta est,* de même que le prétendu testament rabelaisien : « Je n'ai rien vaillant, je dois beaucoup, je donne le reste aux pauvres. » La plaisanterie est déjà dans une lettre d'Erasme à Béda, datée de 1527. Voilà, pour un homme qui est en train de mourir, bien de l'allégresse et de la présence d'esprit. J'aime mieux la parole qu'il aurait adressée au page du cardinal de Châtillon : « Je vais quérir un grand Peut-être. »

Noble et douloureuse sentence, très digne de l'homme qui avait vu, dans la science comme dans la foi de son siècle, de si inquiétantes incertitudes, et qui est le seul hommage que les rudes chrétiens de Genève auraient rendu à la mémoire de Rabelais.

CHAPITRE III.

RABELAIS ET LE MOYEN AGE.

I

LA LANGUE.

Rabelais apparaît, au premier coup d'œil, comme isolé dans son siècle et singulier dans la suite des lettres françaises. C'est qu'il représente pour ainsi dire seul ce qui a manqué alors à notre littérature, la *transition*. Il était encore, par le goût et le langage, par la forme symbolique de la fiction, par l'ironie, l'homme du moyen âge ; il fut déjà, par la culture savante et multiple de l'intelligence, par l'art du style et l'indépendance de la pensée et la hardiesse de quelques idées, le représentant du XVI[e] siècle, de la Renaissance, de l'âge moderne. Moine et satirique, il appartenait au passé gaulois : lettré, naturaliste et réformateur, il annonça la venue de l'esprit français. Il importe de bien distinguer, dès à présent, l'un de l'autre, ces deux hommes et, en quelque sorte, ces deux moments

originaux de notre histoire intellectuelle et de notre civilisation littéraire.

Mettons d'abord à part le moyen âge.

C'est par la langue que Rabelais fut, avant tout, le témoin de notre vieille littérature, car cette langue de Rabelais apparaît encore, vers le milieu du XVIe siècle, comme une *transition*. Le français a brisé, dès avant le temps de Marot et de Philippe de Comines, sa chrysalide de langue de *oui*. Il sortait de la grande crise du XVe siècle, la crise *primaire*, selon Littré, celle qui « du français ancien a fait le français moderne », de même que, jadis, une évolution analogue avait conduit du latin vulgaire aux langues romanes. Dans la longue histoire de notre langue, selon le même philologue, un *nœud* se rencontre qui partage naturellement les deux grandes époques : c'est le moment où, des deux *cas* du substantif et de l'adjectif, pour le sujet et le régime, « parenté exceptionnelle avec la latinité, caractère de demi-syntaxe latine », un seul subsiste, librement choisi et retenu par les convenances du français. (*Histoire de la Langue française*. Introduct.) Dès la fin du XIIIe siècle, notre langue témoigne de cet effort pour rompre les liens qui l'enchaînaient au latin : comparatifs et superlatifs, débris de conjugaison dans les verbes, disparaissent comme des appendices inutiles ; l'article remplacera les désinences, le pronom possessif masculin s'unit au substantif féminin. Cette profonde et lente élaboration fut, d'ailleurs, plus ou moins active, selon

les diverses provinces et l'état de leurs relations sociales et politiques avec l'Ile-de-France et la royauté. Avec la monarchie absolue, après Louis XI et François Ier, l'unification définitive de la langue semble aussi prochaine qu'il était possible en un royaume où la vie provinciale demeurait fort intense, en un temps dépourvu encore d'Académie, où l'action des critiques, tels que Joachim Du Bellay, se limitait à un cercle assez étroit de personnes cultivées.

La grammaire de Rabelais fut, en général, celle de ses contemporains. Des débris de moyen âge s'y montrent encore çà et là, et M. Fleury en signale quelques-uns (*Rabelais et son œuvre*, tome II, ch. XVIII). On employait jadis *moy*, *toy*, *soy*, au lieu de *me*, *te*, *se* :

« Nature a fait le jour pour soy exercer, pour travailler. ..... La nuict vient, il convient cesser labeur et soy restaurer par bon pain, bon vin et bonnes viandes ; puis soy quelque peu esbaudir, coucher et reposer ». (III, 15.)

Dont, *de quoi*, *par quoi* servent de liaison entre deux phrases :

« Le premier que je trouvai fut un homme qui plantoit des choux. Dont tout esbahy luy demandai : Mon ami, que fais-tu icy? » (II, 32.)

on, *onquel* se mettent au lieu de *au*, *auquel :*

« Panurge le saluant luy mit on doigt médical de la main gauche un anneau... » (III, 17.)

« Il convenoit tout mangeable manger, le reste jeter on feu... » (III, 2.)

« On quel lieu ils ont trouvé vos garnisons. » (I, 33.)

onquel est employé aussi pour *dans lequel* :

« J'amène mes moutons d'un pays onquel les pourceaux ne mangent que myrobolans. » (IV, 7.)

On pourrait recueillir encore beaucoup de ces pointes d'aiguilles. Mais le moyen âge persiste, dans la langue de Rabelais, par deux grands caractères, d'une originalité plus intéressante que des curiosités grammaticales : la liberté d'invention, la richesse savoureuse du vocabulaire.

La liberté d'invention. C'était une qualité en quelque sorte organique de nos très vieux écrivains. La langue qu'ils recevaient du peuple, de la bourgeoisie, était dans un état constant de formation ; dédaignée par les clercs, par les lettrés, les chroniqueurs qui, de leur côté, déformaient le latin classique pour le plier à la scolastique, à la prédication, à la littérature politique, cette langue de *oui* était comme une matière vivante et fluide que chaque trouvère fixait et modelait à son gré pour son usage propre. Tous les grands mouvements de la vie publique et nationale de la France au moyen âge favorisaient singulièrement l'œuvre des écrivains : l'activité des communes, la perpétuité de la croisade, les lointains pèlerinages, la venue en foule des écoliers étrangers, les guerres féodales, la guerre anglaise. C'était sans cesse un

afflux d'idées nouvelles, de mots nouveaux, un contact chaque jour plus intime des provinces, et par conséquent de mœurs et de dialectes. Travail immense, inconscient, nullement désordonné. De même que les provinces subissent de plus en plus l'attraction politique qui les porte vers l'unité nationale, les dialectes tendent de plus en plus à se concilier et à se fondre dans l'unité de la langue française. Mais ceci est encore une opération que chaque écrivain poursuit librement pour son propre compte. Il n'est gêné ni par la pédagogie des doctes qui n'écrivent qu'en latin, ni par la superstition des grands modèles. Il prend des mots où il lui plaît, les jette dans le moule grammatical qui lui convient, il se crée sa syntaxe et son éloquence.

Rabelais est né et a beaucoup vécu dans les provinces où les grands dialectes, le bourguignon et le normand, étaient en contact, à savoir la Touraine, l'Anjou, le Poitou. A Toulouse, à Montpellier, il entendit la musique de la langue d'oc. A Lyon, il retrouva la langue bourguignonne. Le commerce des gens de cour, des cardinaux et des évêques, le façonna à la finesse du parler de l'Ile-de-France, de Paris. Les voyages et son érudition agrandirent encore son trésor philologique. Il tira du latin et du grec près de seize cents mots nouveaux dont beaucoup ont survécu ; il s'appropria des mots italiens, allemands, anglais, arabes, hébraïques ; il recueillit, partout où il

passa, des monceaux de proverbes. Chez lui, écrit Michelet :

« La langue française apparut dans une grandeur qu'elle n'a jamais eue, ni avant ni après. On l'a dit justement : ce que Dante avait fait pour l'italien, Rabelais l'a fait pour notre langue. Il en a employé et fondu tous les dialectes, les éléments de tout siècle et de toute province que lui donnait le moyen âge, en ajoutant encore un monde d'expressions techniques que fournissent les sciences et les arts. »

« Son français, dit Sainte-Beuve, malgré les moqueries qu'il fait des *latinisants* et des *grécisants* d'alors, est encore bien rempli et comme farci des langues anciennes ; mais il l'est par une sorte de nourriture intérieure, sans que cela lui semble étranger, et tout, dans sa bouche, prend l'aisance du naturel, de la familiarité et du génie. »

Rabelais semble s'ébattre avec une réelle allégresse dans les fourrés parfois touffus du vieux langage ; il construit la phrase en la disloquant ; et la phrase, ainsi violentée, paraît étonnamment vivante et alerte. Il met le sujet après le verbe :

« Puis demanda Pantagruel : Quels gens habitent en ceste belle isle de chien ? » (IV, 64.)

« La terre desistoit leur prester nourrissement par vapeurs et exhalations : des quelles disoit Heraclitus, prouvoient les Stoïciens, Ciceron maintenoit estre les estoiles alimentées. » (III, 3.)

Il supprime le sujet :

« Arrivé que fut, vouloit baiser les pieds de mondit père. » (I, 30.)

Il met les compléments avant les verbes, la charrue avant les bœufs :

« Les corbeaux, les gays, papegays, les estournaulx, il rend poètes ; les pies il faict poetrides et leur apprend le langage humain, proférer, parler, chanter... Les aigles, gerfaulx, faucons, oiseaux aguars, peregrins, essors, rapineux, sauvages, il domestique et apprivoise. » (IV, 54.)

Il répète une phrase en l'obligeant à revenir sur elle-même :

« De méchantes gens jamais je ne prends rien. Rien jamais des gens de bien je ne refuse. » (III, 34.)

Il recherche les diminutifs, si chers au moyen âge, en Italie aussi bien qu'en France :

« Tout le sert et dessert fut porté par les filles mariables du lieu, belles, je vous affie, saffretes, blondelettes, doulcettes et de bonne grâce. » (IV, 51.)

Une langue populaire est nécessairement très riche en proverbes. Le proverbe exprime par des figures vivantes et colorées des sensations ou des jugements que les moralistes rendent en formules abstraites et inertes. Le proverbe est la sagesse des carrefours, des tavernes, des ateliers, des échoppes, des sacristies. Rabelais en recueillit une moisson énorme. Il en aligne soixante-dix à la file indienne, à propos de la petite enfance de Gargantua :

« Il aiguisoit ses dents d'un sabot, lavoit ses mains de potage, se peignoit d'un gobelet, buvoit en mangeant sa soupe... se cachoit en l'eau de peur de la pluie... disoit la patenôtre du singe, retournoit à ses moutons... ferroit les cigales... faisoit chanter *Magnificat* à matines, comptoit

sans son hôte... prenoit les vessies pour des lanternes... sautoit du coq à l'âne, gardoit la lune des loups... faisoit de nécessité vertu. »

Cette dernière maxime, frappée par les philosophes, s'est égarée bien par hasard dans une fourmilière de locutions inventées par les gens de peu. Mais nous touchons ici au fond même de la langue rabelaisienne, où repose le vocabulaire médiéval, que le dédaigneux XVI[e] siècle des humanistes méprisait et délaissait, que les lettrés de cour, les jurisconsultes, les moralistes remplaçaient par des mots grecs, latins, espagnols, italiens, hâtivement déguisés à la française.

Longtemps avant le judicieux traité d'Estienne sur la *Conformité du langage françois avec le grec* (1565), Rabelais poussa le cri d'alarme contre les novateurs. Il écrivait au *Prologue* de ce livre :

« Je prouveray en barbe de je ne sçay... quels rapetasseurs de vieilles ferrailles latines, revendeurs de vieux mots latins tous moisis et incertains, que nostre langue vulgaire n'est tant vile, tant inepte, tant indigente et à mespriser qu'ils l'estiment. »

Vingt ans plus tôt, dans le personnage de l'étudiant limousin (II, 6.), il avait signalé déjà l'affectation des pédants qui gâtent la langue, croyant l'ennoblir ; cet « escholier tout joliet » est le précurseur de Ronsard et de Du Bellay. Il vient « de l'alme, inclyte et celebre académie que l'on vocite Lutece », où les « messieurs estudiens » passent ainsi le temps :

« Nous transfretons la Sequane au dilucule et crepuscule, nous deambulons par les compites et quadriviers de l'urbe, nous despumons la verbocination latiale, et comme verisimiles amorabonds, captons la benevolence de l'omnijuge, omniforme et omnigene sexe feminin..... Puis cauponizons ès tavernes meritoires de la Pomme de Pin, du Castel... Et si, par forte fortune, y a rarité ou penurie de pecule en nos marsupies, et soyent exhaustes de metal ferruginé, pour l'escot nous dimittons nos codices et vestes opignerées, prestolans les tabellaires à venir des pénates et lares patriotiques. »

« A quoy Pantagruel dist : « Que diable de langaige est cecy ? Par Dieu ! tu es quelque hérétique. »

« Ce galant, observe l'un des compagnons de Pantagruel, ne faict que escorcher le latin, et cuide ainsi pindariser ; et luy semble bien qu'il est quelque grand orateur en francoys, parce qu'il dedaigne l'usance commun de parler. »

« Dea, mon amy, dit enfin Pantagruel, ne sçavez-vous parler françois ? — Si faictz tres-bien, seigneur, respondit le compaignon, Dieu mercy : c'est ma langue naturelle et maternelle, car je suis né et ay esté nourry jeune au jardin de France : c'est Touraine. »

Rabelais, au « jardin de France », avait goûté la saveur singulière de cette vieille langue. Notre moyen âge, si embarrassé et gauche pour l'expression d'idées abstraites, avait porté toute sa curiosité d'esprit sur l'expression concrète des choses visibles, de leurs qualités, de leurs façons d'agir. La multiplicité des mots qui fixent les aspects momentanés et les évolutions fugitives de la réalité, est le luxe des langues encore pauvres en patrimoine philosophique : elles suppléent ainsi, par l'abondante variété des termes particuliers, à l'unité du terme général. Le vieux français possé-

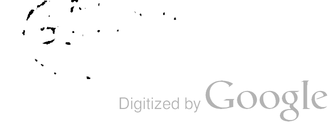
dait ainsi un vocabulaire immense. « Il en ha à rechange », dit Henri Estienne, qui énumère sous le mot *avare* : *avaricieux*, *eschars*, *taquin*, *tenant*. *trop-tenant*, *chiche*, *vilain*, *chiche-vilain*. Rabelais fait pleuvoir sur un substantif ou sur une idée les épithètes et les participes : il dénombre, sans en oublier une seule, une masse de choses simultanées. Il déroule, comme une litanie, de longues listes de jeux, de métiers, de qualités, de vêtements, d'ustensiles, d'œuvres de cuisine. Au besoin, il forgera des mots nouveaux, comme Ronsard. Gargamelle n'a point allaité son fils : c'est une proposition *mammallement* scandaleuse. Toutes les ressources dénombrées par Estienne, les termes de chasse, les verbes formés à l'aide de particules latines (*forvoyer*, *forligner*, *forclore*), les substantifs composites (*pincemaille*, *songemalices*, *serremiette*), les verbes tirés du substantif (*ombroyer*, *paumoyer*), les vocables provinciaux venus d'Orléans, de Picardie, de Champagne, de Lorraine, les vieux mots descendus du haut moyen âge (ex. : *guille* et *barat* pour *tromperie*), il a tout accumulé dans le trésor de sa langue. Il entassera, s'il le faut, trois proverbes l'un sur l'autre : *irriter les frelons*, *mouvoir la camarine*, *esveigler le chat qui dort* ; il profite, pour s'enrichir, de cette période d'indécision où l'usage et le goût n'ont pas encore choisi les mots, en leur assignant un emploi déterminé : il n'y a pas, pour un écrivain original, d'heure plus propice. Telle expression, réservée maintenant

au sens moral, lui sert de trait plaisant, utile à la peinture d'une grimace :

« La vieille resta quelque temps en silence, pensive et *richinante* des dens. » (III, 17.)

Estienne semble penser à Rabelais quand il écrit : « Nostre langage est tellement ployable à toute sorte de mignardises que nous en faisons tout ce que bon nous semble. »

Il y avait, d'ailleurs, comme une harmonie préétablie entre le génie de l'écrivain et celui de la langue. Le vieux français, délaissé par les clercs, était devenu un idiome populaire, au sens le plus rigoureux du mot. Le peuple l'avait façonné à son image, et il avait grandi sous un ciel pâle, dans les plaines monotones de nos provinces du centre et du nord, dans l'ombre des échoppes et des tavernes, le long des rues fangeuses de la Cité et des cloaques de la place Maubert. Langue dénuée d'éclat, sans fraîcheur ni suavité, qui fleurit tristement sur un sol pauvre et que n'empourpre point la lumière de l'idéal ; langue de bourgeois, d'écoliers, d'artisans, bonnes gens que la *Chanson de Geste* et le *roman chevaleresque* charment sans doute ou plutôt étonnent, mais que le *fabliau*, la *sottie*, la *nouvelle* et la *farce* réjouissent, et qui apportent au conteur, au satirique, tous les jours et à pleines mains, des mots nouveaux, excellents pour la raillerie, aigres de goût, vulgaires de forme et d'une résonnance gouailleuse, des mots à face



narquoise, d'une âpre malice. L'esprit de nos pères, si original qu'il s'est appelé l'esprit gaulois, créa ainsi une langue sans égale pour la critique des vices médiocres, pour la peinture des ridicules, la représentation facétieuse des appétits. Elle avait été si profondément pénétrée de sel gaulois, qu'elle mordait encore et raillait, même quand elle affectait la bonhomie et faisait la *chattemitte* : sans paraître y toucher, à l'aide des mots les plus simples habilement soulignés, elle atteignit parfois au plus haut degré de finesse moqueuse.

Rabelais sait bien que sa langue n'est point épique, mais comique. « A chacun, dit-il, n'est octroyé hanter et habiter Corinthe. » (V. *Prolog.*) Son imagination a beau enfanter des héros plus grands que nature : elle les montre avec une sorte de prédilection dans la familiarité bourgeoise de la vie commune. Grandgousier, Gargantua bavardent bonnement à la façon de gentilshommes campagnards. Gargantua, devenu veuf à l'improviste, se lamente et se console, sourit et pleure à la fois comme un grand enfant :

« Allez à l'enterrement d'elle, et ce pendent je berceray icy mon fils, car je me sens bien fort altéré, et serois en danger de tomber malade. » (II, 3.)

Pour Rabelais, le noble Olympe d'Homère et de Ronsard n'est plus qu'un séjour de mine assez triviale, où dieux et déesses *s'éclatent de rire* « comme un microcosme de mouches. »

« Juppiter, contournant la teste comme un cinge qui avalle

pillules, feist une morgue tant espouvantable que tout le grand Olympe trembla ». (IV, *Prologue.*)

Bacchus, le maitre de la joie divine, le libérateur des âmes, n'est plus que le *bon homme Bacchus*, qui se promène sur son char, « riant, se gaudissant et beuvant d'autant à un chascun ». (V, 40.)

Rien de plus simple, on le sait, qu'un profil de Callot, et quelques lignes hardies, vivement entrecoupées, un nez aigu, une haute taille cambrée, un port insolent et des guenilles pendantes, suffisent pour l'image accomplie d'un gueux ou d'un spadassin. Cet art très français d'esquisser lestement une physionomie vivante, un portrait ridicule, fut le don de Rabelais. Chez lui, trois épithètes rapprochées en *crescendo* achèvent une figure grotesque :

« Un aultre grand villain claquedens, monté sus haultes mules de boys ». (IV, 9.)

Quelques taches de couleurs éclatantes nous donneront le portrait plus complet de maître Æditue, le camérier du Pape :

« C'estoit un petit bon homme vieux, chauve, à museau bien enluminé et face cramoisie ». (IV, 2.)

En quatre lignes, nous avons un tableau d'intérieur :

« Retournans à la beuverie, apperceusmes un vieil Eves-

gaux à teste verde. lequel estoit acroué (accroupi), accompagné de trois Onocrotales, oiseaux joyeux, et ronfloient sous une feuillade. » (V, 8.)

Le peintre a tant d'esprit, qu'il fixe l'expression d'un visage avec la fine et malicieuse précision des artistes flamands :

« Arrivans au logis poëticque, trouverent le bon vieillard en agonie ; avecques maintien joyeulx, face ouverte et regard lumineux. » (III, 21.)

Le pauvre bûcheron de la fable séculaire retrouve, par la grâce des dieux, sa cognée de bois et la reconnait :

« Tressaillant tout de joye, comme un renard qui rencontre poules esgarées, et *soubriant du bout du nez.* » (IV, *Prolog.*)

Considérez la fête champêtre de Grandgousier et de ses amis :

« Apres disner tous allerent (pelle melle) à la Saulsaie, et là, sus l'herbe drue, dancerent au son des joyeux flageolletz et doulces cornemuses, tant baudement, que c'estoit passe-temps céleste les veoir ainsy soy rigouller. »

Mais, tout à coup,

« Lors flaccons d'aller, jambons de troter, goubeletz de voler, breusses (grands vases) de tinter. »

Et les cris et propos de buveurs d'éclater à travers les saules, dans l'humble et frais paysage tourangeau, aussi francs et sonores qu'ils sont

dans les tavernes du vieux Paris, entre la montagne Sainte-Geneviève et le parvis Notre-Dame :

« Tire, baille, tourne, brouille. — Boutte à moy, sans eau : ainsi, mon amy ; fouette moi ce verre galentement ; produitz moy du clairet, verre pleurant. — Crever de soif. — Ha, faulse fiebvre ! ne t'en iras-tu pas ? — Par ma fy, ma commere, je ne peuz entrer en bette (me mettre à boire). — Vous estez morfondue, m'amie ? — Voire... — Qui feut premier, soif ou beuverye ? — Moy, pecheur,... je boy pour la soif advenir. Je boy éternellement. Ce m'est éternité de beuverye et beuverye de éternité. Chantons, beuvons, un motet entonnons. Où est mon entonnoir ? » (I, 5.)

II

L'ESPRIT GAULOIS.

Cette langue alerte, mordante, pittoresque avait été maniée, durant plusieurs siècles, par les écrivains de la littérature bourgeoise, les trouvères des fabliaux, les poètes et historiographes de maître Renard, les premiers conteurs en prose, les auteurs de farces dramatiques. Cette littérature, qui est aux antipodes de la poésie chevaleresque, de la seigneuriale chanson de Geste, des romans d'amour de la Table Ronde, fut assurément, dans la vieille France, un art tout national. Par elle s'était exprimé l'esprit gaulois, un esprit de moquerie joyeuse, souvent licencieux, relevé de

gros sel et de violentes épices, au fond point méchant, n'aimant qu'à rire et riant de peu, à la façon des personnes simples, allumées d'une très légère étincelle d'ivresse. Le dernier grand représentant de cet esprit, avant Rabelais, avait été maître François Villon, pauvre diable dépenaillé, toujours content, quelquefois mélancolique, hôte famélique des rôtisseries de la rue Saint-Jacques, grand poète dont la vie fut sans cesse traversée par l'ombre douloureuse de la potence. Rabelais a la claire conscience de la filiation littéraire qui le rattache à Villon. Panurge fait allusion aux « neiges d'antan », c'est-à-dire à la plus gracieuse inspiration du vieux poète. « C'estoit le plus grand soucy que eust Villon, le poète parisien. » (II, 14.) Il le retrouve dans l'enfer grotesque qu'Epistémon a entrevu :

« Je veiz maistre Françoys Villon qui demanda à Xercès : « Combien la denrée de moustarde? — Un denier », dit Xercès. A quoy dict le dict de Villon : « Tes fiebvres quartaines, villain! La blanchée n'en vault qu'un pinard, et tu nous surfaictz icy les vivres ». (II, 30.)

Enfin il rapporte un bien bon tour, quelque peu tragique, accompli par le troubadour gaulois des *Dames du temps jadis* :

« Maistre François Villon sus ses vieulx jours se retira à Saint-Maixent en Poitou, soubs la faveur d'un homme de bien, abbé du dict lieu. Là, pour donner passe-temps au peuple, entreprint faire jouer la Passion en gestes et languaige poictevin. »

Il distribue les rôles et se met en quête d'habillements « aptes aux personnaiges. »

« Et, pour un vieil paisant habiller qui jouoyt Dieu le père, requist frere Estienne Tappecoue, secretain des cordeliers du lieu, luy prester une chappe et une estolle. Tappecoue le refusa, alleguant que par leur statutz provinciaux estoit rigoureusement défendu rien bailler ou prester pour les jouans... Villon feist aux joueurs le rapport en grande abhomination, adjoutant que de Tappecoue Dieu feroit vengeance et punition exemplaire bientost. »

Le samedi suivant, Tappecoue étant parti sur la jument du couvent, pour une opération monacale de quête, Villon, averti de l'heure à laquelle rentrera le rigide sacristain, « feist la monstre de la diablerie parmy la ville et le marché ». Ses diables étaient couverts de peaux de loups ou de béliers, avec des cornes de bœufs, des sonnettes de mules « à bruit horrificque », des bâtons noirs pleins de fusées, des tisons flambants. Aux carrefours, quelques traînées de poudre, « dont sortit feu et fumée terrible ». A l'heure opportune, il emmène la bande diabolique sur le chemin par où va passer le sacristain. Tappecoue paraît et les diables font un bruit d'enfer, cymbales, fusées, hurlements et carillons.

« La poultre (la jument) toute effrayée se mist au trot, à bonds et au gualot, à ruades, fressurades, doubles pédales et petarrades, tant qu'elle rua bas Tappecoue, quoyqu'il se tint à l'aulbe du bast de toutes ses forces. Ses estrivieres estoient de chorde : du cousté hors le montovoir

son soulier fenestré (sandale à courrois) estoit si fort entortillé qui ne le peut oncques tirer. Ainsi estoit traîné par la poultre, toujours multipliant en ruades contre luy et fourvoyante de paour par les hayes, buissons et fossez. De mode qu'elle lui cobbit toute la teste, si que la cervelle en tomba près de la croix Osanniere, puys les bras en pièces, l'un çà, l'autre là, les jambes de mesme, puys des boyaulx feist un long carnaige, en sorte que la poultre au couvent arrivante, de luy ne portoit que le pied droit et soulier entortillé. » (IV, 13.)

Cette tradition légendaire que Rabelais recueille dans l'histoire du poète « parisien », c'était l'héritage d'un long passé, d'une gaieté séculaire, souvent triviale, souvent grivoise, qui avait alimenté notre littérature de langue de *oui*. La multiple épopée du Renard et les fabliaux étaient une perpétuelle prédication de malice, je dirais volontiers un enseignement doctrinal de l'art de dauber sur le prochain, d'escamoter à maître Corbeau son fromage, aux honnêtes marchands qui vont au marché, le nez en l'air, leurs grasses anguilles ; de l'art aussi de mener grand tapage et scandale nocturne dans les noirs carrefours, de jouer des tours aux gens du guet, d'épouvanter les bourgeois. Villon et ses amis le pratiquèrent savamment, et plus d'un texte très grave du *Cartulaire de l'Université de Paris* nous apprend que les écoliers s'y livraient, dès le XIII[e] siècle, au détriment des clercs, des moines et, en particulier, de l'abbaye de Saint-Germain, sous les murs de laquelle ils allaient se divertir le dimanche. Les

bonnes farces de Gargantua et de Panurge sont œuvre de moyen âge.

Quand les Parisiens virent entrer dans leur ville le jeune géant monté sur sa jument colossale, ils accoururent en foule, ce qui lui causa un réel ennui.

« Car le peuple de Paris est tant sot, tant badault, et tant inepte de nature, qu'un basteleur, un porteur de rogatons, un mulet avecques des cymbales, un vielleux au mylieu d'un carrefour, assemblera plus de gens que ne feroit un bon prescheur évangelicque.

« Et tant molestement le poursuyvirent, qu'il feut contrainct soy reposer suz les tours de l'église Nostre-Dame... ... Ce faict, considera les grosses cloches que estoient esdictes tours, et les feist sonner bien harmonieusement. Ce que faisant, luy vint en pensée qu'elles serviroient bien de campanes au coul de sa jument, laquelle il vouloit renvoyer à son pere, toute chargée de froumaiges de Brye et de harans frays. De faict, les emporta en son logis...

«... Toute la ville feut esmue en sedition, comme vous sçavez que à ce ilz sont tant faciles, que les nations estranges s'esbahissent de la patience des roys de France, lesquelz autrement par bonne justice ne les refrénent. »

Enlever les cloches de Notre-Dame, la plaisanterie n'est point à la portée de tout le monde. Plus faciles à l'exécution sont les tours de Panurge, avec qui nous devons avoir une première entrevue. C'est un personnage fort complexe auquel il convient, dès à présent, de nous habituer.

L'un de ses nombreux passe-temps était de machiner quelque chose contre les sergents et la police :

« A l'une foys il assembloit trois ou quatre bons rustres, les faisoit boire comme templiers sus le soir ; après les menoit au dessoubz de Saincte Geneviefve ou auprès du colliege de Navarre, et à l'heure que le guet montoit par là, ce qu'il cognoissoit en mettant son espée sus le pavé et l'aureille auprès, et lorsqu'il oyoit son espée branler, c'estoit signe infaillible que le guet estoit près ; à l'heure doncques, luy et ses compaignons prenoyent un tombereau et lui bailloyent le bransle, le ruant de grande force contre la vallée, et ainsi mettoient tout le pauvre guet par terre comme porcs, puis fuyoient de l'aultre cousté ; car, en moins de deux jours, il sceut toutes les rues, ruelles et traverses de Paris, comme son *Deus det.*

« A l'aultre foys faisoit en quelque belle place par où le dict guet debvoit passer une traînée de pouldre de canon, et à l'heure que passoit mettoit le feu dedans, et puis prenoit son passe-temps à veoir la bonne grace qu'ils avoyent en fuyant, pensans que le feu sainct Antoine les tint aux jambes. »

Les docteurs de l'Université eurent leur quart d'heure pénible, naturellement :

« Et au regard des pauvres maistres ès ars, il les persécutoit sus tous aultres. Quand il rencontroit quelqu'un d'entre eulx par la rue, jamais ne failloit de leur faire quelque mal, leur attachant de petites quehues de regnard ou des aureilles de lievres par derriere, ou quelque aultre mal. Un jour que lion avoit assigné à yceulx se trouver en la rue du Feurre, il feist une tarte borbonnoise composée de force de hailz, de galbanum, de assa-fœtida, de castoreum... et de fort bon matin engressa et oignit tout le pavé en sorte que le diable n'y eust pas duré. Et tous ces bonnes gens rendoyent là leurs gorges devant tout le monde... et en mourut dix ou douze de peste, quatorze en furent ladres, dix et huict en feurent pouacres (plein d'ulcères)... mais il ne s'en soucioit mie. »

Le drôle n'épargnait point les dames. Il recueillait en cornets les puces « des guenaulx (gueux) de Sainct-Innocent »,

« et les gettoit avecques belles petites cannes ou plumes dont on escript sur les colletz des plus sucrées demoiselles qu'il trouvoit et mesmement en l'église, car jamais ne se mettoit au cueur en hault, mais toujours demouroit en la nef entre les femmes, tant à la messe, à vespres, comme au sermon... »

«... Item, il avoit une petite guedoufle (bouteille) pleine de vieille huile, et, quand il trouvoit ou femme ou homme qui eust quelque belle robbe, il leurs en gressoit et guastoit tous les plus beaulx endroictz soubz le semblant de les toucher et dire : « Voicy de bon drap, voicy bon satin, bon tafetas, Madame. Dieu vous doint ce que vostre noble cueur désire ! Voz avez robbe neufve, novel amy, Dieu vous y maintienne ». Ce disant, leurs mettoit la main sur le collet, ensemble la male tache y demouroit perpétuellement, si énormement engravée en l'âme, en corps et renommée, que le diable ne l'eust poinct ostée ; puis à la fin leur disoit : « Madame, donnez-vous garde de tomber, car il y a ici un grand et salle trou devant vous. »

On sait avec quelle indépendance d'humeur et quelle ironie le vieil esprit gaulois a traité les drames les plus fâcheux de la vie conjugale. Les misères de Georges Dandin ont été pour notre moyen âge une large source de joie. Il voyait partout des Georges Dandin. Le mari trompé, confiant, aveugle, ridicule, lamentable; la femme, fine mouche, rusée, féconde en stratagèmes, menteuse, rieuse, méchante même à l'occasion, voilà les deux personnages de première ligne de nos fabliaux. Le beau rôle, celui qui réussit, est presque toujours pour la femme. L'amant paraît souvent assez effacé,

médiocrement brave, pauvre en invention, de mine piteuse. Le conteur s'en débarrasse volontiers en le mettant sous un cuvier ou dans une huche à pain. Le problème de la fidélité matrimoniale, après avoir diverti notre ancienne littérature, s'imposa, pour ainsi dire, à Rabelais, comme un legs du passé gaulois. Il le reprit, le retourna et le transforma d'une façon comique et originale. Panurge a l'idée singulière de se marier. Mais Panurge est un homme avisé, d'une expérience très riche, et il hésite, il a même peur de l'avenir. Il consultera donc, sur la question épineuse qui le tourmente en le possédant, tous les docteurs les plus qualifiés. Il commence par son patron, le sage Pantagruel, et dit, « avecques un profond soupir » :

« Seigneur, vous avez ma délibération entendue, qui est me marier... je vous supply, par l'amour que si long temps m'avez porté, dictez m'en vostre advis. — Puis (respondit Pantagruel) qu'une foys en avez jetté le dez, et ainsi l'avez decreté et prins en ferme déliberation, plus parler n'en fault ; reste seullement la mettre à execution.

« Voyre mais (dist Panurge) je ne la vouldrois exécuter sans votre conseil et bon advis. — J'en suis (respondit Pantagruel) d'advis et vous le conseille. — Mais (dist Panurge) si vous congnoissiez que mon meilleur feust tel que je suys demeurer, sans entreprendre cas de nouvelleté, j'aimeroys mieulx ne me marier poinct. — Poinct doncques ne vous mariez, respondit Pantagruel — Voyre mais (dist Panurge) vouldriez-vous qu'ainsi seulet je demeurasse toute ma vie sans compaignie conjugale? Vous sçavez qu'il est escript : *Veh soli*. L'homme seul n'a jamais tel soulas qu'on voyt entre gens mariez. — Mariez-vous doncq, de par Dieu, respondit Pantagruel. »

Voilà notre homme bien avancé :

« Voire mais, dit Panurge, estant en estat tel que je suis, quitte et non marié,... je n'ay personne qui tant de moy se souciast et amour tel me portast, qu'on dit estre amour conjugal. Et si par cas tombois en maladie traicté ne serois qu'au rebours. Le saige dit : *Là où n'est femme*, j'entends merefamiles et en mariage légitime, *le malade est en grand estrif.....* — Mariez-vous doncq, de par Dieu, respondit Pantagruel. »

Panurge, plus indécis qu'avant, consulte les sorts homériques et virgiliens, les dés, ses propres songes ; les réponses, différemment interprétées par Pantagruel et par lui, sont toujours contradictoires. Il gravit, avec ses amis, la montagne où se tient une sibylle qu'ils trouvent, dans sa chaumière, au coin de sa cheminée :

« La vieille estoit mal en poinct, mal vestue, mal nourrie, édentée, chassieuse, courbassée, roupieuse, langoureuse et faisoit un potaige de choux verds avecques une couane de lard jaune et un vieil savorados (débris d'os) ».

Panurge offre ses présents à la vaticinatrice :

« La vieille resta quelque temps en silence, pensive et richinante des dens, puys s'assit, print en ses mains trois vieulx fuseaulx, les tourna et vira entre ses doigtz en diverses manières, puys esprouva leurs poinctes. »

Après mille simagrées, elle prophétise. Et Panurge, de plus en plus entêté de son projet, ne veut pas comprendre la prophétie. Il consulte un muet, puis « ung vieil poète françois » nommé

Raminagrobis, qui est en train de rendre l'âme.
Raminagrobis écrit sa réponse sur un papier. Et c'est toujours *oui* et *non*. Panurge est exaspéré. Le poète vient de chasser de son chevet les moines de toutes couleurs, les moines de la dernière heure. Panurge, le pieux Panurge, le voue à tous les diables :

« Je croy, par la vertus Dieu, qu'il est hereticque, ou je me donne au Diable. Il mesdict des bons pères mendians Cordeliers et Jacobins, qui sont les deux hemispheres de la Christianté... Appellez vous cela fureur poëticque ? Je ne m'en peuz contenter : il peche villainement, il blaspheme contre la religion. J'en suys fort scandalisé. » (III, 9 et suiv.)

Il interroge son compagnon Epistémon, Her Trippa, un fameux astrologue, géomantien, chiromantien, dont l'horoscope n'est pas plus rassurant que celui des autres, puis son compère Frère Jean des Entommeures, puis un théologien, un médecin, un légiste, un philosophe pyrrhonien, un fou. Son aveuglement grandit avec les menaces, de plus en plus claires, qui lui sont faites. Heureusement pour lui, la vie aventureuse devait l'emporter sur les velléites de mariage. Il demeura célibataire.

C'est, d'ailleurs, la grâce que lui souhaitait Rabelais. Remarquez qu'au fond de ces scènes plaisantes se cache un sentiment qui s'est manifesté sans cesse chez nos vieux écrivains, en dehors des romans chevaleresques de la Table Ronde, je

veux parler du mépris pour la femme. Les trouvères se sont divertis de ses trahisons conjugales ; mais ils se souciaient bien peu de la montrer en lumière favorable ; ils la prenaient comme principal ressort dramatique d'une aventure sensuelle. Les moralistes, les prédicateurs, les moines non engagés dans les intrigues de fabliaux, fronçaient sévèrement le sourcil au nom seul de la femme. Elle leur représentait le souvenir de la première chute, l'angoisse de la tentation, la promesse de l'enfer. Le moyen âge allemand ou provençal avait été autrement plus tendre et plus doux pour la femme que le moyen âge de *oui*. Nos poètes de la Pléiade, au temps de Rabelais, s'étaient rangés à la dévotion amoureuse de la Renaissance italienne, et les mœurs graves de la Réforme rendaient, à la même époque, à l'épouse et à la mère, sous le toit domestique des Estienne et des Holbein, sa place d'honneur. Le charmant traité consacré par Erasme au *Mariage chrétien,* exprima cette forme plus sévère de la religion de la femme. Sur ce point délicat, Rabelais est décidément schismatique. Il tient fermement au passé, au vieil esprit de satire, au préjugé monacal, lui qui a rejeté le froc et beaucoup de préjugés. Il dirait volontiers, comme font même nos *Chansons de Geste* :

Par fame vint en terre li premerains pechiers,
Dont encore est li siecles pénès et traveillés.

(*La belle Aye d'Avignon.*)

ou encore :

Par fame sont maint preudome abatu.

Quand son théologien lui vante, en style d'homélie, les félicités d'une union chrétienne, et les vertus de la femme parfaite, Panurge, qui a cependant une envie véhémente de rencontrer cette dame rare, s'écrie, « fillant les moustaches de sa barbe » :

« Vous voulez doncques... que j'espouse la femme forte descripte par Salomon ? Elle est morte, sans poinct de faulte. » (III, 30.)

Ecoutez maintenant le médecin Rondibilis, c'est-à-dire Rabelais lui-même :

« Quand je diz femme, je dis un sexe tant fragil, tant variable, tant muable, tant inconstant et imperfaict que nature me semble... s'estre esguarée de ce bon sens par lequel elle avoit créé et formé toutes choses quand elle a basty la femme... Certes, Platon ne sçait en quel ranc il les doibve colloquer, ou des animaux raisonnables, ou des bestes brutes. »

Le très sage Pantagruel parle à son tour :

« Femme avoir est l'avoir à usaige tel que nature la créa, qui est pour l'ayde, esbattement et societé de l'homme ; n'avoir femme est ne soy apoiltronner autour d'elle, pour elle ne contaminer celle unicque et supreme affection que doibt l'homme à Dieu. » (III, 35.)

Sentence digne d'un moine du XII[e] siècle se demandant si la femme a véritablement une âme et que ne rachètent pas assez les vers aimables écrits sur la porte de l'abbaye de Thélème :

Cy entrez, vous, dame de hault paraige,

En franc couraige entrez-y en bon heür,
Fleurs de beauté à céleste visaige,
A droit corsaige, à maintien prude et saige.
(I, 54.)

Notre moyen âge gaulois, si médiocrement enthousiaste pour les douceurs paisibles de la vie matrimoniale, se fit un idéal du bonheur, d'un bonheur terre à terre et sensuel, à la portée des hommes en qui la bête est plus forte que l'ange, dont la santé est florissante et l'appétit robuste. Ils vivront conformément à leur nature, fuyant la souffrance du jeûne et de la soif, se réjouissant de la vie plantureuse, de la *planté*, des franches lippées. Morale plus cyrénaïque encore qu'épicurienne, où la gourmandise est presque une vertu cardinale, et qui rappelle la sensualité sans frein vantée par les poètes de la moyenne comédie grecque. Les conteurs du bon temps s'en étaient accommodés : ils y prenaient une revanche de la frugalité des chevaliers et de l'ascétisme des saints. Elle perce de tous côtés dans l'œuvre de Rabelais. Les personnes qui n'aiment point cet écrivain répètent, depuis Ronsard, Henri Estienne et Puits Herbault, qu'elle est la vraie et unique morale rabelaisienne. Grandgousier en donne le premier l'exemple ; Panurge en présente la théorie :

« Nature a faict le jour pour soy exercer, pour travailler et pour vacquer chascun en sa néguociation ; et, pour ce plus aptement faire, elle nous fournict de chandelle, c'est la claire et joyeuse lumiere du soleil. Au soir elle commence



nous la tollir, et nous dict tacitement : Enfans, vous estez gens de bien. C'est assez travaillé. La nuict vient, il convient cesser du labeur et se restaurer par bon pain, bon vin, bonnes viandes, puis soy quelque peu esbaudir, coucher et reposer, pour au lendemain estre frays et alaigres au labeur comme devant.

Les moines de jadis n'observaient-ils pas scrupuleusement le proverbe : *De missa ad mensam* ? Si l'abbé se faisait trop attendre, cependant, « tout le monde souppoit, exceptez quelques resveurs songears ». Alors, ajoute Frère Jean qui garde les vieilles traditions, le réfectoire était comme le foyer de la vie monastique,

« la fin unicque et intention premiere des fondateurs, en contemplation de ce qu'ils ne mangent mie pour vivre ; ilz vivent pour manger et ne ont que leur vie en ce monde. » (III, 15.)

Mais, quand est venue l'heure de la satiété, nos initiés prolongent encore leur fête par ces éclats de rire qui valent bien ceux des dieux d'Homère, et la gaieté des buveurs de la *Cave peinte*, arrosée du petit vin pâle de Chinon, n'a rien à envier peut-être à la joie malveillante des Immortels ivres d'ambroisie.

L'angoisse mystique n'apparaît guère dans l'invention de notre vieille littérature, et le bon Dieu ne gêne pas beaucoup, durant leur vie, tous ces joyeux compagnons des farces et des fabliaux. Le diable les préoccupe un peu. Ils le rencontrent trop souvent au portail de leurs églises, poussant

à grands coups de fourches les pauvres damnés vers le feu d'enfer. Les jours de pluie, le long des sombres cathédrales, c'est encore le diable qui dégorge sur leurs chaperons, avec un rire méchant, des torrents d'eau froide. Les prédicateurs leur en parlent incessamment, et ils savent que les moines, dans leurs visions troubles, le voient parfois, face à face, en quelque recoin ténébreux de leur cellule ou du dortoir conventuel. Raoul Glaber, un bénédictin, avait connu à plusieurs reprises les terreurs de l'extase infernale. Une nuit, dit-il, au monastère de Saint-Léger, avant les Matines :

« Je vis, au pied de mon lit, un petit monstre noir à forme humaine. Il avait, autant que je pus le reconnaître, le cou grêle, la face maigre, les yeux très noirs, le front étroit et ridé, le nez plat, la bouche énorme, les lèvres gonflées, le menton court et effilé, une barbe de bouc, les oreilles droites et pointues, les cheveux raides et en désordre, des dents de chien, l'occiput en pointe, la poitrine et le dos en bosse, les vêtements sordides; il s'agitait, se démenait furieusement. »

Le portrait n'a rien de séduisant. Le démon saisit le bois de lit et le secoua avec violence, grinçant des dents et répétant : « Tu ne resteras pas plus longtemps ici ». J'ajoute que, ce matin-là, Glaber avait résolu de faire la grasse matinée, au lieu de descendre au chœur et que le péché de paresse se vengeait du pécheur.

Rabelais n'eut certes jamais, même en son premier couvent, d'entrevue avec le Malin. Mais il y

avait là une imagination familière au moyen âge, qu'il aima à recueillir, un aliment comique qu'il ne pouvait négliger. C'est Panurge qui représentera, dans son livre, l'épouvante médiévale ; près du lit de mort de Raminagrobis, il flaire l'odeur de l'hérésie et ne doute point que les vilaines bêtes d'enfer ne rampent sous le lit du poète impénitent :

« Vertus Dieu ! ta chambre est desja pleine de diables. Je les oy desja soy pelaudans et entrebattans en diable à qui humera l'âme Raminagrobicque, et qui premier de broc en bouc le portera à messer Lucifer. Houstez-vous de là. Je ne y voys pas. Le diable me emporte si je y voys. Qui sçait s'ilz useroient de *qui pro quo*, et au lieu de Raminagrobis, grupperaient le pauvre Panurge quitte ?... Houstez vous de là. Je meurs, par Dieu, de male raige de paour. Soy trouver entre diables affamez ! entre diables de faction !... Houstez vous de là ? » (III, 23.)

Epistémon représente mieux que Panurge le sentiment propre de Rabelais en matière démoniaque. Il se joue du diable, hardiesse qui s'était montrée déjà chez quelques conteurs. Décapité à la bataille, Panurge lui a recollé et recousu la tête, et il donne à Pantagruel des nouvelles de l'autre monde :

« Il avait veu les diables, avoit parlé à Lucifer familièrement et faict grande chere en Enfer et par les Champs-Elysées et asseuroit devant tous que les diables estoient bons compaignons. Au regard des damnez, il dist qu'il estoit bien marry de ce que Panurge l'avoit si tost revocqué en vie. « Car je prenois (dist il) un singulier passetemps à les veoir. »

C'est, en effet, un enfer franchement grotesque et satirique. Les plus hauts personnages de l'histoire y sont astreints à d'étranges professions, indignes de leur passé terrestre. On y voit Xerxès criant la moutarde, Romulus saunier, Numa cloutier, Cyrus vacher, Démosthènes vigneron et Asdrubal lanternier, Priam marchand de vieux chapeaux, Lancelot du Lac « escorcheur de chevaulx mors ». Les chevaliers de la Table Ronde tirent la rame sur les fleuves infernaux, quand « messieurs les diables se voulent esbattre sur l'eau ». Trajan pêchait aux grenouilles, Jules César et Pompée goudronnaient des navires, Néron jouait de la vielle, don Pedro de Castille portait des rogatons, Huon de Bordeaux était tonnelier, Alexandre VI preneur de rats. Les grandes dames historiques n'étaient pas mieux partagées. Mélusine était « souillarde de cuysine », Cléopâtre revendeuse d'oignons, Hélène « courratiere de chamberieres » et Lucrèce infirmière à l'hôpital.

« Je veiz Pathelin, thesaurier de Radamanthe, qui marchandoit des petitz pastez que cryoit le pape Jules, et luy demanda combien la douzaine. « Troys blancs, dist le pape. — Mais, dist Pasthelin, troys coups de barre ! Baille icy, villain, baille, et en va querir d'aultres. » Le pauvre pape alloit pleurant. » (II, 30.)

Epistémon n'a rencontré qu'un supplice notable, celui des usuriers, qui cherchent, dans le ruisseau des rues, « les espingles rouillées et vieulx cloux », dont le quintal ne vaut pas une livre

de pain. Aussi sont-ils des semaines sans gagner de quoi acheter une miette. Mais soyons juste : l'Enfer de Dante était plus terrible.

III

LE SYMBOLISME.

L'œuvre de Rabelais est, en grande partie, symbolique. La forme bouffonne recouvre un fond d'idées très sérieuses, toute l'expérience d'un grand lettré, d'un philosophe réformateur.

Amys lecteurs, qui ce livre lisez,
Despouillez-vous de toute affection,
En le lisant ne vous scandalisez,
Il ne contient mal ne infection.
. . . .
Mieulx est de ris que de larmes escripre
Pource que rire est le propre de l'homme.
(*Aux Lecteurs.*)

Il prétend instruire en éveillant le rire, même le gros rire ; il prie ses lecteurs d'ouvrir la boîte grotesquement sculptée où il a renfermé les drogues les plus précieuses :

« Silenes estoient jadis petites boites telles que voyons de presens ès bouticques des apothecaires, pinctes au dessus de figures joyeuses et frivoles, comme de Harpies, Satyres, Oysons bridez, lievres cornuz, canes bastées, boucqs volans, cerfz limonniers, et aultres telles pinctures contrefaictes à plaisir pour exciter le monde à rire : quel fut Silene, maistre

du bon Bacchus. Mais au dedans l'on reservoit les fines drogues, comme baulme, ambre gris, amomon, musc, zivette, pierreries et aultres choses précieuses. Tel disoit estre Socrates, parce que, le voyans au dehors et l'estimans par l'extériore apparence, n'en eussiez donné un coupeau d'oignon, tant laid il estoit de corps et ridicule en son maintien, le nez pointu, le regard d'un taureau, le visaige d'un fol, simple en mœurs, rustique en vestimens, pauvre de fortune, infortuné en femmes, inepte à tous offices de la république, tousjours riant, tousjours beuvant d'autant à un chascun, tousjours se guabelant, tousjours dissimulant son divin sçavoir. Mais, ouvrans ceste boyte, eussiez au dedans trouvé une celeste et impreciable drogue, entendement plus que humain, vertus merveilleuse, couraige invincible, sobresse non pareille, contentement certain. »

Il faut rompre l'os qu'il nous présente, afin d'en sucer la « substantificque mouelle »,

« C'est-à-dire ce que j'entends par ces symboles Pythagoricques, avecques espoir certain d'estre faictz escors (avisés) et preux à la dicte lecture, car en icelle bien aultre goust trouverez et doctrine plus absconce, laquelle vous revelera de tres haultz sacremens et mystéres horrificques, tant en ce qui concerne nostre religion, que aussi l'estat politicq et vie œconomicque. »

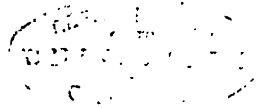
Le symbolisme avait été peut-être la forme la plus originale de la pensée, de la poésie et de l'art au moyen âge. Les causes les plus puissantes l'avaient créé et maintenu : la préoccupation du surnaturel et du miracle, le mystère sacramentel, la doctrine des maîtres scolastiques. Songez que, durant près de cinq siècles, la théorie des universaux, obstinément reprise et agitée,

impose aux esprits cette idée que l'individu, l'être réel, n'est rien qu'une ombre de l'être vrai, le genre ou l'espèce ; que les phénomènes visibles ne sont que des signes ou des symptômes de vies ou de volontés occultes, que la parole qui nomme un objet individuel ne répond à rien de réel, que le mot abstrait, qui ne désigne aucun individu, exprime seul la réalité en toute sa plénitude. Le plus grand labeur de la science fut donc l'exégèse des choses, c'est-à-dire des apparences, étudiées seulement en vue des réalités qu'elles enveloppent et font pressentir. Le symbolisme, consacré par les théologiens, disciplina l'entendement tout entier ; il s'imposa à l'architecture et à la sculpture ; il traça les caractères d'une langue étrange sur la face des églises, aux mosaïques des basiliques byzantines, autour des chapiteaux romans, à travers les broderies des cathédrales gothiques. Il fut même assez fécond pour produire un art nouveau, l'art héraldique. Il a inspiré chez nous le *Roman de la Rose* et le *Roman du Renart* ; il a valu à nos voisins la *Vita Nuova* et la *Divine Comédie* ; on le retrouve dans les chants d'amour des Provençaux, les sonnets de Pétrarque, les lettres de sainte Catherine, les Sermons de Savonarole ; il est comme l'armature intérieure de l'œuvre entière de Rabelais.

Par le symbolisme, le livre de maître François continue la tradition celtique. La *Chanson de Geste*, le poème carolingien, profondément pénétré de

réalité historique et politique, se dérobe au charme du symbole. Tout au contraire, la *matière* de Bretagne, la littérature chevaleresque vécut d'inspiration symbolique. Elle rendait cette lutte éternelle du bien et du mal, que les hommes de ces vieux temps apercevaient vaguement au fond de la conscience individuelle et de l'histoire du monde. La notion toute naturaliste des religions primitives, le combat de la lumière contre la nuit et l'orage, reparaissait dans l'effort que soutenaient contre les puissances mauvaises les âmes passionnées. Les paladins affrontant les monstres, les enchanteurs enchaînant le bras des soldats du Christ, l'amour victorieux de la volupté et de la mort, les miracles des prophètes et des saints contre les maléfices du démon, tous ces tableaux extraordinaires semblaient une explication des sombres énigmes de la vie et fortifiaient la patience de ceux qui attendaient l'aurore du jour de Dieu.

D'autre part, la curiosité des régions lointaines, qui aida si puissamment à l'effort poétique du moyen âge, agrandissait le domaine du symbolisme. La pensée prenait son vol vers les contrées bénies que les saints, les sorciers et les preux pouvaient seuls visiter. On suivait saint Brandan et les moines d'Irlande à travers l'Océan embaumé d'odeurs célestes, ou les plus aventureux des croisés vers les frontières du paradis terrestre et le royaume du Prêtre Jean. L'entraînement des premières croisades, qui poussa vers



l'Asie des foules de pèlerins et d'enfants, s'explique en partie par ce vertige des choses lointaines auquel s'abandonnaient tant d'âmes excellentes. Le cycle de la *Table Ronde* promène en de longs voyages, dans des vallées maudites ou des îles enchantées, les compagnons d'Artus et de Merlin, Lancelot, Perceval, Titurel : l'Europe reconnut dans ces poèmes l'expression de sa plus intime conscience ; elle les lut ardemment et les imita ; l'Allemagne négligea pour eux les traditions barbares du cycle des *Niebelungen* : Françoise de Rimini pleura sur les amours de Lancelot et de la reine Genièvre, et l'Italie, au temps même de Dante, crut retrouver dans un tombeau l'épée de Tristan.

IV

LE MYTHE ET SES SOURCES.

Rabelais ne disait pas, comme Du Bellay et les poètes de la Pléiade : « Laisse toutes ces vieilles poésies françaises aux jeux floraux de Toulouse et au Puy de Rouen. » Il aimait les souvenirs de la littérature chevaleresque. Les noms qui jadis avaient charmé la France, reparaissent en son livre : Merlin le *Prophète*, Arthur de Bretaigne, Ogier le Dannoys, *pair de France, compaignon de Roland*, Mélusine, Godeffroy de Billon, Huon de

Bourdeaulx, les Quatre Filz Aymon, Lancelot du Lac, Olivier, Turpin, Charlemagne. Les œuvres italiennes, l'*Orlando furioso*, le *Morgante maggiore*, lui sont familières. Le jour où il se décida à combattre les chimères et les abus, monstres bien autrement redoutables que les géants et les dragons des légendes héroïques, il pouvait choisir entre la forme paradoxale de l'*Eloge de la Folie*, les *Propos*, à la façon de Luther, les *Lettres* imaginées par Hutten : il préféra un mythe authentique, rattaché par ses racines au plus ancien paganisme populaire, mais perdu plus tard dans la foule des contes de nourrices, d'un sens assez large pour qu'il y pût mettre sa libre invention et toute son ironie, d'un renom assez faible pour qu'il l'altérât et le façonnât à sa fantaisie : il choisit *Gargantua*, fils de *Grand-Gosier* et de *Gallemelle*.

C'était une très vieille divinité celtique, un géant, symbole de l'ardeur dévorante et de l'énergie fécondante du soleil, dont le mythe semble originaire des contrées de Basse-Bretagne, entre Rennes et Nantes. Sa légende remonta la Loire et se fixa en Touraine, sous les traits d'un ogre bienveillant et fort altéré. Gargantua est en effet un terrible gosier. L'espagnol *Garganta*, le bas breton *Gargaden*, le vieux français *Gargante*, le roi *Gurgunt* ou *Gurguntum*, de la vieille Angleterre, nous ramènent toujours au sens naturaliste du nom de Gargantua. Comme saint Christophe, il

eut dans son enfance dix nourrices à la fois. Debout sur le mont Gargant, près de Nantes, ou encore sur les collines de la Westphalie, il inonde ironiquement les vallées d'alentour. Dans les traditions du duché de Retz, il chemine à l'aventure, suivi d'un lutin chargé de vivres et portant en poche ses serviteurs. Ceux-ci dressent la table où il plaît à leur maître et lui entassent la viande dans la bouche ; le lutin y verse jusqu'à douze tonneaux de vin. Il dort de trente à quarante heures de suite sous la garde de ses gens. Un jour il eut la colique et hurla si fort que les habitants du voisinage s'enfuirent éperdus et ne revinrent jamais.

Deux vieux romans français, *Les grandes et inestimables Chroniques du grand et énorme géant Gargantua, les Chroniques admirables du puissant roy Gargantua*, fournirent à Rabelais quelques-uns des traits traditionnels et élémentaires de son héros et de sa fiction. Le premier de ces romans, que le second paraphrase fidèlement, met Gargantua en rapport avec le cycle d'Arthur. Merlin crée par enchantement Grand-Gousier et sa femme Galemelle. Il procure à leur fils une merveilleuse jument qui, tourmentée par les mouches, abattit à coups de queue les arbres de la Champagne et de la Beauce. Gargantua s'assit sur l'une des tours de Notre-Dame dont il attacha les cloches au col de sa monture. Les Parisiens, en deuil de leurs cloches, les rachetèrent au prix de trois cents bœufs et de deux cents moutons. Les géants,

selon Grimm, n'aimaient point les cloches ; en Suède, ils lapidaient volontiers les tours des églises. Gargantua passa en Angleterre où il battit les ennemis d'Arthur. Celui-ci lui donna dans Londres un repas où l'on servit les jambons de quatre cents pourceaux. Puis il tailla en pièces les Hollandais et les Irlandais, en tua « cent mille deux cent et dix justement, et vingt qui faisoient les morts, soubs les autres ». Il renferma dans sa dent creuse le roi et cinquante barons du pays. Gargantua fut enfin ravi au pays des fées par Mélusine et Morgane.

Une source du roman rabelaisien se trouve encore dans les *Macaronées* d'un moine italien, Teofilo Folengo, l'auteur de l'*Orlandino* bouffon, lequel vivait au temps même de notre auteur. Les *Macaronées* sont un poème latin, mais de latin burlesque ; la traduction française qui en fut publiée au début du XVIIe siècle porte ce titre : *Histoire macaronique de Merlin Coccaye*. La douzième *Macaronée* contient un premier dessin de l'aventure des *moutons de Panurge*. Balde et Cingar, les deux principaux héros de Folengo, marchandent un mouton sur un navire où il s'en trouve un gros troupeau, le paient huit carlins de cuivre, et le jettent à la mer. Aussitôt le troupeau entier saute par-dessus bord, la mer en est couverte, « et les moutons paissaient autre chose que de l'herbe. »

Mais l'esprit de Folengo n'a qu'une portée bien

médiocre, et sa satire est bien superficielle. Les vieilles *Chroniques* populaires, si *grandes* et *admirables* qu'elles aient paru jadis aux provinces de la Loire, n'ont guère fourni à Rabelais qu'une épopée d'almanach. Bien plus, le mythe de Gargantua, borné aux traits de la légende, quelque développés qu'ils fussent, exploits énormes, miracles d'appétit, plaisanteries colossales, armées démolies comme fourmilières, châteaux forts écrasés comme simples taupinières, ce mythe de la force brutale devait tourner assez court. Enfermé dans ce cercle étroit, Rabelais pouvait écrire une amusante parodie des vieux romans chevaleresques, analogue au *Morgante Maggiore* ou à l'*Orlandino*. Il n'était pas en peine d'invention grandiose. Le tour facétieux du jeune géant assis sur Notre-Dame « noya deux cens soixante mille quatre cens dix et huyt « parisiens », sans les femmes et petitz enfans » (I, 17). Prenons-le à sa petite enfance :

« Et luy feurent ordonnées dix et sept mille neuf cens treze vaches... pour l'alaicter ordinairement... Combien qu'aulcuns docteurs scotistes ayent affermé que sa mère l'alaicta, et qu'elle pouvoit traire de ses mammelles quatorze cens deux pipes neuf potées de laict pour chacune foys. Ce que n'est vraysemblable. » (I, 7.)

Plus tard encore, les boulets d'artillerie que le peigne fait pleuvoir de la chevelure de Gargantua, les six pèlerins mis en salade, et qu'il tira de sa bouche à la pointe d'un cure-dents, tous ces

détails montrent le travail de l'imagination du poète remaniant le canevas primitif des légendes. Mais celles-ci furent vite épuisées. Déjà, à la fin du premier livre, la guerre contre Picrochole, remplie de vues curieuses sur le droit public et l'art militaire, laissent voir en Rabelais une direction de l'esprit de critique qui le portera fort au delà de Pulci et de Bojardo. Certes, le discours adressé par Grandgousier à son prisonnier Toucquedillon, l'un des capitaines du roi que Gargantua a vaincu, nous entraîne loin du moyen âge jusqu'à une philosophie de la guerre pour laquelle le siècle même où nous vivons n'est pas encore mûr :

« Le temps n'est plus d'ainsi conquester les royaulmes avecques dommaige de son prochain frere Christian ; ceste imitation des anciens Hercules, Alexandres, Hannibals, Scipions, Cesars et aultres telz est contraire à la profession de l'Evangile, par lequel nous est commandé guarder, saulver, regir et administrer chascun ses pays et terres, non hostilement envahir les aultres. Et ce que les Sarrazins et Barbares jadis appelloient prouesses, maintenant nous appellons briganderies et meschansetez. Mieux eust il faict soy contenir en sa maison, royalement la gouvernant, que insulter en la mienne, horriblement la pillant ; car par bien la gouverner l'eust augmentée, par me piller sera destruict. Allez vous en au nom de Dieu ; suyvez bonne entreprinse, remonstrez à vostre roy les erreurs que cognoistrez, et jamais ne le conseillez ayant esgard à vostre profit particulier... Quand est de vostre ranczon, je vous la donne entièrement, et veulx que vous soient rendues armes et cheval : ainsi fault il faire entre voisins et anciens amys, veu que ceste nostre difference (querelle) n'est point guerre proprement. » (I, 46.)

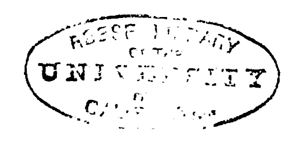
Puis, le mythe de Pantagruel s'ajoute à celui de Gargantua. De plus en plus, dans la conception et l'œuvre de Rabelais, le moyen âge recule. Déjà la discipline intellectuelle de Ponocrates avait réformé l'âme et l'esprit de Gargantua. Son fils Pantagruel, instruit, comme son père, aux bonnes lettres et aux sciences, n'est plus, comme celui-ci, le symbole d'une force de la nature, des appétits et des passions élémentaires de l'humanité : il représente la raison humaine, la sagesse et la justice. Pantagruel n'est plus, comme son père, lié au passé par son origine et sa première éducation. S'il parcourt le monde, à l'imitation des héros de l'antique Table Ronde, c'est pour regarder face à face toutes les illusions, se mesurer avec les chimères dangereuses, affronter dans leurs repaires les sottises malfaisantes. Ce bon et prudent géant voyage accompagné de Panurge, qui n'est plus pour nous un étranger et qui représente la corruption souvent naïve des lettrés ; de Frère Jean des Entommeures, un moine héroïque, dont nous ferons plus loin la profitable connaissance ; d'Epistémon, d'Eusthènes, de Xénomanes, « le grand voyagier et traverseur de voyes périlleuses » ; il visite des pays fantastiques, l'île de *Médamothi, qui n'existe nulle part*, où l'on voit étalées des tapisseries aux couleurs flamboyantes, peuplées d'aventures mythologiques, de monstres étranges, de substances métaphysiques ; l'île des *Gens sans nez*, les *Ennasins*, celle des *Alliances*,

occupée par un monde baroque, si absurdement embrouillé dans les liens de famille, qu'un vieillard y appelle une petite fille *mon père*, et la petite répond : *ma fille*. Une tempête le jettera au port des hospitaliers *Macræons*. C'est une contrée pacifique, ombragée de forêts silencieuses, parsemée de tombeaux, de pyramides, de temples en ruines, où se lisent des inscriptions en langues grecque, arabe et slavonique. Là, tout est mort et tout est immortel. Là, dans le crépuscule des bois sacrés, honorées du culte de ces bons centenaires, habitent les âmes des héros et des démons tutélaires dont la mort est toujours annoncée par les troubles de la nature, du ciel et de la mer. Pantagruel alors rappelle à ses hôtes le deuil de l'univers, le jour où le Christ,

« notre unicque Servateur, mourut lez Hierusalem, regnant en Rome Tibere Caesar. Puis il se tint en silence et profonde contemplation. Peu de temps après nous veismes les larmes descouller de ses œils grosses comme œufs de autruche. » (IV, 28.)

Mais tous ces rêves de lettrés, encore pénétrés par les légendes séculaires du moyen âge, s'éclairent de plus en plus de critique précise, d'observations morales, d'opinions religieuses, d'expérience sociale. Quelques actes de comédie humaine, très vivante, plusieurs tableaux tragiques des abus du siècle, les angoisses chrétiennes des contemporains de la Réforme, les misères de la vieille science scolastique, défilent sous nos yeux,

au cours de l'odyssée pantagruélique. Nous découvrons le vaste horizon de l'esprit de Rabelais. Maintenant, le moyen âge n'a plus rien à nous apprendre sur le génie de l'écrivain. C'est désormais dans la Renaissance et la Réforme que nous devons le replacer.



CHAPITRE IV.

RABELAIS ET LA RENAISSANCE.

I

LA CULTURE ENCYCLOPÉDIQUE ET L'HUMANISME.

A première vue, Rabelais est bien un esprit de la Renaissance. Il se rattache à l'œuvre de cette grande révolution par ses amitiés, ses voyages, son humeur railleuse, par la diversité de ses connaissances, l'infinie curiosité de sa recherche savante. Il est humaniste, médecin, jurisconsulte, grammairien, antiquaire, naturaliste, théologien; nul doute qu'il n'ait étudié toutes les langues qu'il fait parler à Panurge. Plusieurs années avant Vésale, il institue à Lyon des expériences publiques d'anatomie; il professe une opinion sur les institutions, les arts et les métiers de son temps; il connaît la procédure, raisonne sur la gymnastique, décrit en termes exacts la manœuvre d'un navire. Cette richesse intellectuelle fut l'un des traits originaux de la Renaissance, surtout en Italie. Un Léonard de Vinci, un Brunelleschi, un

Michel-Ange pratiquaient à la fois plusieurs arts et abordaient la plupart des sciences ; le marchand Florentin lisait en son texte Aristote que lui dédiaient les érudits ; l'armateur de Venise parlait les langues du Levant ; Collenuccio, qui traduit Plaute, forme un musée d'histoire naturelle et fait avancer la cosmographie ; le père de Cellini, architecte, musicien, dessinateur, entend le latin et écrit en vers ; Pic de la Mirandole, qui a touché à toutes les connaissances humaines, est encore dépassé par Leo Battista Alberti, l'esprit le plus complet du xvᵉ siècle, dont la maxime fut : « L'homme peut obtenir de lui-même tout ce qu'il veut. »

Rabelais appartient assurément à ce monde ; mais sa Renaissance, à lui, se distingue d'une façon notable de la Renaissance italienne, et la civilisation intellectuelle qu'il représente n'est plus celle de l'Italie. Qu'on me permette d'insister sur ce point important.

Les Italiens, jusqu'à la fin du xvᵉ siècle, jusqu'aux grands travaux d'Alde Manuce, s'étaient portés vers l'antiquité plutôt par enthousiasme, par passion esthétique, que par un effort de critique et de science. Ils avaient été lettrés, artistes et poètes plutôt qu'érudits et philosophes. L'Italie avait recherché dans le commerce des anciens l'inspiration et l'éducation de son génie, des formes nobles pour ses écrivains, un goût délicat, un sentiment trop souvent académique de la nature pour ses artistes. Elle se nourrit de Platon et

se détacha de la scolastique longtemps avant le reste de la chrétienté ; mais, trop éprise de la grâce et du bonheur, amollie peut-être par la douceur de son ciel, elle n'eut pas la force de rouvrir les sources profondes de la pensée et de ranimer par la science la vie supérieure de l'âme. Elle manqua de rigueur et de décision dans les choses de l'esprit, comme de virilité et de sérieux en morale. Elle avait fondé la liberté intellectuelle, et se contenta du scepticisme ; elle avait renoncé à l'austérité religieuse et s'endormit dans la sensualité. Mais ce fut, jusqu'à la fin, le charme souverain de l'Italie, ce goût toujours présent de la beauté et de la beauté voluptueuse, qui se manifestait non seulement par les ouvrages même de l'art, mais par tout l'ensemble de la vie, considérée comme une œuvre d'art : palais, villas, costumes, festins, fêtes triomphales, entrées de princes, pompes liturgiques, ameublement, divertissements populaires, cérémonies politiques. Jusque dans l'accomplissement d'un crime, l'ordonnance d'une révolution ou d'un coup d'État, les Italiens sont toujours des virtuoses et des idéalistes.

Placez maintenant Rabelais dans le cadre de Rome ou celui de Florence. Ici, il est un étranger, un *ultramontain*. Son éducation monacale n'avait certes point éveillé en lui le sens poétique. Quand il déposa l'habit de cordelier et se mit à parcourir le monde, l'originalité de son esprit était fixée, et les études médicales qu'il entreprit alors pas-

sionnément n'étaient point faites pour entraîner vers la beauté son imagination. Il eut, à un rare degré, le sentiment de la vie puissante, bruyante et joyeuse, mais toujours mélangée d'un élément de vulgarité. La grande poésie des choses visibles ne s'est point levée en son esprit. Ses paysages sont médiocres et ternes ; il semble indifférent au milieu pittoresque où les peintres et les poètes italiens renfermaient avec amour leurs personnages. Ses géants, qui pourraient cheminer, comme les dieux d'Homère, sur le front des montagnes, se meuvent familièrement dans les plaines plates de la Beauce ou les prairies de la Loire.

« Après disner, tous allèrent (pelle-melle) à la Saulsaie, et là, sur l'herbe drue, dansèrent au son des joyeulx flageolletz et doulces cornemuses, tant baudement (gaiement) que c'estoit passe-temps céleste les veoir ainsy soy rigouller. » (I, 4.)

De ses voyages à travers les plus nobles cités de l'Italie, il ne lui reste que les souvenirs vagues d'Epistémon :

« Lors curieusement contemplions l'assiette et beaulté de Florence, la structure du dôme, la sumptuosité des temples et palais magnificques. »

Encore, est-il peut-être du sentiment d'un moine de la compagnie qui, « tout fasché », s'écrie :

« Je ne sçay que diantre vous trouvez icy tant à louer. J'ay aussi bien contemplé comme vous, et ne suys aveuigle plus que vous. Et puys : Qu'est-ce ? Ce sont belles maisons. C'est tout... En toute ceste ville encore n'ay-je veus une

seule roustisserie... Ces statues antiques sont bien faictes, je le veulx croire : mais, par sainct Ferréol d'Abbeville, les jeunes bachelettes de nos pays sont mille fois plus advenantes. » (IV, 9.)

Le bon Philippe de Comines, peu lettré, et la tête farcie d'intrigues diplomatiques, avait jadis mieux vu et admiré Venise, « tant de clochers et de monastères, et si grand maisonnement, et tout en l'eaue », le cortège éclatant des ambassadeurs le long des palais du Grand-Canal et les splendeurs orientales de Saint-Marc.

Du spectacle singulier que Rome offrait quelques années après l'attentat du Connétable de Bourbon, Rabelais n'a guère retenu que le fourmillement des robes de moines aux couleurs variées et l'éternel bourdonnement des cloches. Dans sa lettre à l'évêque de Maillezais, il signale la rareté des matelas qu'ont enlevés les lansquenets de Frondsberg, et la pauvreté de Clément VII, « apparente plus qu'en pape qui feust depuis trois cens ans en çà ». Ne lui demandez pas une plus profonde impression de cette chute tragique dont la chrétienté entière s'était émue et qui inspirait encore, en Italie et à Rome, la poésie populaire :

Ahi ! sconsolata me, misera Roma !

Il n'a pas été touché, comme Montaigne, du charme de la vie dans Rome, ou, comme Joachim Du Bellay, de l'air original de ce monde ecclésiastique, de sa politesse mêlée d'onction :

Marcher d'un grave pas, et d'un grave souci,
Et d'un grave souris à chacun faire fête,
Balancer tous ses mots, répondre de la tête,
Avec un *messer non*, ou bien un *messer si*,
Entremêler souvent un petit *e cosi*...

Assurément les vestiges de l'antiquité l'ont intéressé ; il en énumère les plus illustres, mais d'une façon bien sèche, à propos du chemin que doit suivre l'empereur Charles-Quint à travers la ville.

« La porte Sainct-Sébastian, visant au champ Doly (*Campidoglio*), *Templum Pacis* et l'Amphithéâtre (le Colisée), les arcs triomphaux de Constantin, de Vespasian et de Titus, de Numetian et aultres. »

Aucune réflexion qui se puisse comparer aux pensées philosophiques de Montaigne, aux émotions de Pétrarque assis sur les voûtes des Thermes de Dioclétien, à l'enthousiasme de Fazio degli Uberti pour cette Rome à qui il fait dire : *Che comprender potrai quanto fui bella !* Rabelais, antiquaire curieux, est étranger à cette poésie des ruines qu'ont goûtée les délicats de la Renaissance, Boccace, le pape Pie II, le Pogge et Raphaël, et qui, après avoir ennobli l'œuvre de Claude le Lorrain et du Poussin, passa, au XVIIIe siècle, dans les gravures de Piranesi.

Lorsqu'il tente de décrire les fêtes et les banquets donnés à Rome par le cardinal Du Bellay, dans sa *Sciomachie*, on est frappé de l'embarras du peintre et du médiocre éclat de ses couleurs. Son récit, trop complet et surchargé de détails, n'est qu'une

suite d'épisodes au mouvement indécis, dont l'effet est encore amoindri par les énumérations de personnages ; il tourne souvent au procès-verbal et ne se relève que sur les incidents comiques ou les réflexions plaisantes.

Toute son admiration tient en ces paroles, inspirées d'un souvenir classique :

« Nous pouvons dire ce que jadis l'on chantoit à la dénonciation des jeux seculares : Nous avons veu ce que personne en Rome vivant ne veit, personne en Rome vivant ne verra. »

Cependant, à Rome même, le souvenir des fêtes d'Alexandre VI et de Léon X n'était pas effacé. Mais Rabelais eût donné tous les tournois du monde pour une plante singulière ou un manuscrit d'Hippocrate.

C'est donc de ce côté-ci des Alpes qu'il faut rechercher la Renaissance propre de Rabelais, l'œuvre de civilisation et de science dont il fut l'un des plus ardents ouvriers. Moins artiste et moins fin par le goût que les Italiens de son temps, il se rattache naturellement à la grave et docte société de Reuchlin, d'Erasme, de Budé, de Mélanchthon, de Théodore de Bèze, de Ramus, des Estienne et des Froben. Tous ces grands noms ont, remarquez-le bien, leur écho dans l'histoire religieuse du siècle. Ils marquent le moment où la Réforme et la Renaissance se concilièrent, jusqu'au jour où les fureurs iconoclastes de l'Allemagne et l'intolérance

des calvinistes les séparèrent l'une de l'autre. Tout au contraire, en Italie, les partisans de la réformation catholique tant des mœurs italiennes que de l'Eglise, furent en général hostiles à la Renaissance. Savonarole fit brûler, à Florence, les livres, les tableaux, les meubles précieux, instruments de corruption ou d'incrédulité. Mais en France, en Allemagne, dans les Pays-Bas, le travail des lettrés, surtout dans la première moitié du XVIe siècle, ne tendit pas moins à l'amélioration morale des âmes qu'à la culture plus élégante des esprits. Les humanistes surent pénétrer assez avant dans l'intelligence du génie antique pour lui emprunter le sens de la critique et de l'analyse, condition première de toute science, à l'aide duquel les logiciens, les moralistes et les savants tentèrent de relever l'édifice des connaissances et des croyances. Dès 1517, Tunstall, évêque de Durham, écrivait à Budé, à propos de celui-ci et d'Érasme : « Vous avez tous deux plus contribué à la restauration des bonnes lettres (*humaniores litteras*) que tous les Perotti (prélat et humaniste italien de la fin du XVe siècle), les Hermolao Barbaro et les Politien qui vous ont précédés. » Ces grands érudits, poursuivant l'œuvre commencée aux derniers temps du XVe siècle par Pic de la Mirandole et Reuchlin, découvraient, au delà de l'antiquité profane, la littérature hébraïque et représentaient la Bible et le Talmud à la conscience religieuse de l'Europe. Les philosophes

enfin retrouvaient, par le commerce même des anciens, c'est-à-dire par le retour au *rationalisme*, les raisonnements rigoureux, et la notion claire des réalités ; ils pouvaient, dès lors, réformer à la fois la théologie, la rhétorique et la physique ; ils affirmaient hautement l'indépendance et les droits de la raison. Par l'érudition, l'exégèse et le rationalisme, la Renaissance des *Barbares* se sépara plus ouvertement de la foi romaine que n'avait fait l'Italie elle-même par l'incrédulité moqueuse et les mœurs païennes. C'est pourquoi à Paris, à Rotterdam, à Bâle, à Genève, les deux révolutions du siècle parurent souvent se confondre. Un logicien comme Ramus, un hellénisant comme Henri Estienne, un pamphlétaire comme Hutten, un poète comme Marot, appartenaient également à la Réforme et à la Renaissance. Pour le moment, c'est cette dernière crise seule qui doit attirer notre attention.

Dans l'histoire de la Renaissance française, la figure de Rabelais est particulièrement originale. En lui, le savant complète l'humaniste et l'étude directe de la nature affermit le sens critique du lettré. D'une lecture immense et de l'observation des choses vivantes sortit, muni de sa philosophie personnelle, l'un des esprits les plus puissants, les plus libres et les plus modérés de notre XVIe siècle.

Il apparaît, dès la première heure, parmi les hellénistes français, disciples de Budé et d'Erasme,

qui précèdent la fondation du Collège de France (1531). Il appartient ensuite, par ses relations littéraires comme par ses polémiques, à l'époque féconde de Théodore de Bèze, de Calvin, de Ramus, de Turnèbe, de Dolet, de Robert Estienne, c'est-à-dire à la période qui s'étend de 1530 aux grands travaux de Henri Estienne. Il pénètre dans toutes les directions de la science contemporaine, dans le domaine entier qui était réservé au Collège de France, le grec, le latin, l'hébreu, la dialectique, la médecine :

« J'entens et veux, écrit Gargantua à son fils Pantagruel, que tu aprenes les langues parfaictement : premierement, la grecque, comme le veut Quintilian ; secondement, la latine, et puis l'hebraïcque pour les sainctes lettres et la chaldaïcque et arabicque pareillement... Puis songneusement revisite les livres des médicins grecs, arabes et latins, sans contemner les thalmudistes et cabalistes. » (II, 8.)

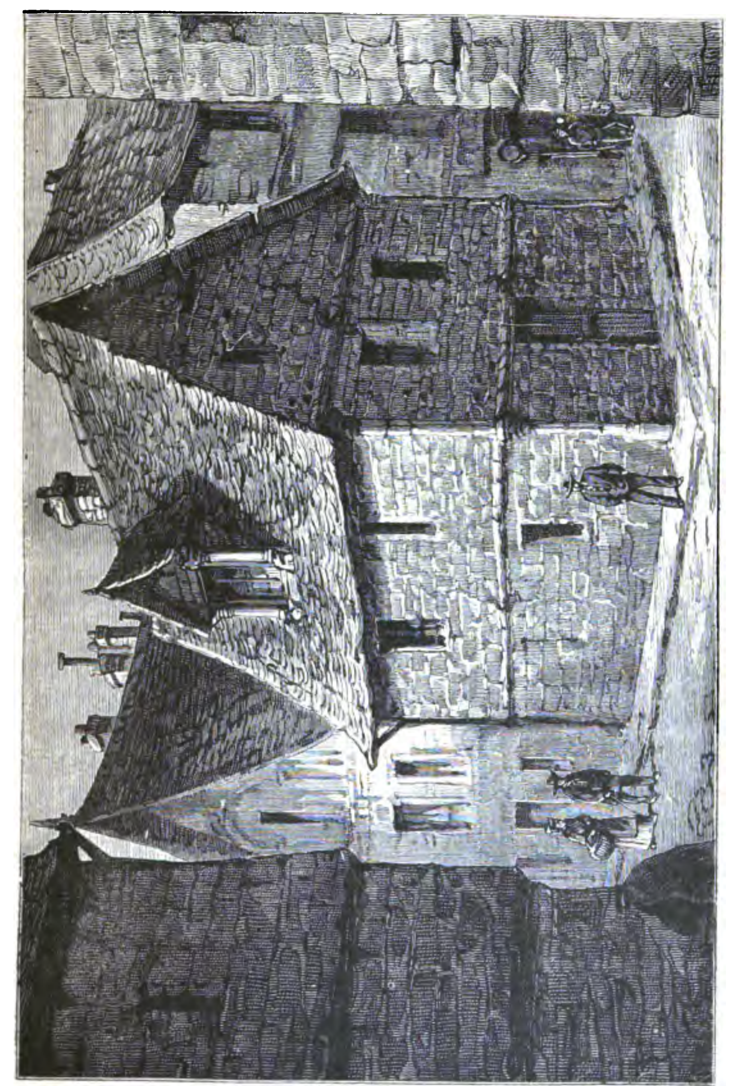
Le point de départ de tous ces travaux, l'inspiration constante d'une telle activité d'esprit, fut l'étude des auteurs anciens, surtout des Grecs. Ni les persécutions des moines, ni la rareté des livres ne ralentirent son zèle ; la passion fut en lui plus forte que tous les obstacles. Comme Erasme et Budé, il put se proclamer son propre maître. « Je suis prêt, écrivait Erasme à Benserade, à mettre mes habits en gage, plutôt que d'être privé de livres grecs... » — « Je priray monsieur le Seelleur me envoyer le *Platon*, lequel il m'avoit presté ; je luy renvoiray bien toust », dit Rabelais, au

post-scriptum de l'épître bouffonne *A M. le Baillif du Baillif des Baillifs.*

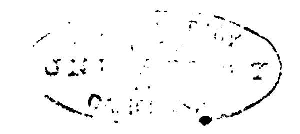
Jusque vers 1530, les livres manquèrent à la France tout autant que les maîtres. L'Italie avait eu des professeurs de grec au temps de Pétrarque et de Boccace; sous les pontificats de Nicolas V et de Pie II, les manuscrits s'étaient multipliés dans les régions lettrées de la Péninsule. Aux dernières années du xv[e] siècle, les presses de Milan, de Florence et de Venise répandirent les éditions d'Homère sur l'Europe entière. En 1498, Alde Manuce terminait Aristote et publiait Aristophane. En 1512, il donnait Platon. Le premier livre grec ne fut imprimé en France qu'en 1507. La série des publications savantes ne commença réellement chez nous qu'en 1529, avec le Sophocle de Simon de Colines. Rabelais n'eut pas, comme Budé, la bonne fortune d'entendre les leçons de Jean Lascaris; il ne fut pas, comme Erasme, à Venise, l'hôte d'Alde Manuce, à Padoue, l'ami de Marco Musuro. Quand il vint à Rome pour la première fois, l'éducation de son esprit était terminée. Au fond d'une cellule de Fontenay-le-Comte, guidé sans doute par la grammaire de Constantin Lascaris, et le dictionnaire grec édité en 1512 sous les auspices de Jérôme Aléandre, fortifié par les conseils de Budé et l'exemple de Pierre Ami, le jeune franciscain s'était frayé seul l'abord de cette littérature profane que l'Eglise n'aimait pas, et dont s'enivrait l'Italie depuis plus d'un siècle.

Mais la France tardait toujours à y goûter. Jusqu'au milieu du XVIe siècle, l'Université maintint obstinément la discipline pédagogique du moyen âge. Selon Denys Lambin, les langues grecque et hébraïque étaient encore, sous François I[er], ignorées dans les collèges de Paris. A peine y connaissait-on les noms d'Homère, de Pindare, de Thucydide, d'Euripide. « Je suis venu à Paris pour m'y occuper de grec, écrivait, le 5 août 1517, Glaréanus à Erasme, et mon espérance a été bien déçue. Ici, aucun maître n'explique en public ou en particulier les grands auteurs. » — « Personne, dit Galland, ne possédait même les premiers éléments de la langue, et ne pouvait lire un livre grec. » Misères intellectuelles, que Gargantua a vues dans sa jeunesse, et qu'il rappelle éloquemment à son fils :

« Encores que mon feu pere de bonne memoire Grandgousier eust adonné tout son estude à ce que je proffitasse en toute perfection et sçavoir politique, et que mon labeur et estude correspondit tres bien, voire encores oultrepassast son désir, toutefoys, comme tu peulx bien, entendre, le temps n'estoit tant idoine ne commode ès lettres comme est de present, et n'avoys copie (*copiam*) de telz precepteurs comme tu as eu. Le temps estoit tenebreux et sentant l'infelicité et calamité des Gothz, qui avoient mis à destruction toute bonne litterature ; mais, par la bonté divine, la lumiere et dignité a esté de mon eage rendue ès lettres, et y voy tel amendement que de present à difficulté serois je receu en la premiere classe des petitz grimaulx, qui en mon eage virile estoys (non à tord) reputé le plus sçavant dudict siecle. » (II, 8.)



Maison natale de Rabelais à Chinon.



Rabelais et les grands humanistes de la Renaissance savaient bien que revenir à l'antiquité, c'était rajeunir l'esprit humain. Dante et Pétrarque avaient jadis salué les anciens comme maîtres de sagesse et de poésie. Machiavel, tombé du pouvoir, rassasié d'humiliations, leur demandait de graves consolations. Déjà les platoniciens de Florence avaient compris que l'hellénisme serait non seulement un charme pour la vie morale, mais un principe de vie pour la science et qu'il ouvrait à l'esprit humain une carrière immense. C'est la pensée même de Ramus, par la bouche de qui le XVIe siècle français semble proclamer la découverte de la grande *Terra incognita*, la vérité :

« Je tombai, comme conduit par quelque bon ange, en Xénophon, puis en Platon, où je connus la philosophie socratique, et lors, comme épris de joie, je mets en avant que les maîtres ès arts de l'Université de Paris étaient lourdement abusés de penser que les arts libéraux fussent bien enseignés.

« Ce que je goûtais surtout, ce que j'aimais en Platon, c'était l'esprit dans lequel Socrate réfutait les opinions fausses, se proposant avant tout d'élever ses auditeurs au-dessus des sens, des préjugés et du témoignage des hommes, afin de les rendre à la justesse naturelle de leur esprit, et à la liberté de leur jugement ; car il lui paraissait insensé qu'un philosophe se laissât conduire par les jugements du vulgaire qui, pour la plupart, sont faux et trompeurs, au lieu de s'appliquer à connaître uniquement les faits et leurs véritables causes. »

La vérité atteinte par la rectitude des idées et du raisonnement, la sagesse obtenue par la grâce

des sentiments nobles, et ces deux conquêtes préparées à l'école des anciens, telle est bien l'ambition des humanistes de la Renaissance française. Rabelais est certain d'avoir touché à cette terre promise ; parvenu à la maturité, il peut compter les premières victoires de ce bataillon de lettrés dont il avait été un soldat d'avant-garde :

« Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées : grecque, sans laquelle c'est honte que une personne se die sçavant ; hebraïcque, caldaïcque, latine... Tout le monde est plein de gens sçavans, de precepteurs tres doctes, de librairies très amples, qu'il m'est advis que ny au temps de Platon, ny de Ciceron, ny de Papinian, n'estoit telle commodité d'estude qu'on y veoit maintenant. Et ne se fauldra plus doresnavant trouver en place ny en compaignie qui ne sera bien expoly en l'officine de Minerve. Je voy les brigans, les boureaulx, les avanturiers, les palefreniers de maintenant plus doctes que les docteurs et prescheurs de mon temps.

« Que diray-je ? Les femmes et filles ont aspiré à ceste louange et manne celeste de bonne doctrine. Tant y a que en l'eage où je suis, j'ay esté contraint de apprendre les lettres grecques, lesquelles je n'avois contemnées comme Caton, mais je n'avoys eu loysir de comprendre en mon jeune eage. » (II, 8.)

De son commerce avec les anciens, Rabelais rapporta une érudition étonnante, d'un caractère très large, et en quelque sorte scientifique. Sa curiosité ne fut pas d'un pur lettré, d'un dilettante de belles formes littéraires, qui se bornerait aux poètes, aux philosophes, aux historiens, aux orateurs. Il s'intéressait à la fois aux vues supérieures

de la sagesse antique, et aux singularités d'opinions des philosophes et des polygraphes, aux héros du vieux monde épique, aux grands souvenirs classiques de l'histoire, aux faits extraordinaires mentionnés par les géographes, les voyageurs et les naturalistes, aux plus renommés poètes comme à ceux dont l'art, encore imparfait, n'a laissé que de rares débris :

« Et voluntiers me delecte à lire les moraulx de Plutarche, les beaulx dialogues de Platon, les monumens de Pausanias et antiquitez de Athenæus. » (II, 8.)

Il cite en même temps, pour leurs « sciences profondes » :

« Homere, paragon de tous philologes, et Ennie, père des poètes latins. » (I, *Prol.*)

S'il reproduit la comparaison que fait Platon du chant du cygne près de mourir, et des visions du sage à sa dernière heure, il ajoute :

« Ælianus et Alexander Myndius escrivent en avoir ailleurs veu plusieurs mourir, mais nul chanter en mourant. » (III, 21.)

Il expose l'opinion de platoniciens sur l'état sublime de l'âme qui, le corps étant endormi, « s'esbat et revoit sa patrie, qui est le ciel » (III, 13) ; mais il n'accorde pas moins d'attention à telle partie singulière des théories médicales d'Hippocrate, à tel problème bizarre proposé par Alexandre d'Aphrodisias :



« Pourquoy le lion, qui de son seul cry et rugissement espovante tous animaulx, seulement crainct et revere le coq blanc ? » (I, 10.)

Le moraliste a rappelé l'œuvre de justice accomplie par Hercule, « les humains soullageant des monstres, oppressions, exactions et tyrannies » (III, 1) ; le médecin note que

« Neron louoit les champeignons, et en proverbe grec les appelloit viande des dieulx, pource que en iceulx il avoit empoisonné son prædecesseur Claudius, empereur romain. » (IV, 50.)

Non seulement il invoque impartialement le témoignage de tous les écrivains anciens, mais il n'est satisfait qu'après avoir passé en revue la série des témoignages, et, par une complète énumération des sources où il a puisé, prouvé sa preuve elle-même. A propos du chiffre des soldats de Xerxès, il rapproche de l'assertion d'Hérodote celle de Trogue Pompée ; sur les *Engastrimythes* (ventriloques), divinateurs et enchanteurs, il mentionne les qualifications différentes attribuées par Sophocle et par Hippocrate, les traditions recueillies par Aristophane, Platon et Plutarque. Il nomme tous les anciens qui ont traité du problème des songes, depuis Hippocrate jusqu'à Pline (III, 13 ; IV, 58) ; il rencontre le mot fameux d'un « désespéré tyrant » : « Moy mourant, la terre soyt avecques le feu meslée », et signale l'altération de ces paroles sur les lèvres de « Neron le truant », selon Suétone :

« Ceste detestable parole, de laquelle parle Cicero, lib. 3, *De Finibus*, et Seneque, lib. 2, *De Clementia*, est par Dion Nicaeus et Suidas attribuée à l'empereur Tibere. » (IV, 26.)

Archéologue et naturaliste, il compte et décrit toutes les espèces de chaque genre, et ne s'arrête qu'après avoir réuni en un groupe complet toutes les formes semblables. On n'ajouterait guère d'exemple notable à sa liste des oracles, antres et fontaines prophétiques de l'ancien monde ; il dénombre et dépeint toutes les sortes de bacchantes qui bondissent autour du char de Bacchus, les jeunes satyres de l'avant-garde de Silène, les « satyres Hemipans, Argipans, Sylvains, Faunes », de l'arrière-garde de Pan. Il recherche les plus célèbres cas de mort subite :

« Fabius, preteur romain, lequel mourut suffoqué d'un poil de chievre, mangeant une esculée de laict... Zeusis le painctre, lequel subitement mourut à force de rire, considerant le minoys et pourtraict d'une vieille par luy representée en paincture. » (IV, 17.)

Mais, à propos d'une mort fameuse, il rappelle les cas analogues et range dans une même catégorie :

« Hérode, roi de Judée, L. Sylla, Pherecydes Syrien, praecepteur de Pythagoras, le poète Gregeoys Alcman et aultres. » (IV, 26.)

On sait que l'érudition militante des humanistes et des moralistes de la Renaissance, mêlés aux agitations politiques ou religieuses de leur temps,

s'égara parfois assez loin de la vérité historique. Ils manquaient encore de cette notion précise de l'antiquité qu'achèvent chaque jour, sous nos yeux, des sciences très récentes, mais dont la méthode est définitivement fixée. Le florentin Machiavel, dans ses *Discours sur la première Décade de Tite-Live*, ne voulut voir chez les Romains qu'une république démocratique, pareille à celle de Florence, au lieu d'y reconnaître un état aristocratique, semblable à celui de Venise. Le calviniste Henri Estienne, dans son *Apologie pour Hérodote*, fit seulement le procès aux mœurs de ses contemporains : « J'ai voulu, dit-il, estre l'advocat d'Hérodote ». Et, tout aussitôt, oubliant la cause et jusqu'au nom de l'antique historien, il commençait de requérir en un véhément et long pamphlet contre les gens d'Eglise. Rabelais s'est moins préoccupé d'histoire et de politique que de morale et de science, et c'est dans ses vues sur les doctrines et les superstitions religieuses des anciens qu'il faut mesurer la valeur du sens critique. Si Pic de la Mirandole crut trouver dans la Kabbale à la fois Platon et saint Paul, il n'est pas surprenant que Rabelais, par une interprétation conforme à l'exégèse hardie de la Renaissance, reconnaisse, dans le Dieu tutélaire des platoniciens, les anges gardiens du christianisme, et que le grand Pan, dont la mort fut annoncée, sous Tibère, au pilote Thamos, par un cri miraculeux qui courut sur la mer, lui semble une figure de Jésus-Christ,

« de celluy grand Servateur des fideles, qui feut en Judée ignominieusement occis par l'envie et iniquité des pontifes, docteurs, prebstres et moines de la loi mosaïcque... Car à bon droict peult il estre en languaige gregeoys dict Pan, veu qu'il est le nostre Tout. Tout ce que sommes, tout ce que vivons, tout ce que avons, tout ce que esperons, est luy, en luy, de luy, par luy. » (IV, 28.)

Il est très rare cependant que l'imagination altère ainsi en Rabelais la rectitude du jugement. Lui-même il signale les illusions et les témérités des critiques anciens et de leurs modernes imitateurs :

« Croyez-vous en vostre foy qu'oncques Homere, escrivant l'*Iliade* et *Odyssée*, pensast ès allegories lesquelles de luy ont calfreté Plutarche, Heraclides Ponticq, Eustatie, Phornute, et ce que d'iceulx Politian a desrobé? Si le croiez, vous n'approchez ne de pieds ne de mains à mon opinion, qui decrete icelles aussi peu avoir esté songées d'Homere que d'Ovide en ses *Metamorphoses* les sacremens de l'Evangile. » (I, *Prol.*)

Il apercevait le trait essentiel des doctrines et retrouvait la physionomie originale des chefs d'école. Il nous montre « Heraclitus le pleurard », « grand scotiste et tenebreux philosophe » (IV, 1 ; III, 17). Au fabuleux pays de *Satin*,

« en un coing là près vismes Aristoteles tenant une lanterne,... espiant, considerant, le tout redigeant par e scrit. (V, 31.)

Il sait indiquer, par la gradation même des expressions, les aspects divers d'une théorie particulière chez plusieurs philosophes :

« La terre desistoit leur prester nourrissement par vapeurs et exhalations, desquelles disoit Heraclitus, prouvoient les Stoïciens, Ciceron maintenoit estre les estoilles alimentées.» (III, 3.)

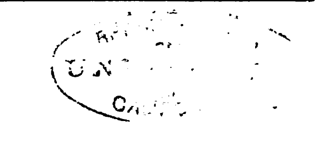
Il a peu de goût pour les systèmes « obscurs comme les nombres de Pythagores ». (V, *Prol.*) Il exprime par de fréquentes images le caractère subtil de la science grecque, même au foyer des écoles les plus opposées. Socrate,

« lequel premier avoit des cieulx en terre tiré la philosophie, et d'oisive et curieuse l'avoit rendue utile et profitable, employoit la moitié de son estude à mesurer le saux des pulces, comme atteste Aristophanes le Quintessential. » (V, 22.)

Pantagruel, la veille de son duel dialectique avec Thaumaste,

« de toute la nuict ne faisoit que ravasser après :
Le livre de Beda, *De numeris et signis* ;
Le livre de Plotin, *De inenarrabilibus* ;
Le livre de Procle, *De magia* ;
Les livres de Artemidore, περι 'Ονειροκριτικῶν ;
De Anaxagoras, περι Σημείων ;
Les livres de Philistion ;
Hipponax, περι 'Ανεκφωνητῶν ; et un tas d'aultres, tant que Panurge luy dist :

« Seigneur, laissez toutes ces pensées et vous allez coucher : car je vous sens tant esmeu en vostre esprit, que bientost vous tomberiez en quelque fievre ephemere par cest excès de pensement. Mais premier beuvant vingt et cinq ou trente bonnes foys, retirez-vous et dormez à vostre aise. » (II, 18.)



II

LA GUERRE A LA SCOLASTIQUE. — LE RATIONALISME.

La guerre à la scolastique fut, à côté de la crise religieuse, le grand événement intellectuel de notre Renaissance, mêlé, du côté même des humanistes, d'idées fausses et de malentendus. Erasme, Ramus et son groupe, qui voyaient de près la stérilité de la vieille science, réduite, depuis Okam (première moitié du XIVe siècle), au jeu stérile du syllogisme, semblent quelque peu injustes à l'égard de la première période, où s'agita, non sans grandeur, le problème métaphysique par excellence, à savoir, la réalité substantielle du monde idéal. D'Abélard à saint Thomas et Albert le Grand, l'École avait ranimé les questions supérieures de toute philosophie retrouvées en quelques débris de Platon, dans l'œuvre incomplètement conservée et mal traduite d'Aristote, dans les livres de saint Augustin et les chimères mystiques de Scot Erigène (1). Elle fit, alors, un très noble effort de rationalisme, de libre raisonnement, qui n'échoua que par la confusion des méthodes et des recherches transcendantes. Comme elle ignora toujours la véritable méthode platonicienne, la

(1) Théologien anglo-saxon du IXe siècle. (*Note des Éditeurs.*)

dialectique, dont elle avait conservé le nom, sans l'entendre ; comme, d'autre part, elle voyait en Aristote (1), dont l'Eglise avait adopté les ouvrages de logique, le maître infaillible de la démonstration, elle tenta d'atteindre par le raisonnement aristotélique les réalités du monde de l'absolu, les *idées* vers lesquelles Platon s'était porté à l'aide du raisonnement dialectique. En d'autres termes, l'école appliqua la *déduction* à une œuvre de pure *induction*, ou même *d'intuition*. C'était se condamner à n'élever qu'un édifice ruineux. Il n'est point de proposition générale, c'est-à-dire abstraite, qui puisse exprimer *l'être*, et aucun syllogisme n'enfermera jamais l'absolu dans sa majeure, pour donner Dieu dans sa conclusion. Dès qu'une science est soumise à une fausse méthode, l'objet qu'elle poursuit ne pouvant être obtenu, la méthode, de plus en plus complexe et raffinée, envahit bientôt la science tout entière, de plus en plus inféconde et confuse. Dès le milieu du XIVe siècle, après Duns Scott (2), la philosophie n'était plus que l'art de raisonner et de déraisonner, et l'esprit humain, fatigué et gâté, s'appliquait avec une sorte de stupeur maladive à débrouiller

(1) Philosophe grec du IVe siècle av. J.-C., surnommé le *Prince des philosophes* ; a fondé la secte dite des *Péripatéticiens* (du grec *péripatos*, promenade), ainsi nommée parce que le maître donnait ses leçons en se promenant avec ses élèves dans les jardins du Lycée. (*Note des Éditeurs.*)

(2) Philosophe et théologien anglais du XIIIe siècle. (*Note des Éditeurs.*)

les prodigieux arguments des *Cornificiens.* C'était l'âge du déclin où, comme dit Ramus, « de ceste boutique sortirent *heiccitates, quidditates, suppositalitates,* et infinis autres monstrueux vocables, ne servans que de terreur. »

Cependant, plus on allait ainsi, à tâtons, dans les ténèbres, plus augmentait la détresse de la scolastique, plus l'alliance compromettante conclue par la théologie avec la philosophie peu religieuse d'Aristote devenait étroite. Il fallait bien recevoir des mains du Stagirite (1) la vérité, qui semblait fuir éternellement. Ce n'était pas assez de la théorie du premier Moteur, de la matière et de la forme : on prit encore en lui toutes sortes de notions et d'hypothèses sur la nature et le ciel ; une cosmologie fausse, une physique caduque passèrent en symboles de foi scientifique et durèrent jusqu'au procès de Galilée, jusqu'à Descartes et Pascal. On n'oublia qu'une chose : de comprendre et de s'assimiler l'Aristote observateur, le maître de l'analyse, l'inventeur de tant de notions justes sur l'âme humaine, le gouvernement des sociétés politiques, la vie des animaux et des plantes. Tandis que, selon l'expression de Pierre de Celle, *la forêt d'Aristote finissait par étouffer l'autel du Seigneur,* les scolastiques cherchaient éperdument dans l'ombre les réalités de l'ordre terrestre et n'embrassaient que des fantômes.

(1) Nom donné à Aristote qui était né à Stagire, ancienne ville de la Macédoine, dans la Chalcidique. (*Note des Éditeurs.*)



Remarquez aussi cette nouvelle et très grave cause de désordre intellectuel, au moyen âge. Aristote était tantôt accepté, vénéré, tantôt proscrit par l'Eglise. De curieux documents publiés au tome premier du *Cartulaire de l'Université de Paris* montrent à quel point le Saint-Siège et l'évêque de Paris se méfiaient des traités de physique, du traité *de l'Ame* et des livres métaphysiques du Stagirite. En général, les jeunes clercs ne sont autorisés à suivre que les seules leçons de logique péripatéticienne. Aristote semblait être en trop bons termes avec les Arabes. Du fond des grandes écoles d'Asie, d'Espagne et d'Afrique, il revenait aux universités de l'Europe chrétienne, traduit, interprété, altéré par Avicenne (1), Averroès (2) et leurs disciples musulmans ou juifs. Chaque fois qu'une grande hérésie se dressait en face de l'Eglise, les docteurs y démêlaient sans peine un élément aristotélique. C'est ainsi que le panthéisme d'Amaury de Chartres, à la fin du XII[e] siècle, emprunta des vues à la théorie de l'*intellect unique et universel*, tirée d'Aristote par les Arabes, qui détruisait l'indépendance substantielle des âmes particulières, dogme essentiel du christianisme. Les grands scolastiques du XIII[e] siècle, Albert le Grand, saint Thomas, Gilles de Rome, Raymond Lulle, tentèrent de sauver Aristote en réfutant le

(1) Médecin et savant arabe du XI[e] siècle. (*Note des Éditeurs.*)

(2) Un des plus célèbres philosophes arabes du XII[e] siècle. On l'a nommé le *Commentateur* d'Aristote. (*Note des Éditeurs*).

Grand Commentaire d'Averroès. Puis Dante accordait à Averroès, parmi les âmes les plus pures de l'antiquité païenne, la demi-béatitude aux Champs-Elysées de son *Preinferno.* Il le plaçait près de Saladin, le grand khalife sarrazin, un ennemi du christianisme.

Au xve siècle, l'anarchie fut à son comble, lorsque les naturalistes et les médecins de Padoue, de Venise, de Ferrare, lointains héritiers des Arabes, cherchèrent dans le texte grec, enfin restitué, d'Aristote, des preuves à l'appui de leurs doctrines négatives sur l'âme et l'immortalité. Les progrès de l'humanisme italien rendirent encore la situation plus aiguë : à Théodore Gaza, Georges de Trébizonde, Arygropule, Barbaro, Pomponazzi, docteurs du péripatétisme, s'opposèrent et répondirent Gémisthe Pléthon, Bessarion, puis Marsile Ficin, Politien, Patrizzi, les platoniciens de Florence. Ce fut bientôt une guerre européenne. Les purs lettrés, enchantés par la langue de Platon, répugnaient d'instinct aux raisonnements sévères d'Aristote, aux subtilités et aux formes barbares de ses exégètes. Les chrétiens reprochaient au maître grec l'hérésie averroïste ; les délicats de la Renaissance le dédaignaient en tant que père de la scolastique. C'est, d'un côté, le préjugé de Marsile Ficin, de l'autre, celui de Ramus. Les humanistes passèrent donc en foule du côté de Platon : Louis Vivès, Pic de la Mirandole, Erasme, Mélanchthon. De Platon, ils ne tardèrent

pas à se plonger dans Plotin (1) et Proclus (2), c'est-à-dire dans le mysticisme le plus antipathique à la philosophie d'observation. La Réforme, à son tour, traita durement Aristote : Luther, Calvin, Zwingle, Pierre Martyr songèrent à supprimer l'enseignement du péripatétisme. Un dernier malheur était encore réservé à cette grande doctrine. Ses médiocres défenseurs en France, au temps de Ramus, la déclarèrent, « au jugement de l'ordre très sacré des théologiens, intimement unie à la religion ». On ne pouvait l'attaquer « sans déclarer en même temps la guerre aux souverains pontifes ». Ramus écrivait, en 1543, dans un manifeste contre les scolastiques, et les péripatéticiens : « Pour détruire de fond en comble ces repaires de sophistes, c'est une mort intrépide et glorieuse qu'il faut accepter au besoin. »

Dans ce violent conflit, où étaient engagées des écoles et des doctrines si diverses, une position excellente fut réservée aux humanistes d'esprit véritablement critique, libre de toute passion sectaire. Je crois que Rabelais s'y est porté et maintenu, surpassant ainsi, par l'indépendance et la modération de la pensée, le plus grand nombre de ses contemporains.

(1) Philosophe grec de l'Ecole d'Alexandrie ; vivait au IIIe siècle après l'ère chrétienne. (*Note des Éditeurs.*)

(2) Philosophe grec de l'Ecole d'Alexandrie ; vivait au Ve siècle après l'ère chrétienne. (*Note des Éditeurs.*)

La scolastique fut peut-être la plus illustre victime de son livre. Mais nulle part il ne confondit avec elle le péripatétisme. Il eut, à l'égard de ces deux philosophies, un discernement plus juste que les platoniciens de son siècle. Ce qu'il reproche à la science de l'École : l'obscurité des doctrines, la médiocrité intellectuelle des docteurs, l'impénétrable jargon, l'abus ridicule du syllogisme, n'atteint point Aristote. Reportons-nous à l'affaire des cloches de Notre-Dame enlevées par Gargantua : la foule émue s'est réunie à la tour de Nesle :

« Après avoir bien ergoté *pro et contra*, feut conclud en *Baralipton* que l'on envoyroit le plus vieux et suffisant de la Faculté vers Gargantua, pour luy remonstrer l'horrible inconvénient de la perte d'icelles cloches. Et nonobstant la remonstrance d'aulcuns de l'Université, qui alleguoient que ceste charge mieulx competoit à un orateur qu'à un sophiste, feut à ceste affaire esleu nostre maistre Janotus de Bragmardo. » (I, 17.)

C'est donc un théologien, un scolastique pur, et non un maître de la Faculté des Arts, qui argumentera à outrance le jeune géant :

« Maistre Janotus, tondu à la cesarine, vestu de son lyripipion à l'antique (le chaperon doctoral) et bien antidoté l'estomac de condignac de four (pain) et eau benoiste de cave, se transporta au logis de Gargantua... trainant après soy cinq ou six maistres inertes, bien crottez. » (I, 18.)

La harangue commence, après la toux préalable ; et d'abord, voici la haute valeur métaphysique des cloches exposée en la langue de Duns

Scott : ceux de « Bordeaux en Berye » avaient voulu jadis les acheter

« pour la substantificque qualité de la complexion elementaire que est intronificquée en la terresterité de leur nature quidditative...

« Ça, je vous prouve que me les doibvez bailler. *Ego sic argumentor:*

« *Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando, clochans clochativo facit clochabiliter clochantes. Parisius habet clochas. Ergo gluc*, ha, ha, ha ! C'est parlé cela ! Il est *in tertio primæ* en *Darii* ou ailleurs. Par mon ame, j'ay veu le temps que je faisois diables de arguer. Mais de present je ne fais plus que resver. Il ne me fault plus dorenavant que bon vin, bon lict, le dos au feu, le ventre à table et escuelle bien profonde.

« Hay, *Domine*, je vous pry *in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti*, *Amen*, que vous rendez nos cloches. » (I, 19.)

La fureur de raisonner hors de propos étant la plus apparente maladie des scolastiques, il suffisait, pour la juger, d'une bonne part de sens commun. La satire était plus épineuse dès que le satirique abordait la doctrine elle-même : il courait le risque de frapper du même coup sur Aristote et les parties de sa doctrine qu'entendirent et discutèrent profondément ses vrais disciples au moyen âge. Rabelais saisit avec pénétration le côté faible de l'école, le point même où elle commença de méconnaître et d'altérer le péripatétisme. La seule allusion qu'il ait faite au nom de saint Thomas n'a aucune portée philosophique. Duns Scott, au contraire, fut par lui chargé de

tous les péchés d'Israël. Seul, à côté de Raymond Lulle, il représente la métaphysique à la « fort magnificque librairie » de Saint-Victor : *Barbouillamenta Scoti*, le *Gâchis de Scott*, « les sentences scotines et obscures » du *Docteur subtil*, qui troubla d'une façon irrémédiable la notion péripatéticienne des scolastiques. Il affirma, contre l'école dominicaine, que les universaux sont les seuls êtres réels ; il inventa, pour expliquer les individus, une entité particulière, distincte de la matière et de *l'essence*, type éternel du genre et de l'espèce. (*Opera*, t. III, *Quæst.* 7.) C'était, par un raffinement inutile, réduire à une pure abstraction la forme d'Aristote, et, par conséquent, bouleverser de fond en comble la doctrine du Lycée (1). A dater de ce jour, la scolastique, divisée en deux factions, s'était rapidement détruite de ses propres mains. Pantagruel en visita les ruines, au royaume d'*Entéléchie*, au palais de la *Quinte Essence*, cette cinquième cause inconnue du Stagirite, en dépit des affirmations de ses disciples infidèles :

« Aristoteles, prime homme et paragon de toute philosophie, feut parrin de Nostre-Dame Royne ; il tres bien et proprement la nomma Entelechie ». (V, 19.)

C'est ici le séjour de la rêverie, la contrée éthérée de l'abstraction. *Quinte Essence* y guérit

(1) Endroit d'Athènes où Aristote avait l'habitude d'enseigner ; Platon enseignait à l'Académie. (*Note des Éditeurs.*



les maladies par chansons : à sa table on ne sert que

« cathegories, secondes intentions, antithèses, metempsicoses, transcendentes prolepsies ;

ses officiers s'exercent aux œuvres les plus sublimes :

« Autres tiroient laict des boucqs, et dedans un crible le recevoient à grand profit de mesnage .. Autres chassoient aux vents avec des rets, et y prenoient escrevisses decumanes... Autres de néant faisoient choses grandes, et choses grandes faisoient à néant retourner. » (V, 20-22.)

Ames bienheureuses, si l'insolence des ennemis d'Entéléchie n'inquiétait leur félicité :

« Theodorus Gaza, et Argyropile, et Bessarion, et Politian, et Budé, et Lascaris, et tous les diables de sages fols, le nombre desquels n'estoit assez grand s'il n'eust été récentement accru par Scaliger, Bigot, Chambrier, François Fleury »,

tous les lettrés de la Renaissance coalisés contre la vieille science. (V, 19.)

On aperçoit Rabelais tour à tour au camp des platoniciens et parmi les derniers adeptes d'Aristote. Il honore Platon du surnom de *divin*, de *Prince des philosophes*, et place, à l'entrée de son œuvre, comme un symbole, la figure ironique de Socrate et la parole d'Alcibiade au banquet d'Agathon. Il invoque l'autorité du fondateur de l'Académie avec le respect d'un disciple, cite le *Cratyle*, le *Philèbe*, lè *Gorgias*, les *Lois*, le *Criton*,

le *Timée*, la *République*. Il rappelle les plus hautes doctrines du platonisme, le mythe de la naissance de l'Amour (IV, 57), les consolations religieuses du *Phédon* (1):

« Les bons daemons... voyans les humains prochains de mort, comme de port tres ceur et salutaire, port de repous et de tranquilité, hors les troubles et sollicitudes terrienes, les saluent, les consolent, parlent avecques eulx, et jà commencent à leur communicquer art de divination. » (III, 31).

Il interprète la doctrine des idées dans la langue à demi mystique d'un Alexandrin : l'âme, dit-il, par le sommeil,

« receoit participation insigne de sa prime et divine origine, et en contemplation de ceste infinie et intellectuelle sphaere, le centre de laquelle est en chacun lieu de l'univers, la circonférence poinct (c'est Dieu, selon la doctrine de Hermes Trismegistus), à laquelle rien ne advient, rien ne passe, rien ne dechet, tous tems sont praesens. » (III, 13.)

Dans Aristote, il ne cherche aucune inspiration transcendante, mais seulement des notions d'histoire naturelle ou de morale, des témoignages sur les animaux ou les plantes, les esprits vitaux, la vie du cœur, les songes, le tempérament des femmes ; à peine mentionne-t-il, en passant, quelque point de métaphysique, la théorie de l'infini ou celle du mouvement spontané.

(1) Le plus dramatique des dialogues de Platon. Phédon était un disciple de Socrate. (*Note des Éditeurs*.)

Cependant, il fut certainement plutôt du groupe des péripatéticiens. Le néoplatonisme des Italiens manquait de vues précises sur les choses de la nature. Marsile Ficin y fit rentrer les subtilités pythagoriciennes, les rêveries alexandrines, la théurgie de Jamblique :

« Je ne veulx disputer, dit Thaumaste, en la maniere des academicques par déclamation, ny aussi par nombres, comme faisoit Pythagoras et comme voulut faire Picus Mirandula à Romme. » (II, 18.)

De Plotin et de Proclus, Rabelais mentionne particulièrement des traités de magie. La méthode et les doctrines d'Aristote répondaient bien mieux que le platonisme à cette curiosité de l'observation qui l'entraîna vers les sciences naturelles ; par la médecine surtout, il s'attacha au péripatétisme. Le vitalisme aristotélicien de l'école de Montpellier se manifeste çà et là dans son livre. A Montpellier, il avait rencontré les doctrines médicales des Arabes. Cette ville, qui fut en rapport constant avec les Sarrasins et les Juifs d'Espagne, vit traduire les traités de médecine d'Averroès, et demeura un foyer de science musulmane.

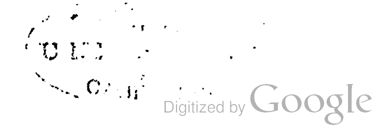
Les médecins averroïstes, si nombreux, au XVIe siècle, dans l'Italie du nord, à Venise, à Ferrare, attirèrent l'attention du secrétaire de Du Bellay au cours de ses voyages dans la péninsule. Rappelons qu'il édita, en 1532, les *Lettres médicales*

de Manardi, un péripatéticien très décidé et très libre, qui critiqua les parties faibles des doctrines d'Hippocrate et de celles d'Avicenne. Plus équitable que les médecins hellénistes qui ne croyaient plus qu'en Hippocrate et Galien, Rabelais professa la médecine des Grecs, des Musulmans et des Juifs. Il emprunte aux Arabes leurs opinions, leurs termes anatomiques et leurs drogues ; il invoque les maximes d'Avicenne et d'Averroès, les calculs astrologiques d'Albumazar, les interprétations des casuistes juifs Rabi Kimy et Rabi Aben Ezra. Voici enfin un dernier écho de la métaphysique singulière qui, sortie des écoles de l'Islam, avait agité le moyen âge chrétien, en réservant l'immortalité aux seules âmes rationnelles, par conséquent impersonnelles :

« Je croy (dit Pantagruel) que toutes âmes intellectives sont exemptes des cizeaulx de Atropos. Toutes sont immortelles, anges, démons et humaines. » (IV, 27.)

C'est ainsi que cet esprit tempéré et libéral, platonicien par goût littéraire, aristotélicien par prédilection scientifique, mais ennemi des chimères scolastiques et dédaigneux de toute superstition d'école, sut garder, dans la crise philosophique de la Renaissance, l'attitude tranquille qui convient aux sages justiciers et dont l'excellent Pantagruel fut le symbole.

Grâce au clairvoyant rationalisme qu'il portait en lui, il sut encore se détacher des illusions et des



croyances enfantines que légua le moyen âge même à quelques-uns des esprits les plus virils de la Renaissance. Au XVIe siècle, les humanistes, les théologiens, les politiques, les artistes, ont de singulières défaillances intellectuelles. Machiavel croit, comme Cellini, à l'influence des astres sur la destinée humaine. « Il y a, dit Guichardin, des êtres aériens qui s'entretiennent avec les hommes, je le sais par expérience. » Les philosophes du groupe de Marsile Ficin admettaient la présence invisible de génies qui se manifestent par les présages et les songes. Ni les railleries de Pétrarque et de Sacchetti, ni la critique sensée des deux Villani, ni le livre de Pic de la Mirandole *Contre les Astrologues*, ne guérirent les Médicis eux-mêmes de leur crédulité. Marsile Ficin n'avait-il pas prédit au jeune Jean Médicis qu'il s'assiérait sur la chaire de saint Pierre (Léon X) ? Pomponace, qui niait l'immortalité de l'âme, écrivit un traité de magie. Les sciences occultes, alchimie, chiromancie, divination, passaient de Trevisano à Paracelse, de Jérôme Cardan à Della Porta. On évoquait les morts, on conversait avec les démons. Mélanchthon rapportait dans ses lettres de prodigieuses histoires ; Marcello Palingenio rencontrait dans la campagne de Rome, près du mont Soracte, trois personnages surnaturels (*divi*), descendus de la lune ; un quatrième survint, qui leur donna des nouvelles toutes fraîches de Clément VII. Luther se débattait contre Satan dont la voix ressemble,

dit-il, au grognement d'un porc; il lui lançait son écritoire à la tête. A la Wartbourg (1), les diables pénétraient dans son alcôve et brisaient des noisettes aux solives du plafond. Le réformateur mêle, dans ses *Propos de table,* à des légendes de couvents sur le diable, les vieilles croyances allemandes relatives aux génies familiers, aux lutins, aux kobolds. Erasme raconte sans sourire comment le diable brûla une petite ville d'Allemagne,. le jeudi saint de l'année 1533. Il est vrai que saint Augustin croyait aux faunes, aux sylvains, aux Incubes, et que les docteurs de la grâce, ne pouvant se passer de la tentation, ont grand besoin du tentateur.

Rabelais a soufflé sur tous ces fantômes. Il se déroba aux séductions et aux terreurs du merveilleux. Il pensa, comme son maître Giovanni Manardi, que le médecin doit observer le battement du pouls, plutôt que la figure des astres. Le savant Ferrarais avait rappelé l'éclatante condamnation de l'astrologie par Pic de la Mirandole et Savonarole ; Gargantua écrit à son fils :

« De astronomie saiche en tous les canons : laisse moi l'astrologie divinatrice et l'art de Lullius, comme abus et vanitez ». (II, 8.)

La *Pantagruéline prognostication* est une pi-

(1) Château du grand-duché de Saxe, où Frédéric le Sage, électeur de Saxe, recueillit Luther (1521), qui y travailla à la traduction allemande de la Bible. (*Note des Éditeurs.*)

5

quante parodie des prédictions que font les Astrophiles, Hypernéphélistes, Anémophylaces, Uranopètes et Ombrophores :

« Quelque chose que vous disent ces folz astrologues de Lovain, de Nurnberg, de Tubinge et de Lyon, ne croyez pas que ceste année y aie aultre gouverneur de l'universel monde que Dieu le Créateur. »

Rabelais écrivait de Rome, en 1535, à l'évêque de Maillezais :

« Je vous envoie un livre de prognostics duquel toute ceste ville est embesongnée, intitulé : *De Eversione Europæ.* De ma part je n'y ajouste foy aucune ; mais on ne veit oncques Rome tant adonnée à ces vanitez et divinations comme elle est de present. » (Tome VI de l'édit. Jannet, p. 7 et 68.)

C'est en vain que Her Trippa énumère pompeusement, en présence de Panurge et d'Epistémon, les mille sortilèges des sciences occultes,

« comment par art de astrologie, geomantie, chiromantie, metopomantie, et aultres de pareille farine, il praedict toutes choses futures...

« Cela faict, demanda à Panurge l'horoscope de sa nativité. Panurge luy ayant baillé, il fabrica promptement sa maison du ciel en toutes ses parties, et consyderant l'assiéte et les aspectz en leurs triplicitez, jecta un grand soupir...

« Voulez-vous (dist Her Trippa) savoir plus amplement la vérité par Pyromantie, par Aëromantie, celebrée par Aristophanes en ses *Nuées* ; par Hydromantie, par Lecanomantie, tant jadis celebrée par les Assyriens et exprovée par Hermolaus Barbarus ? Dedans un bassin plein d'eau je te montreray ta femme future... — Par Catoptromantie

(dist Her Trippa continuant), moyennant laquelle Didius Julianus, empereur de Rome, praevoyoit tout ce que luy doibvoit advenir ; il ne te fauldra poinct de lunettes. Tu la voyras en un mirovoir... Par Coscinomantie, jadis tant religieusement observée entre les cerimonies des Romains : ayons un crible et des forcettes ; tu voyras diables. Par Alphitomantie, designée par Theocrite en sa Pharmaceutrie, et par Aleuromantie, meslant du froment avecques de la farine. Par Astragalomantie : j'ay céans les projectz tous prestz. Par Tyromantie : j'ay un fromaige de Brehemont à proupous . Par Gastromantie, de laquelle en Ferrare longuement usa la dame Jacoba Rhodogine engastrimythe. Par Cephaleonomantie, de laquelle user souloient les Allemands, routissans la teste d'un asne sur des charbons ardens. Par Ceromantie : là par la cire fondue en eaue tu voiras la figure de ta femme..... Ou bien par Necromantie ? Je vous feroy soubdain ressusciter quelqu'un peu cy devant mort, comme feist Apollonius de Tyane envers Achilles, comme feist la Phitonisse en praesence de Saul... ou si avez paour des mors,... je useray seulement de Sciomantie. »

Et Panurge, furieux, Panurge, à qui le vieux rêvasseur prédit, en cent expériences magiques, toujours la même misère conjugale, lui jette à la face toutes les superstitions de nourrices, qui valent bien les sorcelleries de Trippa :

« Diable, que ne me conseillez aussi bien tenir une esmeraulde, ou la pierre de hyene, soubs la langue ? ou me munir de langues de puputz (huppes) et de cœurs de ranes verdes : ou manger du cœur et du foye de quelque dracon, pour, à la voix et au chant des cycnes et oiseaulx, entendre mes destinées, comme faisoient jadis les Arabes on pays de Mesopotamie ? A trente diables soit... le marrane, sorcier au diable, enchanteur de l'Antichrist !... Vray Dieu ! comme il m'a perfumé de fascherie et diablerie, de charme et de sorcellerie ! Le diable le puisse emporter ! Dictez *Amen*, et

allons boyre. Je ne feray bonne chere de deux, non de quatre jours. » (III, 25.)

Si Rabelais se rit de l'impudence des faux prophètes, il prend aussi en pitié la crédulité des simples qu'épouvantent les apparitions de l'autre monde. Pour lui, les possédés, en qui s'agite et vocifère le démon, ne sont que « abuseurs de simple peuple ». Il cite l'exemple d'une femme de Ferrare qui, en 1513, portait dans ses flancs « la voix de l'esprit immonde » ; celui-ci, quand on l'interrogeait sur les choses futures,

« tousjours mentoit, jamais n'en disoit la vérité, et souvent sembloit confesser son ignorance... marmonnant quelques motz non intelligibles et de barbare termination. » (IV, 58.)

La religion du diable semblait grandir alors à mesure que baissait la foi religieuse. Panurge, chrétien très médiocre, demeure fidèle aux enseignements du « reverend Pere en diable Picatris, docteur de la Faculté diabolologicque » de Tolède ; il raisonne doctement sur la nature subtile et aérienne des esprits infernaux, « qui craignent la splendeur des espées aussi bien que la lueur du soleil » ; quand on demande aux cabalistes,

« pourquoy les diables n'entrent jamais en paradis terrestre, ilz ne donnent autre raison sinon que à la porte est un Chérubin tenent en main une espée flambante. Car, parlant en vraye diabolologie de Tolede, je confesse que les diables vrayement ne peuvent par coups d'espée mourir ; mais je maintiens, scelon la dicte diabolologie, qu'ilz peuvent patir solution de continuité... Et crient comme diables à ce

sentement de solution, laquelle leur est doloreuse en diable. » (III, 23.)

Rabelais n'était point de l'école de Tolède. Il a rangé ironiquement, sur les rayons de la bibliothèque de Saint-Victor, quelques ouvrages de littérature occulte et diabolique, dont les titres sont fort édifiants :

L'Apparition de saincte Geltrude à une nonnain de Poissy ;
Le Boutavent des alchymistes ;
Ingeniositas invocandi diabolos et diabolas per M. Guinguolfum ;
Le Ramonneur d'astrologie ;
Merlinus Coccaius de Patria diabolorum. (II, 7.)

Mais déjà nous sommes en vue d'une question capitale. Quelles furent, du côté des choses religieuses, les limites de sa liberté d'esprit ? Quelle place le christianisme occupa-t-il dans sa conscience ? Quelle relation peut-on marquer entre l'humaniste de la Renaissance française et le contemporain de la Réforme ?

CHAPITRE V.

LA RELIGION DE RABELAIS.

Il était jeune encore, lorsque le cri de guerre de Luther ébranla la chrétienté. Combien de moines alors, que tourmentait l'ennui du cloître, furent tentés sans doute de renier leurs vœux, et de répondre à la voix du frère Martin ! La passion de l'étude, que gênait la règle de saint François, fut pour Rabelais, comme elle l'avait été pour Erasme, la cause apparente de la rupture avec son Ordre. En vérité, il n'eut jamais du moine que l'habit, car il était également rebelle aux entraînements mystiques et aux mortifications de l'ascétisme.

« Poinct souper (respondit Pantagruel) seroit le meilleur... Amphiaraus, vaticinateur antique, vouloit ceulx qui par songes recepvoient ses oracles rien tout celluy jour ne manger, et vin ne boyre troys jours d'avant. Nous ne userons de tant extreme et riguoreuse diaete. Bien croy je l'homme replet de viandes et crapule difficilement concepvoir notice des choses spirituelles ; ne suis toutesfois en l'opinion de ceulx qui après longs et obstinez jeusnes cuydent plus avant entrer en contemplation des choses celestes. Souvenir assez vous peult comment Gargantua mon pere (lequel par hon-

neur je nomme) nous a souvent dict les escriptz de ces hermites jeusneurs aultant estre fades, jejunes et de maulvaise salive, comme estoient leurs corps lorsqu'ilz composoient ; et difficile chose estre, bons et serains rester les espritz, estant le corps en inanition... Mediocrité est en tous cas louée, et icy la maintiendrez. » (III, 13.)

L'abstinence était odieuse à Rabelais et l'éternelle solitude du couvent, et les pratiques liturgiques, et les longues rêveries de la cellule, si douces aux moines du moyen âge. Le portrait de *Quaresmeprenant* n'est point flatteur :

« Confalonnier des ichthyophages, dictateur des Moustardois, fouetteur de petitz enfans, calcineur de cendres, pere et nourrisson des medicins, foisonnant aux pardons, indulgences et stations ; home de bien, bon catholic et de grande devotion. Il pleure les troys pars du jour. Jamais ne se trouve aux nopces. » (IV, 29.)

Le symbolique personnage avait

« le cœur comme une chasuble, le sens commun comme un bourdon, l'imagination comme un quarillonnement de cloches, les pensées comme un vol d'estourneaulx, la volunté comme troys noix en une escuelle. » (IV, 30.)

Plongé dans le vide de ses songes, le malheureux

« travailloit ne rien ne faisant ; rien ne faisoit travaillant... Rien ne mangeoit jeusnant, jeusnoit rien ne mangeant... Beuvoit par imagination. Se baignoit dessus les haulx clochers, se seichoit dedans les estangs et rivieres. Peschoit en l'air et y prenoit escrevisses decumanes... Rien ne craignoit que son umbre... Escrivoit sus parchemins velus... prognostications et almanachz. » (IV, 32.)

Plaisanteries de couvent, si l'on veut, mais inquiétantes par leur accumulation même. Les confrères du jeune Rabelais durent avoir bien de l'ennui. Il y eut sans doute une grande joie parmi les disciples du pénitent d'Assise, le jour où ce loup s'enfuit de leur bercail.

Il sortit donc à trente-quatre ans de l'Ordre des Mineurs, emportant en soi, avec le ressentiment de ses griefs contre les moines, l'hostilité sourde que l'institut franciscain nourrissait contre Rome et la domination temporelle de la papauté. Deux groupes de la société religieuse s'ouvraient alors à lui, où il pouvait abriter ce qui lui restait de christianisme, celui des mécontents et celui des révoltés, le parti de la réformation catholique de l'Eglise et celui de la Réforme par le schisme.

Le premier de ces deux partis était aussi ancien que les abus qu'il s'efforçait de corriger. Il avait été représenté par des moines indomptables, tels que Jacopone de Todi, des poètes, tels que Dante et Pétrarque, par un docteur mystique, Gerson, par une sainte, Catherine de Sienne, par un artiste, Michel-Ange, par un martyr, Savonarole. Toutes ces grandes âmes avaient prié, lutté et souffert pour la dignité et la pureté de l'Eglise. Elles ne demandaient qu'une chose, le retour à l'antique discipline. Les plus téméraires parmi ces chrétiens expriment, il est vrai, parfois des idées dont ils ne semblent pas mesurer la gravité et qui seront les doctrines du schisme à venir. Dante

maudit la prétendue donation de Constantin et la primauté politique du siège de saint Pierre. Jourdain de Rivalta exalte la foi au détriment des œuvres. Savonarole contemple dans ses rêves une croix noire dressée sur Rome, comme un signe de mort pour la papauté. Les fondateurs du protestantisme eux-mêmes, au début de la crise religieuse, parurent moins hostiles à la foi catholique. Luther semblait tout prêt à s'entendre avec Léon X. Ulrich de Hutten écrivait : « Il n'est pas nécessaire d'enlever la tête de la chrétienté, il faut seulement en détruire les vices ; cette tête se peut encore guérir, mais au prix d'une grande souffrance. » Mais l'obstination de Rome dans la vente des indulgences exaspéra les réformateurs allemands qui s'attachèrent plus fortement encore au dogme de la justification par la foi, tandis que les politiques, impatients de secouer le joug pontifical, réveillaient dans l'Empire les passions violentes de la querelle des investitures. « Salut, ô liberté, s'écrie Hutten au lendemain de la bulle *Exsurge* ; gloire à toi, Luther, qu'ils ont excommunié ! *Quod si Deus pro nobis, quis contra nos ?* »

Rabelais n'a pas mentionné une seule fois le nom de Luther ou celui de Melanchthon, mais il cite à deux reprises maître Ortuinus, ce théologien de Cologne que les *Obscuri Viri* de Hutten interrogent sur les cas douteux de leur conscience. (II, 7 ; III, 16.) Il fut donc au courant de l'histoire,

des doctrines et de la littérature satirique de la Réforme allemande. Il vit naître la Réforme française parmi les hôtes lettrés de l'évêque de Maillezais. En 1533, Calvin avait jeté déjà les fondements de son Eglise, lorsque parurent les deux premiers livres du *Gargantua* et du *Pantagruel*. A ce moment, Rabelais, qui traversait la période la plus indépendante de sa vie, incline véritablement au protestantisme. Le bûcher de Berquin (1) était à peine refroidi : il prévoyait de nouvelles violences et n'hésita pas à proclamer sa pitié pour les victimes; après avoir lu l'énigme menaçante écrite sur les murs de l'abbaye de Thélème, « Gargantua souspira profondement :

« Ce n'est de maintenant que les gens reduitz à la creance evangelique sont persecutez ; mais bien heureux est celluy qui ne sera scandalizé, et qui tousjours tendra au but, au blanc que Dieu, par son cher filz, nous a prefix, sans par ses affections charnelles estre distraict ny diverty ». Le moyne dist : « Que pensez-vous, en vostre entendement, estre par cest enigme designé et signifié ? — Quoy ? dist Gargantua : le decours (cours) et maintien de verité divine. » (I, 58.)

Dans l'Enfer comique dont Epistémon rapporte des nouvelles, les papes qui travaillèrent avec une incomparable ambition à la grandeur temporelle du Saint-Siège, sont condamnés aux plus ridicules métiers.

Aux pèlerins qui croient bonnement, sur la foi

(1) Brûlé comme hérétique en 1529. (*Note des Éditeurs.*)

de leurs prédicateurs, que saint Sébastien donne la peste :

« Ouy (dist Grandgousier), les faulx prophetes vous annoncent ilz telz abus ? Blasphement ilz en ceste façon les justes et saintz de Dieu, qu'ilz les font semblables aux diables... Et m'esbahis si vostre roy les laisse prescher par son royaulme telz scandales. Car plus sont à punir que ceulx qui par art magicque ou aultre engin auroient mis la peste par le pays. La peste ne tue que le corps, mais telz imposteurs empoisonnent les âmes. »

Et le géant les renvoie avec ces graves paroles :

« Allez vous en, pauvres gens, au nom de Dieu le createur, lequel vous soit en guide perpetuelle. Et dorenavant ne soyez faciles à ces otieux et inutilles voyages. Entretenez vos familles, travaillez chascun en sa vacation, instruez vos enfans, et vivez comme vous enseigne le bon apostre sainct Paoul. Ce faisans, vous aurez la garde de Dieu, des anges et des sainctz avecques vous, et n'y aura peste ny mal qui vous porte nuysance. » Puis les mena Gargantua prendre leur refection en la salle ; mais les pelerins ne faisoient que souspirer et dirent à Gargantua : « O que heureux est le pays qui a pour seigneur un tel homme ! Nous sommes plus edifiez et instruictz en ces propos qu'il nous a tenu qu'en tous les sermons que jamais nous feurent preschez en nostre ville. — C'est (dist Gargantua) ce que dict Platon, *Lib. V*, *de Repub.*, que lors les Republicques seroient heureuses quand les roys philosopheroient ou les philosophes regneroient. » Puis leur feist emplir leurs bezaces de vivres, leurs bouteilles de vin, et à chascun donna cheval pour soy soulager au reste du chemin, et quelques carolus pour vivre. » (I, 45.)

Gargantua écolier à Paris, aux jours de pluie, ouït « les plaidoyez des gentilz avocatz, les con-

cions des prescheurs evangelicques ». (I, 24.) Pantagruel reçoit l'éducation toute laïque d'un humaniste et d'un réformé ; il lit en grec

« le Nouveau Testament et Epistres des apostres, et puis en hebrieu le Vieulx Testament. » (II, 8.)

Il promet solennellement de faire prêcher l'Evangile dans ses Etats d'Utopie :

« Seigneur Dieu, qui tousjours as esté mon protecteur et mon servateur, tu vois la detresse en laquelle je suis maintenant... Doncques, s'il te plaist à ceste heure me estre en ayde, comme en toy seul est ma totale confiance et espoir, je te fais veu que par toutes contrées, tant de ce pays de Utopie que d'ailleurs, où je auray puissance et auctorité, je feray prescher ton sainct Evangile, purement, simplement et entierement, si que les abus d'un tas de faulx prophetes, qui ont par constitutions humaines et inventions depravées envenimé tout le monde, seront d'entour moy exterminez ». Alors feut ouye une voix du ciel, disant : « *Hoc fac et vinces* », c'est-à-dire : Fays ainsi, et tu auras victoire. » (II, 29)

Au fond, Pantagruel ne songeait guère à établir en son royaume la rigueur intolérante d'un gouvernement calviniste. Rabelais conduit à trois reprises dans Rome par un prélat libéral, présenté à Clément VII et à Paul III, caressé par les cardinaux, et résolu à reprendre ses fonctions de clerc, se rapprocha décidément du parti des modérés. Il parut satisfait d'être sorti, grâce à la bienveillance de deux papes, de l'état irrégulier où il avait vécu plusieurs années. Ses lettres de Rome à

Mgr d'Estissac sont irréprochables au point de vue ecclésiastique. Il y blâme les princes

« qui mettent les decimes sur l'Eglise, *eo prætextu* qu'ils se veulent fortiffier pour la venue du Turcq. » (T. VI, p. 66.)

Rome fit sur cet esprit tempéré une impression très différente de celle que Luther en avait reçue. Les temps d'ailleurs étaient bien changés. Au scepticisme frivole des cours de Jules II et de Léon X avaient succédé la gravité, le désir sincère d'une amélioration morale, l'étude des hautes doctrines. Les désastres du pontificat de Clément VII, la faveur intelligente que Paul III accorda à la Réforme orthodoxe, étaient autant de causes de rénovation pour l'Eglise. Les cardinaux dont s'entourait ce pape éclairé, Contarini, Polus, Sadolet, Caraffa, Giberti, Fregoso, avaient provoqué naguère en Italie, sous Léon X, un mouvement religieux qui n'était pas sans analogie avec la théorie protestante. D'une chapelle du Transtévère où ils se réunissaient, sortit une doctrine de la justification et de la grâce parallèle à celle de Luther, qui, reproduite vers 1540 par l'espagnol Juan Valdez, eut, même dans le royaume de Naples, un profond retentissement. « Elle rabaissait les œuvres et les mérites, dit un rapport de l'Inquisition, attribuait tout à la foi seule. » Un grand nombre d'âmes pieuses se rallièrent à cette vue nouvelle du

christianisme, des femmes éminentes, telles que Vittoria Colonna et Julie de Gonzague, des professeurs, des académies, des évêques, tels que celui de Modène, Morone. Le plus distingué de tous ces novateurs prudents, le cardinal Contarini, fut choisi par le pape pour négocier, en 1541, la conciliation avec les protestants. Cette tentative échoua par la méfiance et la roideur de ceux-ci et la subtilité métaphysique des théologiens de Rome. Elle montre néanmoins le progrès des idées de réforme et la largeur d'esprit en matière dogmatique que Rabelais trouva, à la même époque, dans la capitale de la chrétienté.

Il y rencontra pareillement la ferme intention de redresser plus d'un excès de l'autorité pontificale. Le projet élaboré par le Sacré-Collège, d'après l'ordre de Paul III, et les écrits de Contarini, avaient dénoncé toutes les formes de la simonie, le trafic des indulgences, l'abus des dispenses, la prétention du Saint-Siège à fonder ou à abolir, sans l'aveu de l'Eglise, le droit canonique. « La loi du Christ, disait ce grand prélat, est une loi de liberté et elle défend une servitude aussi grossière, que les luthériens avaient raison de comparer à la captivité de Babylone. Et peut-on appeler un gouvernement celui dont la règle est la volonté d'un homme que meuvent d'innombrables affections ? » Ces idées pénétraient peu à peu l'Eglise entière et préoccupaient le monde chrétien. Les conciles du xv[e] siècle, qui déposè-

rent des antipapes, n'avaient pas jugé nécessaire de trancher par un dogme la question de la suprématie pontificale. La fraction libérale du concile de Trente en compromit longtemps la solution par son attitude soumise à l'égard de l'Empereur. On sait combien la politique troubla les délibérations de cette grande assemblée. Aux dernières sessions, le cardinal de Lorraine tenta vainement de défendre contre le parti-pris des prélats italiens les vœux de l'Eglise gallicane :

« Je ne puis nier, disait-il, que je suis François, nourry en l'Université de Paris, en laquelle on tient l'auctorité du concile par dessus le pape, et sont censurés comme hérétiques ceulx qui pensent le contraire; qu'en France, on tient le concile de Basle pour général en toutes ses parties, que l'on suit celuy de Basle, et tient-on celuy de Florence pour non légitime en général, et, pour ce, l'on fera plustot mourir les François que d'aller au contraire. »

Ces doctrines étaient, depuis Gerson, le patrimoine de l'Eglise de France, qui les relèvera encore, au XVIIe siècle, sous l'inspiration de Bossuet. Jusqu'à la fin de sa vie, Rabelais fut fidèle à ce parti des modérés. Dès le IIIe livre du *Pantagruel* (1546), la tendance protestante, très visible aux deux premiers, disparaît. On n'y retrouve plus trace de cette notion que la prédication *évangélique* des Réformés satisfait seule la conscience religieuse, en dépit des affirmations contraires de l'Eglise catholique :

« Cy entrez, vous qui le sainct Evangile
En sens agile annoncez, quoy qu'on gronde. » (I, 54.)

Il emploie toute sa critique à signaler les membres malades de la hiérarchie ecclésiastique, ce que sainte Catherine appelait « arracher les fleurs empoisonnées du jardin de l'Eglise ». Il ne porte la main sur aucun dogme, il épargne la dévotion minutieuse et les *œuvres* des simples, respecte le symbole de foi dont les Réformés déchiraient chaque jour un lambeau. Il ne vise aucun abus qui n'ait été, au concile de Trente, l'objet de quelque amélioration dans la discipline. Même sur les points où il se rencontre encore un instant avec les protestants, il se tient fort loin de leur âpreté et de leur violence :

« Entrons, dit l'évêque Homenaz, en l'ecclise, et nous pardonnez si praesentement ne vous chantons la belle messe de Dieu. L'heure de my jour est passée, après laquelle nous defendent nos sacrez decretales messe chanter, messe, dis-je, haulte et légitime. Mais je vous en diray une basse et seiche. — J'en aimeroys mieulx (dist Panurge) une mouillée de quelque bon vin d'Anjou. — Verd et bleu (dist Frere Jan), il me desplait grandement qu'encores est mon estomach jeun, car ayant très bien desjeuné et repeu à usaige monachal, si d'adventure il nous chante de *Requiem*, je y eusse porté pain et vin pour les traictz passez. » (IV, 49.)

Ici la raillerie, si peu délicate qu'on la juge, ne froisse en rien l'orthodoxie. Qu'on la compare au chapitre d'Henri Estienne sur les messes

« grandes, petites, hautes, basses; *messes à la soupe au vin*, messes seches; *item*, messes pour les vivans, messes pour les trespassez. » (*Apolo. p. Hérod.* ch. 39.)

L'hérétique se montre bien vite dans l'impi-

toyable dureté de la satire, les cruelles anecdotes sur le *Dieu de paste*, et la haine du sacrement.

Tous les traits de Rabelais sont pour le monachisme et la papauté. Les fabliaux et les contes de notre moyen âge, la sculpture impudente des cathédrales gothiques s'étaient joués des moines avec une malice que lui-même n'a pas dépassée. Les Pères du concile de Trente, émus par les clameurs des Réformés, furent, à leur tour, rigoureux à l'égard des ordres religieux. Le cardinal de Lorraine « veult qu'on réforme sévèrement la moinerie, qu'on en réduise le nombre, et qu'on instruise bien ce qui reste ; qu'aulcun ne demeure oisif et inutile, comme ils sont presque tous maintenant. » Rabelais épargne le clergé séculier, mais il se moque des vices qui altéraient la pureté de l'institution monacale et que les papes rigides de la fin du siècle, Pie V, Sixte-Quint, tentèrent de réprimer. Il fut l'ennemi des *moines ocieux* qui

« marmonnent grand renfort de légendes et pseaulmes nullement par eulx entendus ; ils content force patenostres entrelardées de longs *Ave Mariaz*, sans y penser ny entendre. Et ce je appelle mocque Dieu, non oraison. Mais ainsi leurs ayde Dieu s'ilz prient pour nous, et non par paour de perdre leurs miches et souppes grasses. Tous vrays christians, de tous estatz, en tous lieux, en tous temps, prient Dieu, et l'esperit prie et interpelle pour iceulx, et Dieu les prend en grace. » (I, 40.)

Frère Jean des Entommeures, qui se mêle à la vie active du monde, est moine selon le cœur de Rabelais :

« Il n'est point bigot..., il est honneste, joyeulx, deliberé, bon compaignon.

« Il travaille, il labeure, il defent les opprimez, il conforte les affligez, il subvient ès souffreteux, il garde les clous (les clôtures) de l'abbaye. » (I, 40.)

Dans ce chapitre, qui est du premier livre, Rabelais opposait encore au moine inutile qui « ne presche ny endoctrine le monde », le « bon docteur evangelicque ». Mais jamais, en ses pages les plus mordantes, ni au *Gargantua*, ni au *Pantagruel*, il ne nous donne la sensation d'hostilité doctrinale, si visible en toute la littérature protestante, dans les pamphlets de Hutten, les *Propos de table* de Luther, l'*Institution chrétienne* de Calvin.

Rabelais n'avait pas touché à la papauté dans ses deux premiers livres. Il lui consacra, dans les deux derniers, les mythes de l'île des *Papimanes* et de l'*Isle Sonnante*. Les premières sessions du concile (1547) avaient attiré l'attention de la chrétienté sur l'omnipotence du Saint-Siège. « Le pape, écrit Paolo Sarpi, considérait que toutes les réformes tendaient à diminuer son autorité et à étendre celle des évêques. » Rabelais se mit du côté des princes qui prétendaient à l'indépendance politique et des évêques qui souhaitaient l'autonomie des Eglises nationales. Il regrettait, avec les gallicans, les libertés religieuses de la Pragmatique de Bourges, que sacrifia le concordat de François I[er] ; il condamnait ce règlement des Annates qui tire, par la vertu des *Décrétales*,

« par chascun an de France en Rome quatre cens mille ducatz et davantaige. — Est-ce rien cela ? dist Homenaz, me semble toutesfoy estre peu, veu que France la tres christiane est unicque nourrisse de la court romaine. Mais trouvez moy livres on mondes, soient de philosophie, de medicine, des loigs, des mathematicques, des lettres humaines, voyre (par le mien Dieu) de la saincte Escripture, qui en puissent autant tirer ? Poinct ! Nargues ! nargues! Vous n'en trouverez point de ceste auriflue energie, je vous en asseure. Encore ces diables haereticques ne les voulent aprendre et sçavoir. » (IV, 53.)

Frère Jean interroge Æditue, le gardien de l'*Isle Sonnante* :

« En ceste isle, vous n'avez que cages et oiseaulx ; ils ne labourent ne cultivent la terre ; toute leur occupation est gaudir, gazouiller et chanter. De quel pays vous vient ceste corne d'abondance, et copie de tant de bien et frians morceaulx? — De tout l'aultre monde, respondit Æditue, exceptez moy quelques contrées de regions aquilonnaires, lesquelles depuis certaines années ont meu la camerime (remué leur bourbier). Chou, ils s'en repentiront, dondaine : ils s'en repentiront, dondon. Beuvons, amis. Mais de quel pays estes-vous ? — De Touraine, respondit Panurge. — Vrayement, dist Æditue, vous ne fustes onques de mauvaise pie couvez, puisque vous estes de la benoiste Touraine. De Touraine tant et tant de biens annuellement nous viennent, que nous fut dit un jour par gens du lieu, par cy passans, que le duc de Touraine n'a en tout son revenu de quoy son saoul de lard manger, par l'excessive largesse que ses predecesseurs ont fait à ces sacro-saincts oiseaulx, pour icy de faisans nous saouler, de perdriaux, de gelinotes, poulles d'Inde, gras chappons du Loudunois, venaison de toutes sortes, et toutes sortes de gibier. Beuvons, amis !...

«... Diables ! s'écria Panurge, tant vous avez d'aises en ce monde ! — En l'autre, respondit Æditue, en aurons-nous



bien davantage. Les Champs Elisiens ne nous manqueront pour le moins. Beuvons, amis. » (V, 6.)

Quand les armées catholiques eurent détruit, en 1546, la Ligue de Smalkade, le moment parut propice aux évêques d'Allemagne, de France et d'Espagne, appuyés par l'Empereur victorieux, pour diminuer la toute-puissance politique des papes. Le concile était alors sur le point de renouveler la constitution de l'Eglise par des réformes plus profondes que celles dont Paul III lui-même avait été le promoteur. C'est à ces espérances de l'épiscopat que se rapporte exactement la satire de Rabelais contre l'*Unicque*, le *Dieu en terre*, dont Homenaz dévoile l'archétype et l'icone cachée sous un rideau de satin cramoisi :

« La messe parachevée, Homenaz tira d'un coffre près le grand aultel un gros faratz de clefz des quelles il ouvrit à trente et deux claveures et quatorze cathenatz une fenestre de fer bien barrée au dessus du dict aultel, puys par grand mystere se couvrit d'un sac mouillé, et, tirant un rideau de satin cramoisy, nous monstra une imaige paincte assez mal, selon mon advis, y toucha un baston longuet, et nous feist à tous baiser la touche. Puys nous demanda : « Que vous semble de ceste imaige ? — C'est (respondit Pantagruel) la ressemblance d'un pape. Je le congnois à la thiare, à l'aumusse, au rochet, à la pantophle. — Vous dictes bien (dist Homenaz), c'est l'idée de celluy Dieu de bien en terre, la venue duquel nous attendons devotement, et lequel esperons une foys veoir en ce pays. » (IV, 50.)

Mais Panurge en a vu bien d'autres, le belliqueux Jules II, par exemple, qui n'avaient point la mine aussi hiératique et débonnaire :

« Je les ay veu non aumusse, ains armes en teste porter, thymbré d'une thiare persicque, et, tout l'empire christian estant en paix et silence, eulx seuls guerre faire felonne et très cruelle.

— « C'estoit (dist Homenaz) doncques contre les rebelles, haereticques, protestans desesperez, non obéissans à la sainc-teté de ce bon Dieu en terre ? » (IV, 50.)

Et le bon évêque expose, sans embarras, le dogme théocratique de Grégoire VII ; il est commandé au pape,

« par les sacrez Decretales, et doibt à feu incontinent empereurs, roys, ducz, princes, republicques, et à sang mettre, qu'ilz transgresseront un iota de ses mandemens : les spolier de leurs biens, les deposseder de leurs royaulmes, les proscrire, les anathematizer, et non seulement leurs corps, et de leurs enfans et parens aultres occire, mais aussi leurs ames damner au parfond de la plus ardente chauldière qui soit en enfer.

« Icy (dist Panurge), par tous les diables, ne sont-ils haereticques, comme feut Raminagrobis, et comme ilz sont parmi les Almaignes et Angleterre : vous estez christians, triez sur le volet. — Ouy, vraybis, dist Homenaz, aussi serons-nous touts saulvez. Allons prendre de l'eau benoiste, puys dipnerons. » (IV, 50.)

Le recueil des *Décrétales* provoquait alors les discussions des canonistes : Rabelais attaque avec une verve singulière ce fondement mystérieux des prétentions pontificales. Les *Papimanes* les conservent en un livre orné de pierres précieuses, maintenu par deux chaînes d'or :

« Icy semblablement voyez les sacrez Decretales escriptes de la main d'un ange cherubin. Vous aultres gens transpon-

tins ne le croirez pas. — Assez mal, respondit Panurge. » (IV, 49.)

Homenaz exalte en paroles attendries ceux de ces actes dont l'authenticité est la plus douteuse, la *Seraphicque Sixiesme*, les *Cherubicques Clementines*, les *Extravaguantes angelicques.* (IV, 51.) Ne sont-elles pas la source de toute prospérité pour les peuples, de toute sagesse pour les princes, de toute abondance pour les couvents ? Par elles le patrimoine de saint Pierre s'enrichit chaque jour des épargnes de la chrétienté :

« Qui faict le sainct siege apostolicque en Rome de tous temps et aujourd'huy tant redoutable en l'univers, qu'il faut ribon ribaine que tous roys, empereurs, potentatz et seigneurs pendent de luy, tieignent de luy, par luy soyent couronnez, confirmez, authorisez, vieignent là boucquer, et se prosterner à la mirificque pantophle, de laquelle avez veu le pourtraict ? Belles Decretales de Dieu. » (*Ibid.*)

« Les conseillers du Parlement, écrit Paolo Sarpi dans son *Histoire du concile de Trente*, déclaraient que priver les princes de leurs Etats et les autres seigneurs de leurs fiefs, confisquer les biens des particuliers, était usurper sur l'autorité temporelle, l'autorité donnée par le Christ à l'Eglise ne s'étendant point aux choses de cet ordre. »

Rabelais souhaitait donc avec les gallicans et le Parlement de Paris que le régime politique de l'Eglise fût tempéré, et que le pouvoir des papes en matière temporelle reçût des limites. Rien de plus. Les ennemis de Rabelais attribuèrent cer-

tainement à la timidité, à l'égoïsme, le désaveu qu'il fit de ses sympathies juvéniles pour le protestantisme. On put démontrer, à l'aide de plus d'une preuve, qu'il n'eut aucun goût pour le martyre : son attachement aux grandes familles ecclésiastique de France, sa fuite précipitée à Metz, en 1547, les corrections de l'édition de 1542, où il effaça, dans ses deux premiers livres, beaucoup de traits satiriques à l'adresse des théologiens et de la Sorbonne. C'est ainsi que, à partir de 1542, il nous fit lire :

Nesle,	au lieu de :	Sorbonne.
Sophiste,	—	théologien.
L'antique,	—	la théologale.
Rustrement,	—	théologalement.
Aultres maistres,	—	sorbonistes.
Magistres,	—	sorbonicoles.
Escholes... où...	—	Escholes de Sorbonne, en face de tous les théologiens, où...
Oignit... en sorte ..	—	Oignit théologalement tout le treillis de Sorbonne, en sorte...
Maraulx sophistes,	—	Maraulx sophistes, sorbillans, sorbonnagres, sorbonnigenes, sorbonicoles, sorboniformes, sorbonisecques, niborcisans, bordonisans, saniborsans.
Belles besoignes,	—	Beaux textes d'*Evangiles en françois*.

J'avoue volontiers qu'il n'eut pas l'âme héroïque

de Jean Huss ou de Savonarole. Mais il faut négliger les raisons superficielles et toutes d'apparence, dès qu'il suffit, pour expliquer l'évolution d'une conscience, d'une raison profonde et souveraine. Or, la Réforme, dès qu'elle fut constituée en sectes, et qu'elle eut organisé ses croyances, présentait à Rabelais deux objets de répugnance : la négation de la liberté humaine et le fanatisme. Il n'était pas possible que l'un des esprits les plus indépendants de la Renaissance, dont la vie fut un long effort, que l'écrivain qui plaça sur la porte de Thélème, séjour des sages, cette maxime :

Fay ce que vouldras,

acceptât la théorie de Luther sur le *Serf arbitre*, la désolante doctrine de Calvin sur la *Prédestination*. Il était disciple trop éclairé d'Aristote pour ne point savoir que la droite raison est, comme la vertu, un juste milieu entre deux excès. S'il hésitait encore, quelques années après le mémorable débat où Erasme soutint contre Luther le libre arbitre (1527), les horreurs du soulèvement anabaptiste (1535) et la dureté croissante de Genève, qui répondait par la proscription à la persécution, achevèrent de le détourner pour toujours des *docteurs evangéliques*. Genève est probablement cette *Isle farouche*, entre laquelle et *Quaresmeprenant*, « leur maling et antique ennemy, est guerre mortelle de long temps ». (IV, 36.) Il finit par haïr les calvinistes avec passion; il leur assigna, en un

mythe digne de Platon, pour mère, Antiphysie :

« Physis (c'est nature) enfanta Beaulté et Harmonie comme de soy mesmes est grandement feconde et fertile. Antiphysis, laquelle de tout temps est partie adverse de nature, .. au rebours enfanta Amodunt (*contre-mesure*) et Discordance. Ilz avoient la teste sphaericque et ronde entierement comme un ballon, non doulcement comprimée des deux coustez, comme est la forme humaine. Les aureilles avoient hault enlevées, grandes comme aureilles d'asnes... Et cheminoient sur leurs testes... Antiphysis louoit et s'efforçoit prouver que la forme de ses enfants plus belle estoit et advenante que des enfans de Physis... Depuys elle engendra les Matagotz, Cagotz et Papelars; les maniacles Pistoletz, les démoniacles Calvins imposteurs de Geneve; les enraigez Putherbes (Puits-Herbault), Briffaulx (frères lais quêteurs), Caphars (hypocrites), Chattemites, Canibales et aultres monstres difformes et contrefaicts en despit de Nature. » (IV, 32.)

Plus d'un esprit généreux abandonna de bonne heure, comme fit Rabelais, les espérances que la Réforme avait données aux lettrés du xvi• siècle. Guillaume Budé, dans la préface de son *Passage de l'hellénisme au christianisme*, montre ce que le schisme a fait perdre aux libertés religieuses. Les variations de conscience d'Erasme éclairent singulièrement l'état intérieur de Rabelais lui-même. En 1520, Erasme avait adressé au cardinal archevêque de Mayence, marquis de Brandebourg, prince Electeur, un mémoire où il défendait Luther contre Rome, rappelait le souvenir de Savonarole, montrait dans les Pères et les docteurs de l'Eglise les points de doctrine communs avec la théorie du réformateur, invitait les théologiens catholi-

6*

ques à quitter leurs allures « de bourreaux », à convertir et non à persécuter, à s'occuper des Juifs et des mauvais chrétiens autant que des luthériens, à purifier « les mœurs chrétiennes, plus rcorompues aujourd'hui que celles de Turcs. » Plus tard, répondant aux *Eclaboussures* d'Ulrich de Hutten par son *Coup d'éponge*, Erasme déplorait que les luthériens, par leurs exagérations, aient dépassé les réformes légitimes réclamées par les chrétiens modérés. « Que ne souhaitaient-ils seulement de renverser les comptoirs des marchands du Temple, de réfréner l'insupportable impudence des vendeurs d'indulgences ? » Il condamne la tyrannie des sectaires et leur impiété, aussi contraire au christianisme que la licence des papistes. Il consent à demeurer l'ami à la fois des protestants et des catholiques purs de tout fanatisme. Il ne s'est jamais livré aux partisans de Rome, mais que peut-il attendre du côté des schismatiques ?

« Je n'ai d'autre souci que celui de mon repos ; je désire sincèrement le triomphe de l'Evangile ; je n'espère plus grande joie en cette vie ; je mourrai du moins tranquille si je vois la victoire du Christ. Cependant je reviens au Pontife romain (Clément VII), au sujet duquel on m'accuse de penser autrement aujourd'hui qu'autrefois. Je le loue sans doute, mais avec bien des réserves. *Et tamen laudo parcissime.* »

Rabelais dut dire, à l'exemple d'Erasme : *Consulo quieti meæ*. Entendons par ces mots non seu-

lement la sécurité temporelle que souhaitent surtout les âmes médiocres, mais aussi la paix intime d'un esprit qui a renoncé aux controverses irritantes. Que, dans les matériaux de ce *temple serein* où s'abritent les sages, il n'entre pas un élément d'indifférence, il est difficile de le nier. Mais la critique manque d'instruments précis pour en mesurer les proportions. Rabelais fut un jour sceptique, au sens étroit du mot : des doctrines diverses se partagèrent tour à tour son âme et sollicitèrent l'examen de sa raison. Que vaut, au vrai, l'adhésion extérieure qu'il rendit plus tard à la religion de son enfance ? C'est là un *Grand Peut-être* qu'on ne peut résoudre. Le dernier fond d'une conscience, souvent obscur pour celui même qui la porte, est impénétrable à l'œil d'autrui. Pour les sectaires eux-mêmes, il n'y a guère, en dehors du martyre, de preuve rigoureuse de leur sincérité. La même question appliquée à Erasme, à Léon X, à Montaigne, n'amènera jamais qu'une réponse incertaine. Les écrivains d'un esprit essentiellement modéré, plus avides de science et d'observation que de poésie, doués de plus de bon sens que d'enthousiasme, ont souvent, dans les choses religieuses, une apparence indécise et fuyante ; l'expérience de la vie les désenchante de la foi comme de l'action ; ils se résignent à ne point se placer parmi les héros et les saints, et demeurent paisiblement au milieu des *hommes de bonne volonté*.

CHAPITRE VI.

LA COMÉDIE RABELAISIENNE.

Chez Rabelais, l'art d'écrire et de décrire s'est porté avec prédilection du côté de la satire joyeuse. Il est à son aise dans la comédie, il rit naturellement et à pleines joues. Nulle trace en lui de l'amertume ni de la recherche voulue de l'ironie que l'on remarque dans la *Ménippée*. A la vérité, tous ses personnages et tous ses épisodes ne sont pas également dramatiques. L'action est souvent confuse, à force d'être abondante et pressée, les caractères vagues ou effacés. Pantagruel et ses amis, au cours de leur navigation fantastique, rencontrent bien des figures nébuleuses, insaisissables comme les âmes mortes des Champs-Elysées virgiliens. Ce sont d'indécis fantômes qui ne laissent en notre souvenir aucune impression plastique. A travers le brouillard des régions cimmériennes où passent les aventuriers, murmurent les paroles *dégelées* qui se fondent telles que des flocons de neige, mais qu'aucune bouche vivante n'a prononcées.

Parfois aussi trop de mouvement nuit à la

franche impression comique. Ses *propos de buveurs* bourdonnent tumultueusement, comme sous la voûte basse d'une taverne ; ils crient tous : « A boire ! » Çà et là, des groupes trop serrés pour qu'on y distingue les attitudes et les visages, s'élance quelque trait d'effronterie : « J'ay la parole de Dieu en bouche : *Sitio* » (I, 5.) Les treize mille hommes de Picrochole, déconfits par Frère Jean, assommés, décousus, éventrés, roulent pêle-mêle en un effroyable désordre, hurlant, priant, pleurant, invoquant les saints du Paradis :

« Les ungs mouroient sans parler, les aultres parloient sans mourir ; les ungs mouroient en parlant, les aultres parloient en mourant.

« Les aultres crioient à haulte voix : « Confession ! confession ! *Confiteor ! Miserere ! In manus !*

« Tant fut grand le cris des navrez, que le prieur de l'abbaye avec tous ses moines sortirent, lesquelz, quand apperceurent ces pauvres gens ainsi ruez parmy la vigne et blessez à mort, en confesserent quelques ungs. » (I, 27.)

Ici, une multitude d'images s'amassent à la fois sous le pinceau de l'artiste, et l'action disparaît dans un chaos bruyant. Elle languit, au contraire, autour des personnages secondaires qui se meuvent vaguement dans le clair-obscur de l'abstraction. Grandgousier et Gargantua eux-mêmes sont à peine des caractères. Ils dépassent trop la commune mesure de l'humanité : on ne voit en eux ni une passion dominante, ni cette complexité des convoitises et des faiblesses, des qualités et

des vices, qui est la vie des masques comiques. Ils ne tiennent à notre monde que par des appétits grandioses qui émerveillent plutôt qu'ils ne prêtent à rire : leur force, comme leur sagesse, les emporte bientôt dans le monde inaccessible des héros quasi mythologiques. Cependant, Grandgousier, par sa bonhomie gauloise, sa gentilhommerie campagnarde, se rapproche encore plus de nous que ne fait Gargantua par les fantaisies colossales de son adolescence. Pantagruel, doué de la profonde bonté de son père et de son aïeul, n'est plus qu'une âme éminente, sans peur ni reproche, un symbole de raison et d'impeccable justice, et, en sa présence, les plus sages parmi ses amis semblent bien petits.

Néanmoins les figures et les scènes plaisantes abondent dans l'œuvre de Rabelais. Il eut au plus haut point l'art de prêter à ses personnages un langage conforme à leur caractère naturel ou professionnel. Le maître sophiste (lisez le théologien sorbonniste), Janotus de Bragmardo, tousse, crache, argumente tout à la fois : il nage en pleine scolastique ténébreuse et scotiste : il parle de la *substantificque qualité* et de la *nature quidditative* de ses cloches : il violente outrageusement la langue latine. Mais qu'on lui rende les cloches : le bras séculier n'est pas loin, et le roi très chrétien fera brûler vifs les larrons, comme hérétiques, « ennemis de Dieu et de vertus. » (I, 19, 20.)

Le bon Père Hippothadée procède à l'égard de Panurge avec la sollicitude discrète d'un directeur de conscience :

« Le Père Hippothadée, à la semonce de Pantagruel et révérence de tous les assistans, respondit en modestie incroyable : « Mon amy, vous nous demandez conseil, mais premier fault que vous mesmes vous conseillez. Sentez-vous importunement en vostre corps les aiguillons de la chair? — Bien fort (respondit Panurge), ne vous desplaise, nostre Pere. — Non, faict il (dist Hippothadée), mon amy. Mais, en cestuy estrif, avez vous de Dieu le don et grace speciale de continence? — Ma foy non, respondit Panurge. — Mariez vous donc, mon amy, dist Hippothadée; car trop meilleur est soy marier que ardre on feu de concupiscence.

« Serai-je un mari malheureux ? insiste Panurge.

« Nenny dea, mon amy (respondit Hippothadée), si Dieu plaist. »

Panurge juge que la réponse est bien équivoque, conditionnelle et inquiétante. Mais le bon Père tient ferme pour son *distinguo :*

« Mon amy (dist Hippothadée), prenez bien mes parolles, je vous en prie. Quand je vous diz : s'il plaist à Dieu, vous fays je tort ? Est ce mal parlé ? Est ce condition blaspheme ou scandaleuse ? N'est ce honorer le Seigneur créateur, protecteur, servateur? N'est ce le recongnoistre unique dateur de tout bien? N'est ce nous declairer tous dependre de sa benignité? Rien sans luy n'estre, rien ne valoir, rien ne povoir, si sa saincte grace n'est sur nous infuse? N'est ce mettre exception canonique à toutes nos entreprinses, et tout ce que proposons remettre à ce que sera disposé par sa saincte volunté, tant ès cieulx comme en la terre? N'est ce véritablement sanctifier son benoist nom?...

« ... Jamais vostre femme ne sera ribaulde, si la prenez issue de gens de bien, instruicte en vertus et honnesteté,

non ayant hanté ne fréquenté compaignie que de bonnes meurs, aymant et craignant Dieu, aymant complaire à Dieu par foy et observation de ses sainctz commandemens, craignant l'offenser et perdre sa grace par défault de foy et transgression de sa divine loy, en laquelle est rigoureusement defendu adultere, et commendé adhaerer unicquement à son mary, le cherir, le servir totalement, l'aymer après Dieu... Voyez comment la Lune ne prent lumière ne de Mercure, ne de Juppiter, ne de Mars, ne d'autre planette ou estoille qui soyt ou ciel : elle n'en reçoit que du Soleil son mary... Ainsi serez vous à vostre femme en patron et exemplaire de vertus et honnesteté, et continuement implorerez la grace de Dieu à vostre protection. » (I, 31.)

Le vieil évêque Homenaz, que la contemplation des Décrétales entretient dans une sorte de fièvre oratoire, ne parle qu'en style d'homélie : l'onction attendrie est la qualité de son éloquence ; l'interrogation et l'exclamation en sont les plus fréquentes figures : une notion, une seule, réside en sa cervelle enfantine, la sacro-sainte efficacité des Décrétales, et, par elle, il explique les lois du monde, le jeu de l'histoire, les mystères de l'âme. Après boire, il prêche encore les Décrétales, riant et suant, jouant sur les mots, promettant le Paradis aux dévots du divin livre :

« Je disois doncques que, ainsi vous adonnans à l'estude unique des sacres Decretales, vous serez riches et honorez en ce monde. Je dis consequemment qu'en l'aultre vous serez infailliblement saulvez on benoist royaulme des cieulx, duquel sont les clefz baillées à nostre bon Dieu decretaliarche. O mon bon Dieu, lequel je adore et ne veids oncques, de grace speciale ouvre nous en l'article de la mort, pour le moins, ce tressacré thesaur de nostre mere sainte Ecclise.

duquel tu es protecteur, conservateur, administrateur, dispensateur. Et donne ordre que ces precieux œuvres de supererogation, ces beaulx pardons au besoing ne nous faillent, à ce que les diables ne trouvent que mordre sur nos paouvres ames, que la gueule horrificque d'enfer ne nous engloutisse. Si passer nous fault par purgatoire, patience! En ton povoir et arbitre est nous en delivrer quand vouldras. » Icy commença Homenaz jecter grosses et chauldes larmes, battre sa poitrine, baiser ses poulces en croix. » (IV, 53.)

Le médecin Rondibilis disserte amplement sur la théorie des esprits vitaux, que le XVII[e] siècle cartésien renouvellera pour la joie des Purgon et des Diafoirus, père et fils : les drogues de sa pharmacopée seront plus tard au *Codex* de M. Fleurant :

« Nymphaea heraclia, amerine, saule, chenevè, periclymenos, tamarix, vitex, mandragore, cigüe, orchis le petit, la peau d'un hippopotame... »

A l'entendre raisonner sur certaines humeurs :

« Salses, nitreuses, bauracineuses, acres, mordicantes, lancinantes, chatouillantes amerement... sur lipothymie, syncope, epilepsie, apoplexie et vraye ressemblance de mort,

le Malade imaginaire eût pleuré de félicité. — Et quelle saveur en cette archaïque physiologie :

« Contemplez, dit Rondibilis, la forme d'un homme attentif à quelque estude : vous voyrez en lui toutes les arteres du cerveau bendées comme la chorde d'une arbaleste, pour luy fournir dextrement espritz suffisans à emplir les ventricules du sens commun, de l'imagination et apprehension,

de la ratiocination et resolution, de la memoire et recordation et agilement courir de l'un à l'aultre par les conduitz manifestes en anatomie sur la fin du retz admirable onquel se terminent les arteres, les quelles de la senestre armoire du cœur prenoient leur origine, et les espritz vitaulx affinoient en longs ambages pour estre faictz animaulx. »

La docte consultation finit plaisamment. Panurge a mis dans la main du grand médecin quatre *nobles à la rose* :

« Rondibilis les print tres bien, puis luy dist en effroy, comme indigné : « Hé, hé, hé, Monsieur, il ne failloit rien. Grand mercy toutes foys. Des meschantes gens jamais je ne prens rien. Rien jamais des gens de bien je ne refuse. Je suys tousjours à vostre commendement. — En poyant, dist Panurge. — Cela s'entend, respondit Rondibilis. » (III, 31, 33, 34.)

Bridoye le légiste est dans son genre aussi un fort habile homme : il est, dans l'art de s'approprier l'huître, en abandonnant l'écaille aux parties, un virtuose sans pareil. Bridoye, bourré de droit romain mal digéré, hérissé de citations latines, de commentaires et de gloses, explique, avec un cynisme charmant, le grand mystère de sa profession, la culture du procès, planté, abrité, arrosé, sarclé, patiemment nourri et caressé jusqu'au jour de la pleine maturité : « Comme vous aultres, Messieurs ! » Il se croit en son tribunal, devant les plaideurs : il fait sonner amoureusement les termes de l'antique procédure :

Complainctes, adjournemens, comparitions, commissions, informations, avant procedez, productions, allegations, in-

tendictz, contredictz, requestes, enquestes, repliques, dupliques, triplicques, escriptures, reproches, griefz, salvations, recollemens, confrontations, acarations, libelles, apostoles, lettres royaulx, compulsoires, déclinatoires, anticipatoires, evocations, envoyz, renvoyz, conclusions, fins de non proceder, apoinctemens, reliefz, confessions, exploictz et aultres telles dragées et espisseries d'une part et d'aultre, comme doibt faire le bon juge... »

Puis il dévoile le procédé très simple qui lui permet de fixer son jugement et d'incliner sa sentence :

« Je pose sus le bout de table, en mon cabinet, tous les sacs du defendeur, et luy livre chanse premierement, comme vous aultres, Messieurs... Cela faict, je pose les sacs du demandeur, comme vous aultres, Messieurs, sus l'aultre bout, *visum visu*. Pareillement et quant et quant je luy livre chanse.

« Mais (demandoit Trinquamelle), mon amy, à quoy congnoissez vous l'obscurité des droictz praetendus par les parties playdoiantes? — Comme vous aultres, Messieurs (respondit Bridoye), sçavoir est, quand il y a beaucoup de sacs d'une part et de aultre. Et lors je use de mes petitz dez, comme vous aultres, Messieurs, suyvant la loy *Semper in stipulationibus, ff. de reg. jur.* et la loi versale versifiée *q. eod. tit. Semper in obscuris quod minimum est sequimur...* J'ay d'aultres gros dez bien beaulx et harmonieux, des quelz je use, comme vous aultres, Messieurs, quand la matiere est plus liquide, c'est à dire quand il y a moins de sacs.

« — Cela faict (demandoit Trinquamelle), comment sententiez vous, mon amy? — Comme vous aultres, Messieurs, respondit Bridoye : pour celluy je donne sentence duquel la chanse livrée par le sort du dez judiciaire, tribunian, praetorial, premier advient. »

Mais Trinquamelle voudrait savoir à quoi bon

tant de cérémonies préliminaires, « escriptures et aultres procédures contenues dedans les sacs », et de si longs et coûteux détours, pour aboutir à un coup de dés, terme dernier de toute opération judiciaire. Bridoye répond : à trois choses

« exquises, requises et authentiques. » Premierement, pour la forme (Bridoison dira la fo-orme), « en omission de laquelle ce qu'on n'a faict n'estre valable prouve très bien *Spec. tit. de instr. edi. et tit. de rescript. praesent.* » Secondement, pour « *exercice honneste et salutaire.* » Le procès n'est il pas la santé du juge? « Or, *resolutorie loquendo*, je diroys, comme vous aultres, Messieurs, qu'il n'est exercice tel, ne plus aromatisant en ce monde Palatin, que vuider sacs, feuilleter papiers, quotter cayers, emplir paniers et visiter procès. »

Troisièmement, comme le temps est le père de la vérité et met toutes choses en leur vraie lumière,

« je sursoye, delaye et differe le jugement, affin que le procès, bien ventilé, grabelé et débattu, vieigne par succession de temps à sa maturité, et le sort par après advenant soit plus doulcettement porté des parties condemnées.

« ... Le jugeant crud, verd et au commencement, dangier seroit de l'inconvenient que disent les medicins advenir quand on perse un aposteme avant qu'il soyt meur, quand on purge du corps humain quelque humeur nuysant avant sa concoction. »

L'admirable légiste temporise donc, attendant « la maturité du procès et sa perfection en tous membres », c'est-à-dire qu'il soit dûment muni de toutes ses écritures, et de tous ses sacs. A sa naissance, un procès est informe et imparfait :

« Comme un ours naissant n'a pieds ne mains, peau, poil, ne teste ; ce n'est qu'une piece de chair rude et informe ; l'ourse à force de leicher la mect en perfection de membres... Ainsi voy je, comme vous aultres, Messieurs, naistre les procès, à leurs commencemens, informes et sans membres; ilz n'ont qu'une piece ou deux : c'est pour lors une laide beste. Mais, lorsqu'ilz sont bien entassez, enchassez et ensachez, on les peut vrayment dire membres et formez...

« ... Semblablement les sergens, huissiers, appariteurs, chiquaneurs, procureurs, commissaires, advocatz, enquesteurs, tabellions, notaires, grephiers et juges pedanées (ambulants), sugsants bien fort et continuellement les bourses des parties, engendrent à leurs procès teste, pieds, gryphes, bec, dents, mains, venes, arteres, nerfz, muscles, humeurs : ce sont les sacs. » (III, 39-42.)

Déjà les gestes et grimaces des personnages, « en simplicité et affection sincère », la réplique des interlocuteurs, le jeu de la scène nous donnent l'impression du drame. Le dialogue comique prend enfin sa forme propre dans l'entrevue de Panurge et du philosophe pyrrhonien Trouillogan :

« Panurge. — Or çà, de par Dieu, me doibz je marier ?

Trouillogan. — Il y a de l'apparence.

Pan. — Et si je ne me marie poinct ?

Trouil. — Je n'y voy inconvenient aulcun.

Pan. — Vous n'y en voyez poinct ?

Trouil. — Nul, ou la veue me deçoit.

Pan. — Je y en trouve plus de cinq cens.

Trouil. — Comptez les.

Pan. — Je dis improprement parlant et prenant nombre certain pour incertain, determiné pour indeterminé ; c'est à dire beaucoup.

Trouil — J'escoute ..

PAN. — Doncques, me mariray je?
TROUIL. — Par adventure.
PAN. — M'en trouveray je bien?
TROUIL. — Scelon la rencontre.
PAN. — Aussi, si je rencontre bien, seray je heureux?
TROUIL. — Assez.
PAN. — Tournons à contrepoil. Et si rencontre mal?
TROUIL. — Je m'en excuse.
PAN. — Mais conseillez moy, de grace: que doibs je faire?
TROUIL. — Ce que vouldrez.
PAN. — Tarabin Tarabas.
TROUIL. — Ne invoquez rien, je vous prie.
PAN. — On nom de Dieu soit. Je ne veulx sinon ce que me conseillerez. Que m'en conseillez vous?
TROUIL. — Rien.
PAN. — Me mariray je?
TROUIL. — Je n'y estois pas.
PAN. — Je ne me mariray doncques poinct.
TROUIL. — Je n'en peu mais...
PAN. — Mettons le cas que je soys marié...
TROUIL. — Je suys d'ailleurs empesché... »

Molière découpera la page et la glissera dans son *Mariage forcé*, négligeant toutefois l'un des traits les plus plaisants de Rabelais. Sganarelle dit : « J'enrage », et bâtonne Marphurius. Panurge n'enrage pas moins, mais, appelant son page et lui prêtant son bonnet :

« Paige, mon mignon, tien icy mon bonnet : je te le donne saulve les lunettes, et va en la basse court jurer une petite demie heure pour moy; je jureray pour toy quand tu vouldras. » (III, 36.)

L'entretien de Panurge et de Dindenaut rappelle la verve des meilleurs passages de *maistre*

Pathelin, avec cette différence qu'ici le marchand de moutons se croit bien finaud et se berce de l'espoir de duper son acheteur, tandis que Panurge fait le bon apôtre et s'achemine sournoisement à ce plaisir très délectable : faire sauter à la mer le troupeau entier.

« Panurge dist secretement à Epistemon et à Frere Jean : Retirez-vous icy un peu à l'escart et joyeusement passez temps à ce que verrez. Il y aura bien beau jeu si la corde ne rompt. Puis s'adressa au marchant et derechef beut à luy plein hanap de bon vin Lanternois... Cela fait, Panurge devotement le prioit luy vouloir de grace vendre un de ses moutons. Le marchant lui respondit : Halas, halas, mon amy, nostre voisin, comment vous savez bien trupher (tromper) des pauvres gens. Vrayement vous êtes un gentil chalant. O le vaillant achapteur de moutons. Vraybis, vous portez le minois non mie d'un achapteur de moutons, mais bien d'un coupeur de bourses...

« Patience, dist Panurge. Mais a propos, de grace speciale, vendez moy un de vos moutons. Combien ? — Comment, respondit le marchant, l'entendez-vous, nostre amy, mon voisin ? Ce sont moutons a la grande laine. Moutons de Levant, moutons de haute fustaye, moutons de haute gresse. — Soit, dist Panurge, mais de grace vendez m'en un, et pour cause : bien et promptement vous payant en monnoye de ponant, de taillis, et de basse gresse. Combien ?... — Nostre amy, respondit le marchant, mon voisin, de la toison de ces moutons seront faits les fins draps de Rouen... De la peau seront faits les beaux marroquins, lesquelz on vendra pour marroquins Turquins, ou de Montelimart, ou de Espagne pour le pire.

« Des boyaulx, on fera cordes de violons et harpes lesquelles tant cherement on vendra comme si fussent cordes de municans (Munich). Que pensez-vous ? — S'il vous plaist, dist Panurge, m'en vendrez un... Voyez cy argent content. Combien ? — Nostre amy, dist le marchant, mon voisin, con-

siderez un peu les merveilles de nature consistans en ces animaux que voyez... Prenez moy ces cornes-là... — Paience, respondit Panurge. Mais expedions...

« Bien, bien, dit le patron de la nauf (du navire) au marchant, c'est trop icy barguigné. Vends luy si tu veulx ; si tu ne veulx, ne l'amuse plus. — Je le veulx, respondit le marchant, pour l'amour de vous. Mais il en payera trois livres tournois de la piece en choisissant. — C'est beaucoup, dist Panurge. En nos pays j'en aurois bien cinq, voire six pour telle somme de deniers. Advisez que ne soit trop. Vous n'estes le premier de ma cognoissance qui, trop tost voulant riche devenir et parvenir, est à l'envers tombé en pauvreté, voire quelquefois s'est rompu le coul. — Les fortes fiebvres quartaines, dist le marchant, lourdault sot que tu es !... — Benoist monsieur, dist Panurge, vous eschauffez en vostre harnois, a ce que je voy et cognois. Bien tenez, voyez là vostre argent.

« Panurge, ayant payé le marchant, choisit de tout le troupeau un beau et grand mouton, et l'emportoit criant et bellant, voyans tous les autres et ensemblement bellans et regardans quelle part on menoit leur compagnon. Cependant le marchant disoit à ses moutonniers : O qu'il a bien sceu choisir, le challant ! il s'y entend...

« Soudain, Panurge, sans autre chose dire, jette en pleine mer son mouton criant et bellant. Tous les autres moutons crians et bellans en pareille intonation, commencerent soy jetter et saulter en mer après à la file. La foulle estoit a qui premier y saulteroit après leur compagnon. Possible n'estoit les en garder. Comme vous sçavez estre du mouton le naturel, toujours suivre le premier, quelque part qu'il aille. Aussi le dit Aristoteles, *lib. IX de hist. animal.*, estre le plus sot et inepte animaut du monde.

« Le marchant, tout effrayé de ce que devant ses yeulx perir voyoit et noyer ses moutons, s'efforçoit les empescher et retenir de tout son pouvoir. Mais c'estoit en vain. Tous a la file saultoient dedans la mer, et perissoient. Finalement, il en prit un grand et fort par la toison sur le tillac de la nauf, cuidant ainsi le retenir et saulver le reste aussi consequem-

ment. Le mouton fut si puissant qu'il emporta en mer avec soy le marchant, et fut noyé... Autant en firent les autres bergers et moutonniers, les prenans uns par les cornes, autres par les jambes, autres par la toison. Lesquelz tous furent pareillement en mer portés et noyés misérablement.

« Panurge, a cousté du fougou (foyer), tenant un aviron en main, non pour aider les moutonniers, mais pour les en garder de grimper sur la nauf, et evader le naufrage, les preschoit eloquentement... leur remonstrant par lieux de rhetorique les miseres de ce monde, le bien et l'heur de l'autre vie, affermant plus heureux estre les trespassés que les vivans en ceste vallee de misere, et à un chascun d'eux promettant eriger un beau cenotaphe. » (IV, 6, 7 et 8.)

Le conseil de guerre de Picrochole est un acte de comédie héroïque. A mesure que l'on déroule sous les yeux du prince la carte de ses conquêtes futures, l'illusion envahit son cerveau. Déjà il se croit le maître de la Touraine, royaume de Grandgousier, de l'Aunis, de la Saintonge, de l'Angoumois, de la Gascogne, du Périgord, du Médoc, de Bayonne, de Fontarabie, de la Galice, du Portugal, de l'Espagne, du détroit de Gibraltar.

« Et sera nommé cestuy destroict la mer Picrocholine. Passée la mer Picrocholine, voicy Barberousse qui se rend vostre esclave. — Je (dist Picrochole) le prendray à mercy. — Voyre (dirent-ilz), pourveu qu'il se fasse baptiser. Et oppugnerez les royaulmes de Tunic, de Hippes, Argière, Bone, Corone, hardiment toute Barbarie. Passant oultre, retiendrez en vostre main Majorque, Minorque, Sardaine, Corsicque et aultres isles de la mer Ligusticque et Baleare. Coustoyant à gauche, dominerez toute la Gaule narbonicque, Provence et Allobroges, Genes, Florence, Lucques et à Dieu seas Rome. — Prinze Italie, voylà Naples, Calabre, Appoulle

et Sicile toutes à sac, et Malthe avec. — Je irois (dist Picrochole) voluntiers à Laurette.— Rien, rien, dirent ilz, ce sera au retour. De là prendrons Candie, Cypre, Rhodes et les isles Cyclades, et donnerons sus la Morée. Nous la tenons. Sainct Treignan, Dieu gard Hierusalem! car le Soubdan n'est comparable à vostre puissance. — Je (dist il) feray doncques bastir le temple de Salomon. — Non, dirent ilz encore; attendez un peu. Ne soyez jamais tant soubdain à voz entreprinses. »

Et Picrochole, plus qu'à demi fou, emporte l'Asie Mineure, demande s'il verra Babylone et le mont Sinaï. On le rejette sur les deux Arménies et les trois Arabies.

« Par ma foy! dist-il, nous sommes affolez. Ha! pauvres gens! — Quoy! dirent-ilz — Que boirons nous par ces désers? Car Julien Auguste et tout son oust (armée) y moururent de soif, comme l'on dict. »

Mais les conseillers du roi ont pourvu à tout. Ils ont dirigé sur Jaffa 9014 grands navires chargés des meilleurs vins du monde, que prendront 200020 chameaux et 1600 éléphants capturés là-bas à la chasse. A ce moment précis, le charme du rêve possède Picrochole. Ne vient-il pas d'enlever la caravane de la Mecque? Il a même gardé de cet exploit un souvenir fâcheux. « Voire mais nous ne beusmes poinct frais. » La Fontaine recueillera le mot, avec la fable du *Pot au lait*, qu'un vieux gentilhomme, « esprouvé en divers hazars, et vray routier de guerre », oppose aux chimères des conquérants en cabinet :

« J'ay grand peur que toute ceste entreprinse sera semblable à la farce du pot au lait, duquel un cordouannier se faisoit riche par resverie, puis, le pot cassé, n'eut de quoy disner. Que pretendez vous par ces belles conquestes? Quelle sera la fin de tant de travaulx et de traverses ? — Ce sera, dist Picrochole, que, nous retournez, repouserons à noz aises. » Dont dist Echephron : « Et si par cas jamais n'en retournez ? Car le voyage est long et pereilleux. N'est le mieulx que dès maintenant nous repousons, sans nous mettre en ces hazars ? » (I, 33.)

Cependant tous ces personnages, pédants jusqu'au bout des ongles, d'une si divertissante figure, ne sont encore qu'au second plan sur le théâtre de Rabelais : à Panurge, à Frère Jean des Entommeures, est réservé le premier rang de la scène. Panurge est si alerte, il représente d'une façon si vivante l'un des caractères favoris du moyen âge, la finesse, la ruse et la malice aux prises avec la société, qu'on est tenté de chercher en lui un portrait historique. J'ai fait voir plus haut que plusieurs des traits originaux du poète Villon et, en général, des joyeux écoliers du vieux temps, se retrouvent en Panurge.

Panurge aime à rire, à se moquer. Il est éminemment

« malfaisant, pipeur, beuveur, bateur de pavez, ribleur s'il en estoit à Paris. » (*Ibid.*)

Nous connaissons déjà plusieurs de ses mauvais tours. Son portrait répond bien à sa moralité : c'est un être souple, alerte, félin, assez chétif, de



physionomie impertinente et quelque peu trouble, inquiétant et amusant à considérer, pour les personnes qui n'ont jamais affaire à lui,

« de stature moyenne, ny trop grand, ny trop petit, et avoit le nez un peu aquillin, faict à manche de rasouer, et pour lors estoit de l'eage de trente et cinq ans ou environ, fin à dorer comme une dague de plomb, bien galant homme de sa personne. » (I, 33.)

La vie vagabonde, sans foyer, douloureusement solitaire, l'état de défense illégitime où il s'est placé en face de la loi, la maladie « qu'on appeloit en ce temps là faulte d'argent », l'angoisse incessante du lendemain, ont émoussé en lui toute délicatesse, mais aiguisé aussi l'esprit de prudence, et cette sagesse des petites âmes dont la peur est le commencement. Sa lutte prolongée contre le monde a faussé en lui plus d'un ressort ; son courage et sa volonté ont bien des défaillances ; il ne se présente pas à nous de face et franchement, avec l'entrain bruyant de Falstaff, la vaillante insolence de Scapin : son pâle et fin profil a quelque chose de louche et de fuyant. Il est, je le veux, « le meilleur fils du monde » ; mais on ne se repentira jamais de s'être méfié de lui.

Frère Jean des Entommeures, toujours « en alaigresse d'esprit », « l'esprit moult limpide et serain » (III, 26), s'oppose franchement, en pleine lumière, au lettré corrompu et timide, son inséparable ami. C'est, à la vérité, le moins mystique des moines,

« jeune, guallant, frisque, deliberé, hault, maigre, bien fendu de gueule, bien advantagé en nez, beau depescheur d'heures, beau desbrideur de messes, beau descroteur de vigiles ; pour tout dire sommairement, vray moyne, si oncques feust depuis que le monde moynant moyna de moynerie. Au reste clerc jusques ès dents en matière de breviaire. » (I, 27.)

Il prend ses ébats le plus loin possible du couvent, avec la gaité ironique d'un écolier, moine errant, mais non pas mendiant. Il a gardé de la vie monacale l'insouciance du jour présent, la confiance enfantine dans le lendemain. Il discourt encore quelquefois avec les mots et l'intonation des prédicateurs, mais en riant :

« Sçais tu pas bien que la fin du monde approche ? Nous en sommes huy plus près de deux trabutz et demie toise que n'estions avant hier. L'Antichrist est desjà né, ce m'a l'on dict. Vray est que il ne faict encores que esgratigner sa nourrisse et ses gouvernantes, et ne monstre encore les thesaurs : car il est encores petit. *Crescite. Nos qui vivimus multiplicamini* ; il est escript. C'est matiere de breviaire. » (III, 26.)

Au fond, il n'est pas vicieux ; l'âme en lui est saine, le tempérament vigoureux ; mais le jeûne, la soif et la faim sont l'abstinence dont il pâtit le plus cruellement.

« Beuvons, amis ! il fait certes huy beau boire, aussi fait-il tous les jours. Beuvons ! Je boy de bien bon cueur à vous, et soyez les très bien venus... Beuvons ensemble par accord en charité. » (V, 6.)

Pourvu qu'il s'agite, dépense ses forces, qu'il

entomme (taille en pièces) et frappe à tours de bras quelque part, n'importe où, Frère Jean est heureux. « L'avez vous veu ? » crient les *Papimanes,* qui ne songent qu'à leur pape, et montent tout effarés sur le vaisseau de Pantagruel. « Qui est-il ? » demande le fougueux moine, sans autre explication ; « par la mort beuf, je l'assommeray de coups ». (IV,48.) Un pareil homme est évidemment fait pour l'action plutôt que pour la méditation et la prière, et la cuirasse lui siérait mieux que le capuchon. Son caractère tient dans le discours qu'il adresse aux aventuriers, en vue de l'île des *Chats-fourrés* :

« Vertus de froc, quel voyage icy faisons-nous?... Nous ne faisons que... ravasser, que rien faire. Cordieu, ce n'est pas mon naturel; si tousjours quelque acte héroïque ne faist, la nuict je ne peux dormir. Doncques vous m'avez en compaignon prins pour en cestuy voyage messe chanter et confesser ? Pasques de soles ! le premier qui y viendra, il aura en pénitence soy comme lasche et meschant jecter au fond de la mer, en deduction des peines de purgatoire, je dis la teste la première. »

Il rappelle les travaux et les bienfaits d'Hercule, les brigands, monstres et serpents massacrés par le dieu :

« A son imitation deffaisons et mettons à sac les Chatsfourrez, ce sont tierceletz de diables, et delierons ce païs de tyrannie. Je renie Mahon. Si j'estois aussi fort et aussi puissant qu'il estoit, je ne vous demanderoys n'ayde ne conseil; ça, irons-nous ? » (V, 15.)

Il eût fait merveille dans l'état-major de l'arche-

vêque Turpin. C'est lui seul qui sauve les précieuses vignes de son couvent de Seuillé, envahies, ravagées, hachées, brûlées par les bandes du roi Picrochole :

« Escoutez, Messieurs : vous aultres qui aymez le vin, le corps Dieu, sy me suyvez. Car, hardiment, que sainct Antoine me arde sy ceulx tastent du pyot qui n'auront secouru la vigne...

« Ce disant, mist bas son grand habit, et se saisist du baston de la croix, qui estoit de cueur de cormier, long comme une lance, rond à plain poing, et quelque peu semé de fleurs de lys, toutes presque effacées. Ainsi sortit en beau sayon, mist son froc en escharpe, et de son baston de la croix donna sy brusquement sus les ennemys, qui sans ordre ne enseigne, ne trompette ne tambourin, parmy le clos vendangeoient. Il chocqua doncques si roydement sur eulx sans dyre guare qu'il les renversoyt comme porcs, frapant à tors et à travers à la vieille escrime.

« Es uns escarbouilloyt la cervelle, ès aultres rompoyt bras et jambes, ès aultres deslochoyt les spondyles du coul, ès aultres demoulloyt les reins, avalloyt le nez, poschoyt les yeulx, fendoyt les mandibules, enfonçoyt les dans, descroulloyt les omoplates...

« Si quelcq'un se vouloyt cascher entre les sepes plus espès, à icelluy freussoit toute l'areste du douz, et l'esrenoit comme un chien.....

« Si quelqu'un de sa vieille congnoissance luy crioit : « Ha ! frère Jean, mon amy, frère Jean, je me rend ! » — Il t'est (disoyt il) bien force, mais ensemble tu rendras l'ame à tous les diables.....

« Les uns cryoient saincte Barbe ;

« Les aultres, sainct George ;

« Les aultres, saincte Nytouche.....

« Les uns mouroient sans parler, les aultres parloient sans mourir, les ungs mouroient en parlant, les aultres parloient en mourant.

« Les aultres cryoient à haulte voix : « Confession ! confession ! *Confiteor ! Miserere ! In manus !*

« Tant fut grand les crys des navrez, que le prieur de l'abbaye avec tous ses moines sortirent, lesquelz, quand apperceurent ces pauvres gens ainsi tuez parmi la vigne et blessez à mort, en confesserent quelques ungs. Mais ce pendant que les prebstres se amusoient à confesser, les petits moinetons coururent au lieu où estoit frere Jean, et luy demanderent en quoy il vouloit qu'ilz luy aydassent.

« A quoy respondit qu'ilz esguorgetassent ceulx qui estoient portez par terre.....

« Ainsi, par sa prouesse, furent desconfiz tous ceulx de l'armée qui estoient entrez dedans le clous (clos), jusques au nombre de treze mille six cens vingt et deux, sans les femmes et petitz enfans, cela s'entend tousjours. » (I, 28.)

Une autre occasion d'héroïsme se présente à lui, qui fera éclater en même temps la pusillanimité de Panurge, et, par le rapprochement et l'opposition flagrante du caractère des deux personnages, produira la scène la plus vivante et la plus comique du *Pantagruel*. C'est le grand épisode de la tempête.

Nos voyageurs se trouvaient en pleine mer, très loin de toute terre réelle, quittant à peine l'île de *Tohu-Bohu*. Le temps était beau. Mais voilà qu'ils rencontrent à leur droite

« neuf orques chargées d'une moinerie multicolore, jacobins, jésuites, capucins, ermites, augustins, bernardins, célestins, théatins, cordeliers, carmes, minimes, et aultres sainctz religieux, lesquelz alloient au concile de Chevil (astre des tempêtes pour les Juifs) pour grabeler les articles de la foy contre les nouveaux haereticques. »

L'imprudent Panurge entre tout d'abord « en excès de joye », assuré qu'il est d'une mer clémente, grâce à cette rencontre. Il salue courtoisement « les beatz peres », recommande son âme à leurs prières, et leur fait jeter 78 douzaines de jambons, des monceaux de victuailles et deux mille beaux angelots, pour les âmes des trépassés.

Pantagruel, cependant, « restoit tout pensif et mélancholique ». Frère Jean lui demande la cause de cette sombre humeur ; mais déjà les moines produisaient leur inévitable effet maritime : « un tyrannicque grain et fortunal nouveau » secouait le navire pantagruélique.

« Soubdain la mer commença s'enfler et tumultuer du bas abyme, les fortes vagues battre les flans de nos vaisseaulx, le maistral, accompaigné d'un cole (tourmente) effrené, de noires grappades, de terribles sions (tourbillons), de mortelles bourrasques, siffler à travers nos antemnes. Le ciel tonner du hault, fouldroyer, esclairer, pluvoir, gresler, l'air perdre sa transparence, devenir opacque, tenebreux et obscurci, si que aultre lumiere ne nous apparoissoit que des fouldres, esclaires et infractions des flambantes nuées... Croyez que ce nous sembloit estre l'antique chaos, on quel estoit feu, air, mer, tous les elemens en refraictaire confusion. »

Panurge, accroupi sur le tillac, à demi-mort de peur et l'estomac bouleversé, redevient subitement dévot :

« Invocqua tous les benoistz saincts et sainctes à son ayde, protesta de soy confesser en temps et lieu, puys s'escria en grand effroy : « ... Pleust à Dieu et à la benoiste, digne et

sacrée Vierge que maintenant, je diz tout à ceste heure, je feusse en terre ferme bien à mon aise !

« O que troys et quatre foys heureulx sont ceulx qui plantent chous ! O Parces, que ne me fillastes-vous pour planteur de chous ! O que petit est le nombre de ceulx à qui Juppiter a telle faveur porté, qui les a destinez à planter chous ! Car ilz ont tousjours en terre un pied : l'aultre n'en est pas loing... Ha ! pour manoir deificque et seigneurial il n'est que le plancher des vaches ! Ceste vague nous emportera, Dieu servateur ! O mes amys, un peu de vinaigre ! Je tressue de grand ahan ! »

Dans son angoisse, il signale aux matelots, l'une après l'autre, les avaries du navire ; d'une voix lamentable, il indique des manœuvres qu'il croit utiles :

« Voyez à la calamite de vostre boussole, de grace, maistre Astrophile, dont nous vient ce fortunal. Par ma foy, j'ay belle paour... C'est faict de moy .. Bou, bou, bou, bou !... Je naye, je naye, je meurs ! Bonnes gens, je naye ! »

Pantagruel, après avoir fait la prière à haute voix et imploré l'aide « du grand Dieu servateur », tenait le gouvernail « fort et ferme ». Frère Jean, en simple pourpoint, venait en aide aux matelots, ainsi qu'Epistémon, Ponocrates, tous les compagnons raisonnables du géant. Panurge, sur son tillac, pleurait et se lamentait toujours : le moine s'indigne :

« Par Dieu, Panurge le veau, Panurge le pleurart, Panurge le criart, tu ferays beaucoup mieulx nous aydant ici, que la pleurant comme une vache... »

« Frere Jan, mon amy, mon bon pere, je naye, je naye,

mon amy, je naye. C'est faict de moy, mon pere spirituel, mon amy, c'en est faict... Ha ! mon pere, mon oncle, mon tout, l'eau est entrée en mes souliers par le collet... Pleust à Dieu que praesentement je feusse dedans la orque des bons et beatz peres concilipetes les quelz ce matin nous rencontrâmes, tant devotz, tant gras, tant joyeulx, tant douilletz et de bonne grace !... Zalas, Zalas ! ceste vague de tous les diables (*mea culpa*, *Deus*), je diz ceste vague de Dieu enfondrera nostre nauf. — Zalas ! frere Jan, mon pere, mon amy, confession ! Me voyez cy à genoulx. *Confiteor*, vostre saincte benediction ! »

Mais le moine a bien d'autres affaires, et envoie son pitoyable ami à tous les diables.

« Ne jurons poinct (dist Panurge), mon pere, mon amy, pour ceste heure. Demain tant que vouldrez... »

Il commence à perdre réellement la tête, promet dix-huit cent mille écus, d'un seul paiement, à qui le mettra à terre. Il revient au *Confiteor*, demande à faire son testament. Frère Jean, commandant la manœuvre, l'invite avec force gros mots, mais en vain, à se joindre à lui. *Consummatum est*, clame Panurge. « De par le diable », répond l'homme d'Eglise.

« Ha ! frere Jan (dist Panurge), mon pere spirituel, mon amy, ne jurons poinct. Vous pechez... Je meurs, mes amys. Je pardonne à tout le monde. Adieu. *In manus*... Sainct Michel d'Aure, sainct Nicolas, à ceste foys, et jamais plus ! Je vous foys icy bon veu, et à nostre Seigneur, que si ce coup m'estez aydant, j'entends que me mettez en terre hors ce dangier icy, je vous edifieray une belle grande petite chappelle, ou deux, entre Quande et Monssoreau, et n'y paistra vache ne veau. »

Et d'une voix éteinte, il reprend à l'adresse de

Frère Jean, son « amy doulx », une homélie entrecoupée de hoquets, contre le péché de blasphème; il essaye de se persuader, d'après les témoignages d'Orphée, de Phérécydes, de Strabon, de Pausanias, d'Hérodote, qu'un navire portant quelque ministre « des dieux » ne pouvait faire naufrage.

« Il radote, dist frere Jan, le paouvre diable. — Teste Dieu plene de reliques ! quelle patenostre de cinge est-ce que tu marmottes là entre les dens ? Ce diable de fol marin est cause de la tempeste, et il seul ne ayde à la chorme (chiourme). »

La voix du moine éclate, retentissante, à travers le grondement de la foudre et la clameur sifflante des vagues. Déjà le fanal est éteint, la proue mise en pièces ; le vaisseau semble perdu. Panurge se reporte mélancoliquement, en esprit, au clos de Seuillé, où il aimerait d'être présentement, et chez Innocent, le pâtissier, devant la *Cave peinte*, à Chinon. Etre à terre ! il a comme l'hallucination d'un débarquement aussi facile que désirable :

« Dea, beaulx amys, puysque surgir ne povons à bon port, mettons-nous à la rade, je ne sçay où. Plongez toutes vos ancres. Soyons hors de ce dangier, je vous en prie. Nostre ami, plongez le scandal et les bolides (la sonde), de grace. Sçaichons la haulteur du profond. Sondez, nostre amé, mon amy, de par nostre Seigneur. Sçaichons si l'on boiroit icy aisement debout, sans soy besser. J'en croy quelque chose. »

Mais le pilote, à son tour, jette, à grands cris,

des commandements dont la signification est fort sinistre. Evidemment, on est sur le point de couler à pic.

« En sommes nous là ? dist Pantagruel. Le bon Dieu servateur nous soyt en ayde ! »

Et Jamet Brahier, maître pilote, semble sonner la cloche d'agonie :

« Chacun pense de son ame et se mette en devotion, n'esperans ayde que par miracle des cieulx. »

« Accapaye, au nom de Dieu ! » (tends les cordages)

clame le vaillant moine. Il ne compte plus que par millions les diables contre qui il lutte désespérément. Entre deux jurons, il demande son bréviaire. Il voit, lui aussi, la fin très prochaine. Mais, jusqu'au bout, il tiendra tête à l'orage, aux flots déchainés et à tous les diables d'enfer.

« Helas ! (dist Panurge) frere Jan se damne bien à crédit. O que je y perds un bon amy !... Deux motz de testament. Tenez, icy sur ce transpontin. »

Mais à quoi bon tester, disent très sensément ses amis. Le naufrage engloutira à la fois le testateur et le testament. Il ne reste plus qu'à attendre la vague suprême, qui ne tardera guère. Frère Jean lui-même, mais le dernier, désespère du salut.

« Allors feut ouye une piteuse exclamation de Pantagruel, disant à haulte voix : « Seigneur Dieu, saulve nous : nous perissons. Non toutesfoys advieigne scelon nos affections, mais ta saincte volunté soit faicte. — Dieu (dist Panurge) et la benoiste Vierge soient avecques nous. »

Ils y étaient, en effet. Tout à coup Pantagruel crie : Terre ! terre ! Un port est en vue, d'où sortent des bâtiments de toutes tailles qui vont vers les aventuriers, pour leur porter secours. Ils approchent de l'île ombreuse des bons immortels Macraeons. Et Panurge, rassuré, allègre, retourne brusquement son caractère et change d'état d'âme :

« Ha ! Ha ! tout va bien. L'oraige est passée. Je vous prie, de grace, que je descende le premier. Je vouldrois fort aller un peu à mes affaires. »

Des paroles sublimes tombent de ses lèvres :

« Vous ayderay je encores là ? Baillez que je vrilonne ceste chorde. J'ay du couraige prou, voire. De paour bien peu. Baillez ça, mon amy. Non, non, pas maille de craincte... Voile bas. C'est bien dict. *Comment, vous ne faictez rien, frere Jan ?* Est-il bien temps de boire à ceste heure ? que sçavons nous si l'estaffier de sainct Martin nous brasse encores quelque nouvelle oraige ? Vous iray je encore ayder de là ? Vertus guoy ! je me repens bien, mais c'est à tard, que n'ay suivy la doctrine des bons philosophes, qui disent soy pourmener près la mer et naviger près la terre estre chose moult seure et delectable, comme aller à pied quand l'on tient son cheval par la bride. Ha, ha, ha ! par Dieu, tout va bien. Vous ayderay-je encores là ? Baillez ça ; je feray bien cela, ou le diable y sera... Frere Jan ne faict rien là, il se appelle frere Jan faictnéant, et me regarde icy suant et travaillant pour ayder à cestuy homme de bien matelot premier de ce nom...

« Enfans, avez vous encores affaire de mon ayde ? N'espargnez la sueur de mon corps, pour l'amour de Dieu... Nostre Seigneur veult, entendez vous bien ? que nous mangeons nostre pain en la sueur de nos corps, non pas rien ne faisans, comme ce penaillon de moyne que voyez, frere Jan, qui boyt et meurt de paour. »

Aussitôt l'ancre jetée, Panurge annule, en l'expliquant, son vœu d'une chapelle à bâtir « à Monsieur sainct Nicolas » :

« J'entends que sera une chappelle d'eau rose, en laquelle ne paistra vache ne veau, car je la jecteray au fond de l'eau. — Voylà, dist Eusthenes, le guallant. Voilà le guallant, guallant et demy ! C'est verifier le proverbe lombardicque :

« *Passato el pericolo, gabato el santo.* »

(IV, 18 à 24.)

CHAPITRE VII.

LA SATIRE PHILOSOPHIQUE DE RABELAIS.

Après la comédie, la satire. Mettre en scène, avec leur langage professionnel, leurs ridicules et leurs qualités, les saillies et les contradictions de leurs caractères, des personnages bien vivants, cela est une œuvre d'artiste. Passons maintenant à l'étude du philosophe qui appliqua son merveilleux génie d'observation aux grandes réalités abstraites, la nature humaine, la science, la société politique, l'Eglise. L'expérience morale de Rabelais, telle que son livre la présente, ne se porte point de préférence vers l'analyse subtile ou complaisante de sa propre vie intérieure. Ce moine, que la paix du cloître a si vite lassé, regarde au dehors, non au dedans de lui-même. Il se tient à mille lieues de Montaigne. Mais ce savant n'abandonne jamais la méthode des sciences de la nature. Il a recueilli des faits si nombreux et si précis qu'il pourra, au delà de son œuvre de critique, édifier une théorie de l'éducation, et esquisser une doctrine de la sagesse et du bonheur, *moëlle substantificque* de *l'os médullaire* que maintenant nous pouvons briser.

I

LA NATURE HUMAINE ET L'ENFANT.

« A boire ! » crie Gargantua en venant au monde. L'impérieux appétit s'impose à l'enfant qui, rassasié, reprend sa bonté native et rit :

« Car s'il advenoit qu'il feust despit, courroussé, fasché ou marry, s'il trepignoit, s'il pleuroit, s'il crioit, luy apportant à boyre, *l'on le remettoit en nature*, et soubdain demeuroit coy et joyeulx. » (I, 7.)

Les vêtements blancs dont il fut revêtu signifiaient « joye, liesse, soulas, plaisir et délectation. » Les vêtements bleu de ciel étaient le symbole de la béatitude candide de l'enfance. La pensée de Rabelais sur les commencements de la vie humaine est tout à fait opposée à celle de Lucrèce. Pour l'écrivain français, la nature n'est pas une marâtre qui rejette l'enfant nu et pleurant sur un rivage hostile, mais une mère indulgente qui allaite abondamment son petit, et lui cachera longtemps, sous un voile d'illusions, les sévères réalités du monde. L'instinct satisfait n'est pas alors la cause unique du bonheur ; ni le raisonnement, ni la pudeur, ni l'orgueil, ni le repentir n'entravent encore la liberté de l'enfant ; il peut, sans rougir, se livrer à mille plaisirs inoffensifs ou absurdes :

« Gargantua, depuis les trois jusques à cinq ans, feut

nourry et institué en toute discipline convenente, par le commandement de son père, et celluy temps passa comme les petitz enfans du pays, c'est assavoir: à boyre, manger et dormir; à manger, dormir et boyre; à dormir, boyre et manger.

« Tousjours se vaultroit par les fanges, se mascaroyt le nez, se chauffouroit (s'égratignait) le visaige, aculoyt ses souliers, baisloit souvent aux mouches, et couroit voulentiers après les parpaillons, desquelz son pere tenoit l'empire... Il se mouschoit à ses manches... et beuvoit en sa pantoufle, et se frottoit ordinairement le ventre d'un panier. Ses dens aguysoit d'un sabot, ses mains lavoit de potaige, se pignoyt d'un goubelet... se couvroyt d'un sac mouillé... beuvoyt en mangeant sa souppe, mangeoit sa fouace (gâteau) sans pain, mordoyt en riant, rioyt en mordant... se cachoyt en l'eau pour la pluye, battoyt à froid, songeoyt creux... retournoit à ses moutons... ferroyt les cigalles... croyoit que nues feussent pailles d'arain, et que vessies feussent lanternes... Les petitz chiens de son pere mangeoient en son escuelle: luy de mesmes mangeoit avecques eux. Il leurs mordoit les aureilles, ilz luy graphinoient le nez,... ilz luy leschoient les badigoinces (les lèvres). » (I, 11.)

Tout ceci, c'est la naïveté de la petite enfance. Mais l'adolescent ne fait que changer de fantaisie. Le rêve, en lui, revêt des formes plus nettes et plus durables : enthousiasmes généreux, projets d'héroïsme, espérances sans limites, il chevauche sans cesse quelqu'un des *coursiers factices* de Gargantua, les caresse tendrement, les emporte avec soi au plus haut du logis, dans sa chambrette toute peuplée de songes étincelants.

« Luy mesmes d'une grosse traine (soliveau) fist un cheval pour la chasse ; un aultre d'un fust (bois) de pressouer

à tous les jours, et d'un grand chaisne une mulle avecques la housse pour la chambre. Encores en eut il dix ou douze à relays, et sept pour la poste ; et tous mettoit coucher auprès de soy. » (I, 12.)

Les sages, tels que le duc de Francrepas et le comte de Mouillevent, se gaussent et rient, « comme un tas de mousches », de la simplicité du jeune homme. Les sages ont peut-être raison : l'heure est bientôt venue de régler une imagination vagabonde, de cultiver l'esprit, d'assouplir le corps de l'enfant.

« Son entendement, dit son père Grandgousier, participe de quelque divinité, tant je le voy agu, subtil, profund et serain. Et parviendra à degré souverain de sapience, s'il est bien institué. » (I, 14.)

Les dispositions de l'élève sont excellentes : le tout est de le confier « à quelque homme sçavant, pour l'endoctriner selon sa capacité ». On appelle donc « un grand docteur sophiste » (théologien, portent les premières éditions du *Gargantua*), maître Thubal Holopherne, et le jeune géant s'engage dans les sentiers rocailleux de la scolastique.

II

LA VIEILLE ÉDUCATION SCOLASTIQUE.

Il y perdra de longues et belles années. On le met au régime de l'étudiant du moyen âge qui, le lourd écritoire et l'étui à plumes attachés à la

ceinture, écrit encore « gotticquement. » On lui bourre la cervelle du fatras pédagogique dont la Renaissance commencera de délivrer l'esprit humain. Il s'exerce laborieusement à la vaine gymnastique qui s'applique aux formes de la pensée, mais néglige l'objet de la pensée. Il étudie le syllogisme, et demeure étranger aux notions sur lesquelles s'emploie le raisonnement. Il se nourrit des grammairiens latins de la décadence, du *Doctrinal* d'Alexandre de Villedieu et du *Graecismus* d'Evrard de Béthune, et ne lit pas un seul des écrivains de l'antiquité. De plats aphorismes de sagesse, des paraboles enfantines, de fades homélies sont pour lui toute la science morale de l'âme et la discipline de la vie. De tous ces traités médiocres de rhétorique et de logique, encombrés de commentaires, quelquefois rédigés par demandes et réponses et qu'il s'est appropriés au point de les réciter par cœur « à revers », le pauvre écolier ne tire aucun profit ni pour le développement viril de sa raison, ni pour la culture des facultés délicates de son esprit. Gargantua « en devenoit fou, niays, tout resveux et rassoté » (imbécile). Don Philippe des Marays, consulté par Grandgousier, répond que le savoir de tels précepteurs

« n'estoit que besterie, et leur sapience n'estoit que moufles (balivernes), abastardissant les bons et nobles esperitz, et corrompent toute fleur de jeunesse. « Qu'ainsi soit, prenez (dist il) quelc'un de ces jeunes gens du temps

present, qui ait seulement estudié deux ans : en cas qu'il ne ait meilleur jugement, meilleures parolles, meilleur propos que vostre filz, et meilleur entretien et honnesteté entre le monde, reputez moy à jamais un taillebacon (charcutier) de la Brene. » (I, 15.)

Le jeune géant, enlevé à temps au « vieux tousseux » Jobelin Bridé, est confié au grave Ponocrates, qui représente la fécondité du travail méthodique établi sur un objet sérieux. Le maître et l'élève se rendent à Paris où ils verront à son foyer la science « des resveurs mateologiens du temps jadis. » Mais Ponocrates, avant de réformer le régime intellectuel et moral de Gargantua, abandonne encore quelques jours celui-ci

« à sa maniere accoustumée, affin d'entendre par quel moyen, en si long temps, ses antiques précepteurs l'avoient rendu tant fat, niays et ignorant. » (I, 21.)

Le spectacle auquel il assiste est assez triste. Tandis que l'esprit de l'écolier s'éteignait lentement dans l'ennui d'études toutes mécaniques, son corps s'habituait à une sensualité lourde. Il s'éveille tard, car, disent ses « regens antiques », *Vanum est vobis ante lucem surgere*. Il gambade

« parmy le lict quelque temps pour mieulx esbaudir ses esperitz animaulx » ; s'enveloppe d'une robe de fourrures, évite de se laver et déjeune amplement ; puis il va à l'église, « et luy pourtoit on dedans un grand panier un gros breviaire empantophlé (emmaillotté), pesant, tant en gresse que en fremoirs et parchemin, poy plus poy moins, unze quintaulx six livres ; là oyoit vingt et six ou trente messes... et marmonnoit toutes ses Kyrielles, et tant curieusement les épluschoit, qu'il n'en tomboit un seul grain en terre. »

Il se promène le long des cloîtres, traînant un chapelet dont il égrène plus de patenôtres que seize ermites. Il ouvre un livre et paraît y étudier « quelque meschante demye heure... mais son âme estoit en la cuysine ». Le dîner l'appelle; il engloutit des monceaux de viandes épaisses, arrosées de vin à flots. On apporte les cartes et les dés et Gargantua repu, bientôt fatigué de jouer à *Pille-moutarde*, à *Coquinbert qui gaigne perd*, à *Je te pinse sans rire*, à *Sainct-Trouvé*, *Compère prestez moy vostre sac*, à *Colin-Maillard*, à *Laver la coiffe madame*, au *Pourceau mory* et à la *Tirelitantaine*, s'étend sur un banc ou dans son lit, et dort deux ou trois heures, « sans mal penser ny mal dire ». Réveillé, il court à la cuisine, « pour sçavoir quel roust estoit en broche. »

Tel est le plus clair résultat d'une éducation qui avait commencé par les préceptes de Domat, le traité *De quatuor virtutibus cardinalibus* et les mystères du syllogisme en *Baralipton*.

III

LA SORBONNE. — LES SCIENCES SCOLASTIQUES.

C'est entre les murs de la Sorbonne que triomphent les *Maîtres sophistes*, c'est-à-dire les théologiens. Là, règne sans partage la méthode déductive, dont le joug pèse sur les connaissances

les plus rebelles au raisonnement *a priori*. De vastes provinces, l'Université, les turbulentes écoles de la rue du Fouarre, les collèges, les abbayes savantes, toute la montagne latine relèvent de son empire, se révoltent parfois contre son despotisme. Depuis trois siècles, on y dispute *de omni re scibili*, et la science y languit toujours dans une éternelle enfance. Pantagruel y soutient des thèses devant les théologiens « par l'espace de six sepmaines, depuis le matin quatre heures jusques à six heures du soir ». (II, 10.) A la fin du XIVᵉ siècle, l'argumentation, dans cette Faculté, durait encore douze heures, pendant deux ou trois semaines. De cet exercice continuel de la dispute qui s'identifia tellement avec l'École que l'École lui a donné son nom, naquit l'art de parler à l'infini sur tous les sujets ; « les qualités oratoires de l'esprit français — *argute loqui* — s'y déployaient largement : la véritable science en souffrait. La primauté de la Sorbonne apparaît jusque dans les méthodes d'enseignement de la Faculté des Arts. Celle-ci, aux études du *Trivium*, réservait tout son zèle pour la *dialectique*, négligeant les exercices grammaticaux et littéraires qui devaient y préparer ; et la dialectique, qui dominait sur les sciences du *Quadrivium*, relevait docilement de la théologie. Les bacheliers, durant leur noviciat de trois ans pour le professorat, ne commentaient guère que les livres des *Sentences*, immense arsenal de thèses théologiques. Le latin, traité par eux comme une langue vivante,

altéré, rajeuni, renouvelé, apprenait à dire ce qu'il n'avait jamais pu dire aux temps de Cicéron et de Sénèque. Sans doute, les beaux monuments des littératures classiques étaient fort mal habilement explorés jusqu'à la fin du xve siècle. Mais le dédain de l'expérience, l'ignorance obstinée des faits égarèrent pareillement les scolastiques dans toutes les directions. D'une erreur de méthode sortirent une philosophie subtile et vide, une science verbeuse, une éducation stérile ou dangereuse. L'Ecole soumit à l'*a priori* mathématique et théologique la morale comme la physique ; alors même que les savants expérimentaient véritablement, comme dans les essais d'alchimie, de chimériques hypothèses altéraient la sincérité de leurs recherches. Ainsi furent gâtées toutes les branches de la culture intellectuelle. Marot disait, en 1535 :

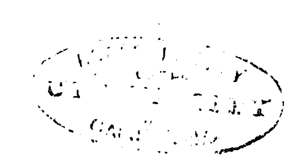
> En effect, c'estoient de grands bestes,
> Que les régens du temps jadis :
> Jamais je n'entre en paradis
> S'ils ne m'ont perdu ma jeunesse.

On a vu plus haut que Panurge, c'est-à-dire Rabelais, ne fut point tendre pour la Faculté des Arts. Mais la satire rabelaisienne porte jusqu'aux *sophistes*, jusqu'à la Sorbonne elle-même : c'est un sorboniste que l'on députe à Gargantua après le rapt des cloches, en dépit de l'Université, qui présentait un *orateur*. Maître Janotus de Bragmardo ne se contente pas de raisonner à contre-temps par



François Rabelais.

Reproduction du Musée de Versailles.



argument démonstratif ; il nous dit, en outre : ceci est un syllogisme, et des plus purs. Il enlève sept aunes de drap à la barbe des maîtres ès arts, qu'il cloue net par sa logique. Ceux-ci, qui ne savent point conclure *in modo et figura*, n'auront aucune part à l'aubaine. « *Pannus pro quo supponit ? — Confuse* (dist Bandouille) *et distributive.* » (I, 20.) Janotus, qui est docteur, chanoine et pourvu de bons bénéfices, n'a point encore perdu, malgré son excessive logique, la vue juste des choses temporelles, j'entends de celles qui lui sont profitables. Il tient encore, par ses petits intérêts, au monde des vivants.

C'est parmi les sujets de la *Quinte Essence* que Rabelais nous montre les dernières extrémités de l'esprit scolastique. Le royaume d'*Entéléchie* était encore de ce monde au commencement du XVIe siècle. Le long du ruisseau de la rue Saint-Jacques, passaient, revêtus de la robe noire des *Capets*, les étudiants vieillis dans les luttes de l'École, parfaitement aveugles pour toute espèce de réalité, convaincus que toute chose pensée se classe « dans les entités de la substance », et qui, à la suite de Raymond Lulle et de Scott, la tête gonflée *d'arguments cornus*, retrouvèrent la métaphysique bizarre des gnostiques d'Alexandrie.

Le catalogue dérisoire de la *Librairie de Saint-Victor* est un chapitre décisif de la critique instituée par Rabelais contre la vieille science. Nous y avons relevé précédemment plus d'un titre sati-

rique à l'adresse de la philosophie du moyen âge. Mais les *Barbouillamenta Scoti* ne touchent qu'un docteur, le *Docteur subtil*, et sa famille scolastique. Les titres suivants sont la parodie de toute la tradition doctrinale de l'École :

« *Badinatorium sorboniformium. — Question très difficile : on demande si la Chimère, bourdonnant dans le vide, peut dévorer les intentions secondes? Sujet débattu pendant dix semaines au concile de Constance. Quaestio subtilissima, utrum Chimera, in vacuo bombinans, possit comedere secundas intentiones et fuit debatuta per decem hebdomadas in concilio Constantiensi.* »

A leur tour enfin, les moralistes comparaissent :

Le Moustardier de pénitence.
Le Culot de discipline.
La Savate de humilité.
Le Tripier de bon pensement.
Le Chaulderon de magnanimité.

Puis d'étonnants ouvrages de casuistique

Les Hanicrochemens des confesseurs.
Lyrippii Sorbonici moralisationes per M. Lupoldum.
Le Ravasseur des cas de conscience,

et tout un fatras ecclésiastique, monacal, liturgique :

Le Peloton de théologie.
La Cornemuse des prélats.
La Profiterolle des indulgences.
La Retepenade des cardinaulx.
La Ratouere des theologiens.

Les Brimborions des padres célestins.
La Marmite des Quatre-Temps.
Le Trictrac des freres Frapars. (II, 7.)

Rabelais avait sans doute remué, dans l'abbaye de Fontenay-le-Comte, toute une montagne poudreuse de ces livres scolastiques, dont quelques-uns étaient sortis des cellules de Saint-Victor. Le côté faible de toute cette science morale, dialectique ou mystique, aux yeux d'un homme du XVI[e] siècle, était de n'être point vivante, d'envisager l'homme comme un être abstrait, de l'étudier en dehors de la complexité et du mouvement de la vie, d'écarter *a priori* la passion de son âme, de lui proposer uniquement un idéal d'ascétisme bon pour des moines, dangereux pour une société politique. Le renoncement aux choses terrestres est, en effet, pour les rêveurs du cloître, le premier degré de la perfection, puis la fuite du monde, le détachement de tout amour. L'homme s'élevait ainsi, dès cette vie, à la dignité de l'ange, et l'humanité s'assoupissait doucement en une sorte de torpeur monacale. Le XVI[e] siècle, qu'entraînait la passion d'agir, jugea incomplète une morale qui rendait si difficile l'héroïsme, contrariait plusieurs des tendances supérieures de notre nature et ne répondait pas plus aux besoins du cœur que la sagesse de l'École ne satisfaisait aux exigences de la raison.

Rabelais observa l'état du droit civil et de la médecine, études favorites de sa jeunesse. Le droit français ne fut enseigné publiquement qu'à partir

de 1679. Au XVIe siècle, les travaux des jurisconsultes n'embrassaient donc que le droit romain. Celui-ci, longtemps proscrit par l'Eglise, interdit au clergé au XIIe siècle, jusqu'à la découverte des Pandectes d'Amalfi, exclu au XIIIe de l'Université de Paris par Honorius III, et, par Innocent IV, de l'Europe presque entière, était rentré dans nos écoles au temps des savants papes d'Avignon. Mais là aussi la méthode scolastique ne tarda pas à corrompre la science. Les commentaires étouffèrent le texte, recouvrirent d'un amas de *distinguo* les simples et grands principes des lois romaines. Ce sont les *Fariboles de droict* de la bibliothèque de Saint-Victor. Il n'y a, disait Pantagruel,

« livres tant beaulx, tant aornés, tant elegans, comme sont les textes des Pandectes ; mais la brodure d'iceulx, c'est assavoir la Glose de Accurse, est tant salle, tant infame et punaise, que ce n'est que ordure et villenie. » (II, 5.)

Rabelais fut peut-être trop sévère pour les commentateurs, tels que Accurse, Balde, Barthole, qu'il met en tête d'une liste de jurisconsultes obscurs,

« vieulx mastins, qui jamais n'entendirent la moindre loi des Pandectes, et n'estoyent que gros veaulx de disme, ignorans de tout ce qu'est nécessaire à l'intelligence des lois : car (comme il est tout certain) ils n'avoyent congnoissance de langue ny grecque ny latine, mais seullement de gothique et barbare... Comment doncques eussent peu entendre ces vieulx resveurs le texte des loix, qui jamais ne virent bon livre de langue latine, comme manifestement appert à leur stile, qui est stile de ramonneur de cheminée ou de cuysinier et marmiteux, non de jurisconsulte ? Davantaige, veu que

les loix sont extirpées du mylieu de philosophie moralle et naturelle, comment l'entendront ces folz qui ont, par Dieu ! moins estudié en philosophie que ma mulle? Au regard des lettres de humanité et congnoissance des antiquitez et histoire, ilz en estoient chargez comme un crapault de plumes, dont toutesfois les droictz sont tous pleins, et sans ce ne peuvent estre entenduz, comme quelque jour je montreray plus apertement par escript. » (II, 10.)

C'était là, en matière de bonne éducation juridique, le sentiment des humanistes de la Renaissance. Gargantua, dans sa lettre à son fils, n'avait point oublié le droit de Rome :

« Du droict civil, je veulx que saiche par cueur les beaulx textes et me les confere avecques philosophie. » (II, 8.)

Rabelais étudia la médecine selon la méthode expérimentale que les docteurs arabes avaient fondée en Europe dès le temps de Frédéric II : il recueillit en Italie les traditions et les doctrines des écoles de Ferrare, de Padoue, de Bologne et de Pise, alors maîtresses de la science, qui possédèrent, dans la première moitié du XVI[e] siècle, Luigi Anguillara, le chirurgien Berengario da Carpi, Vésale, Fallope, Manardi, Thomas de Ravenne, Francazano, Girolamo Mercuriale. Une telle éducation, affermie encore par des recherches personnelles sur la botanique et l'anatomie, peut-être même sur les drogues et les poisons — science éminemment italienne à cette époque, — donna au médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon d'abondantes lumières sur l'ignorance ou le charlatanisme de

ses confrères. La médecine française, au moyen âge, avait été gâtée par trois illusions : l'astrologie, la magie, l'alchimie ; elle mérita même, grâce à l'effronterie de quelques-uns de ses docteurs, les reproches dont Gerson accabla l'école de Montpellier. « Le poumon ! le poumon ! » répond Toinette à tous les aveux pathologiques d'Argan. « Cela vient du foie », devait toujours affirmer le médecin, suivant le conseil d'Arnauld de Villeneuve, quels que fussent d'ailleurs les symptômes du mal. Au XVI[e] siècle, si la médecine se compromet moins ouvertement avec les sciences occultes, elle se condamne cependant à l'impuissance par l'abus des hypothèses non vérifiées, par le préjugé des affinités symboliques entre le corps humain et certaines drogues, ou même par la croyance, si commune chez les humanistes, aux influences sidérales. Paracelse, au temps de Rabelais, ne fit que réduire en théorie les singularités et les vues fausses d'une science que la scolastique retardait obstinément, comme elle faisait la physique, l'astronomie et la chimie. L'auteur du *Pantagruel* nous avait montré déjà, dans le personnage de Rondibilis, un médecin simplement rhéteur et raisonneur, au fond peu charlatan, et fort brave bomme : mais il réservait, pour le tableau des régions de la *Quinte Essence,* un aperçu de critique plus sérieuse. Tandis que la reine, Métaphysique sublime, guérit les incurables, ses gentilshommmes, *abstracteurs et remueurs de cendres*, soignent les maladies moins graves.

Ils frappent *neuf* coups sur le ventre des hydropiques, attachent à la ceinture des fiévreux, du *côté gauche*, une queue de renard :

« Un guarissoit du mal des dents, seulement lavant par trois fois la racine de la dent affligée avecques vinaigre suzat, et au soleil par demye heure la laissant desseicher.

« Un autre toute espèce de goutte fust chaude, fust froide... seulement faisant ès goutteux clorre la bouche et ouvrir les yeulx.

« Un autre guarissoit toutes les trois manieres d'hetiques, atrophes, tabides, emaciez, sans bains, sans laict tabian, sans dropace, pication, n'autre medicament, seulement les rendant moines par trois mois. » (V, 21.)

Ces métaphysiciens, qui n'ont jamais scruté ni un cadavre ni une plante, consultent les analogies et les sympathies mystérieuses, les affinités de couleurs ou de formes, emploient les formules et les nombres cabalistiques. Rabelais comprit à quel point la logique à outrance de l'École et l'usage indiscret de la déduction égaraient la médecine. Ce curieux phénomène se reproduira encore au XVIIe siècle sous l'empire de la philosophie cartésienne. Alors, la théorie des *Esprits animaux* régentera jusqu'au *Codex pharmaceuticus*, et Fagon purgera Louis XIV pour la plus grande gloire des rêveries de Descartes.

Une science erronée étend ses ravages en dehors de l'esprit : elle atteint l'homme tout entier. L'intelligence, faussée, désaccoutumée du vrai, n'aperçoit plus la vie qu'à travers une vision trouble :

les réalités de l'ordre moral lui échappent comme celles de l'ordre scientifique. Nous avons vu déjà l'honnête Gargantua, si naïf et si joyeux dans son enfance, s'abêtissant peu à peu, grâce à ses premiers maîtres. Les natures légères, étourdies, que l'apparence captive, que tourmente le désir de briller, s'arrêteront au pédantisme bavard, à l'irritante affectation du bel esprit. Tel l'écolier limousin, disciple de « l'alme, inclyte et celebre academie que l'on vocite Lutece ». Celui-ci fonde la tradition des virtuoses et des raffinés que l'extravagance enchante et que l'absurdité réjouit :

« Je revere les olimpicoles, je venere latrialement le supernel astripotent, je dilige et redame mes proximes, je serve les prescriptz decalogicques, et, selon la facultatule de mes vires, n'en discede le late unguicule. Bien est veriforme que à cause que Mammone ne supergurgite goutte en mes locules, je suis quelque peu rare et lent à supereroger les eleemosynes de ces egenes queritans leur stipe hostiatement. — Et bren ! bren ! dist Pantagruel, qu'est ce que veut dire ce fol ? Je croys qu'il nous forge icy quelque langaige diabolicque... » (II, 6.)

Mais dans ces milliers d'étudiants pauvres qui fourmillent sur la montagne Sainte-Geneviève, il s'en trouvera souvent un supérieur à ses maîtres, qui, tout en méprisant la science des docteurs patentés, recevra avidement, au pied de leurs chaires, l'art du sophisme, si utile aux déshérités pour se frayer un chemin oblique à travers le monde. Celui-là sera l'homme *aux mille ressources*, Panurge. Il a mesuré le vide des doctrines dont

on l'a nourri. Son scepticisme est tout pénétré de cynisme. Aucune passion noble n'a grandi dans son âme; pour lui, l'orgueil, l'ambition, l'honneur croissent en des régions trop hautes. Au fond, Panurge est un révolté, qui n'apporte au combat de la vie que des armes déloyales. Est-il donc, pour une société civilisée, un plus grave problème à résoudre que celui de l'éducation ?

IV

L'ORDRE POLITIQUE. — LES INSTITUTIONS. — L'ÉGLISE.

Il importe, en effet, de déposer dans l'intelligence humaine, à l'abri du sophisme et des préjugés, la notion de justice, qui est le principe de vie des sociétés politiques. Les sages, que préoccupe uniquement la recherche de l'absolu, forment leur république d'après un type de justice idéale d'une beauté trop pure, et l'histoire, artiste moins heureuse que la philosophie, ne le réalisera point. Il faut nous résigner à n'habiter jamais dans la *Cité* de Platon, la bonne ville de Salente, l'*Utopie* de Morus. Gargantua et Pantagruel sont, eux aussi, princes d'*Utopie*. Nous entrevoyons bien, autour d'eux, quelques traits d'un gouvernement parfait, d'une monarchie patriarcale et indulgente, convenable pour un peuple très jeune et très candide. Mais Rabelais, qui n'était encore, sur ce

point, comme ses contemporains, qu'au début de l'expérience, avait un sens critique trop exercé pour agrandir et achever le tableau. Son projet ne fut pas d'élever un édifice social nouveau de la base au faîte, mais de signaler les parties du monument ancien que devait remanier l'architecte. Il dénoncera donc les plus regrettables abus de la royauté, les excès de la guerre, les vices de quelques institutions, l'affaiblissement des traditions et de la discipline dans l'Eglise. Toutefois, il ne nous rendra pas l'écho de l'opinion sur les événements contemporains, et rien ne rappelle moins que son livre les passions et les idées qui, grandissant jusqu'à la fin du siècle, aboutiront à la *Satire Ménippée.* De loin en loin, quelques paroles tantôt graves, tantôt voilées d'ironie, mais toujours rapides, font allusion au fait capital de son temps, à la lutte de la foi nouvelle contre l'Eglise, à l'action tragique du bras séculier. Il était homme de paix, ami de l'ordre établi, peu favorable aux agitations populaires et parisiennes. Mais, s'il fut partisan de l'autorité des princes et profita de leur patronage, il jouit aussi des humiliations de leur orgueil. Le verset du Psalmiste, qu'il avait tant de fois chanté dans son église : *Deposuit potentes de sede,* pourrait servir d'épigraphe à cet enfer satirique que nous avons entrevu plus haut, où les maîtres du monde, empereurs, papes et capitaines, se livrent à des travaux grotesques. Cependant, il ne faudrait point conclure du

récit d'Epistémon que Rabelais fût, à ses heures, un révolutionnaire. Les esprit modérés, formés par la pratique des lettres et l'expérience de la vie, transportent dans la politique les lois de la nature, qui procède par transitions insensibles et ne fait pas de sauts brusques ; ils se contentent de réformer ; ils émondent l'arbre et ne le déracinent point. Ponocrates, établi par Gargantua régent du royaume de Picrochole et gouverneur du fils du roi vaincu, reçoit de pleins pouvoirs pour réprimer

« la convoytise et avarice des administrateurs d'iceluy... Je considere que facilité trop énervée et dissolue de pardonner ès malfaisans leur est occasion de plus legierement derechef mal faire par ceste pernicieuse confiance de grace. » (I, 50.)

Mais entre un gouvernement fort et un régime de despotisme arbitraire, il y a un abîme. Le roi Anarche est durement puni pour les folies aventureuses de son règne. Panurge, dont il est le prisonnier, lui réserve le métier de crieur de sauce verte :

« Je le veulx faire homme de bien ; ces diables de roys icy ne sont que veaulx et ne sçavent ny ne valent rien, sinon à faire des maulx ès pauvres subjectz, et à troubler tout le monde par guerre pour leur inique et detestable plaisir ... Ainsi fut Anarche bon cryeur de saulce verte. Deux jours après Panurge le maria avecques une vieille lanternière. » (II, 31.)

La guerre et ses violences, la conquête et ses



nécessités iniques ont occupé la pensée de Rabelais. Il proteste contre ces conquérants

« les peuples pillant, forçant, angariant, ruynant, mal vexant et regissant avecques verges de fer, brief les peuples mangeant et devorant. » (III, 1.)

Et il ajoutait : Rappelez-vous seulement « ce qu'en ont veu vos peres et vous mesmes, si trop jeunes n'estez ». L'Europe, en effet, avait assisté, depuis la fin du xv[e] siècle, à de singulières entreprises, l'expédition de Charles VIII, la France, l'Empire et l'Espagne se disputant le Milanais, le brigandage du sac de Rome, le monstrueux royaume de Charles-Quint. Rabelais, dans sa correspondance datée de Rome, avait déjà témoigné du désarroi général de la chrétienté ; il tente, en ses premiers livres, de tracer quelques lignes d'un droit des gens plus précis que les notions d'Erasme sur le même objet. « Je n'entreprendray guerre que je n'aye essayé tous les ars et moyens de paix », dit Grandgousier injustement provoqué. (I, 28.) Son envoyé reproche à Picrochole, égaré par le point d'honneur, l'infatuation, les flatteries de ses courtisans, d'avoir rompu, sans grief sérieux, l'antique alliance de deux royaumes, d'avoir envahi, « tout droict tres passé », les provinces d'un voisin pacifique. « Où est foy ? où est loy ? où est raison ? où est humanité ? où est crainte de Dieu ? » Que si Grandgousier ou ses sujets avaient commis quelque tort, Picrochole devait d'abord

« enquerir de la verité, puis nous en admonester et nous eussions tant à ton gré satisfaict que eusse eu occasion de toy contenter. » (I, 31.)

Gargantua révèle aux capitaines qu'il vient de battre un droit de la guerre assez nouveau, imaginé, hélas ! par un prince d'*Utopie*, selon lequel le vainqueur se concilie à force de générosité les cœurs du peuple vaincu. Grandgousier avait défait sur mer le roi Alpharbal :

« Au cas que les aultres rois et empereurs, voire qui se font nommer catholicques, l'eussent miserablement traicté, durement emprisonné et rançonné extremement, il le traicta courtoisement, amiablement, le logea avecques soy en son palays, et par incroyable debonnaireté le renvoya en sauf conduyt, chargé de dons, chargé de graces, chargé de tous offices d'amytié. » (I, 50.)

Alpharbal reconnaissant assembla ses Etats, qui résolurent d'offrir le royaume entier à Grandgousier. Celui-ci, touché de tant de simplicité, pleura copieusement, et n'accepta qu'un tribut de deux millions d'or par an.

Avec un peu de bon vouloir et de loyauté, deux princes peuvent toujours accommoder leurs différends, sans massacrer des foules humaines. L'arbitrage diplomatique doit toujours précéder et peut souvent prévenir la déclaration de guerre :

« Nul de nous n'est oultraigé en son honneur, et n'est question, en somme totale, que de rabiller quelque faute commise par nos gens. » (I, 31.)

Tout ceci n'est-il que vaine chimère ? C'est le

secret d'un avenir encore bien lointain, dont il faut toujours espérer la venue, même contre toute espérance.

Rabelais partage les vues de ses contemporains sur cet art de la guerre dont les Italiens avaient commencé la théorie dès le milieu du xv[e] siècle. L'usage des armes à feu avait bouleversé l'ancienne tactique : l'infanterie et l'artillerie reléguèrent à un rang secondaire la gendarmerie qui, aux armées féodales, jouait le premier rôle. A Fornoue, à Ravenne, à Marignan, le canon et l'arquebuse décidèrent de la bataille. Machiavel regrette presque que l'invention de la poudre diminue l'effet du courage individuel. Rabelais avance un jugement à peu près semblable sur cette « pouldre horrificque, de laquelle nature meme s'est esbahie, et s'est confessée vaincue par art ». (IV, 61.) Mais enfin, il fallait bien opposer un plan stratégique aux ravages des nouvelles armes ; il fallait aussi, pour les Italiens, résister par la discipline à la *furie française*. Notre impétuosité cédait, il est vrai, au premier échec, ou s'énervait par l'attente du combat. Sur ce point, Rabelais semble traduire le passage même de Machiavel commentant une opinion de Tite-Live :

« Telle est la nature et complexion des Françoys, que ils ne valent que à la premiere pointe. Lors ils sont pires que diables; mais s'ilz sejournent, ilz sont moins que femmes. » (I, 48.)

L'élan désordonné des armées du moyen âge



ou des bandes de mercenaires devait faire place à une ordonnance savante, à des évolutions méthodiques. Les tableaux d'ordres de batailles figurés par Machiavel marquent un grand progrès dans l'art militaire, malgré la notion fausse de cet historien sur le rôle de l'artillerie. En vérité, Grandgousier a passé par l'école du secrétaire d'Etat florentin. Il organise son armée, infanterie, artillerie, pionniers, chevau-légers, en attachant à chaque corps des trésoriers, vivandiers, maréchaux, armuriers. Une discipline exacte a façonné ses soldats

« tant bien instruictz en art militaire, tant bien armez, tant bien recongnoissans et suivans leurs enseignes, tant soubdains à entendre et obéir à leurs capitaines, tant expediez à courir, tant fors à chocquer, tant prudens à l'adventure, que mieulx ressembloient une harmonie d'orgues et concordante d'horologe qu'une armée ou gensdarmerie. » (I, 47.)

Assiégé dans la Roche-Clermaud, Picrochole, qui se bat encore comme aux temps chevaleresques, se jette confusément sur les divisions de Gargantua. Celles-ci, fidèles à la tactique de Marignan, s'abritent derrière les volées de l'artillerie :

« Ceulx de la ville defendoient le mieulx que povoient, mais les traictz passoient oultre par dessus sans nul ferir. Aulcuns de la bande, saulvez de l'artillerye, donnerent fierement sus nos gens ; mais peu profiterent, car tous feurent repceuz entre les ordres, et là ruez par terre. Ce que voyans se vouloient retirer ; mais ce pendent le moyne avoit occupé le passaige, par quoy se mirent en fuite sans ordre ny

maintien. Aulcuns vouloient leur donner la chasse ; mais le moyne les retint, craignant que suivans les fuyans perdissent leurs rancz, et que sur ce poinct ceulx de la ville chargeassent sur eulx. » (I, 48.)

Gargantua détache quatre légions, pour arrêter la retraite de Picrochole vers la Roche-Clermaud. Mais la victoire une fois gagnée, l'œuvre d'un bon général n'est point encore accomplie. Il se gardera bien de pousser l'ennemi au désespoir, d'enfermer, par exemple, dans un cercle de mort, l'armée en déroute qui cherche à fuir :

« Selon vraye discipline militaire, jamais ne fault mettre son ennemy en lieu de desespoir, parce que telle nécessité luy multiplie sa force et accroist le couraige qui jà estoit deject et faibly, et n'y a meilleur remede de salut à gens estommiz et recreuz (étourdis, fatigués) que de ne esperer salut aulcun. Quantes victoires ont esté tollues des mains des vaincqueurs par les vaincus, quand ilz ne se sont contentez de raison, mais ont attempté du tout mettre à internition et destruire totallement leurs ennemys, sans en vouloir laisser un seul pour en porter les nouvelles ! Ouvrez tousjours à vos ennemys toutes les portes et chemins, et plustost leurs faictes un pont d'argent affin de les renvoyer. » (I, 43.)

Une bonne armée, un général au courant de tous les « stratagemates et prouesses des vaillans capitaines et champions du temps passé, et toutes les ruses et finesses de discipline militaire », (II, 24), sont une garantie contre les violences de l'étranger. Mais qui défendra le faible contre les violences du dedans, contre l'oppression et la

malice des forts ? Le roi a créé jadis le légiste pour protéger le manant pillé, outragé, torturé par le seigneur féodal. Aujourd'hui, qui sauvera le misérable des griffes du légiste ? Contre le mauvais juge qui vend la justice, le jurisconsulte qui trouble la claire notion du droit, le procureur et l'huissier qui dévorent le pauvre et insultent au noble, Rabelais n'a pas assez de traits vengeurs. Cependant, nous sommes au siècle de la jurisprudence, dans l'âge de Dumoulin et de Cujas. Mais, avait dit Gargantua, « science sans conscience n'est que ruyne de l'âme ». Depuis longtemps, dans les contrées du Nord, les théologiens et les moines détestaient les légistes qui opposaient la lettre étroite et dure du droit écrit aux ardeurs de la foi, aux effusions de la mysticité. Luther écrivait à Mélanchthon : « Nous sommes redevables aux juristes d'avoir enseigné au monde tant d'équivoques, de chicanes, de calomnies, que le langage est devenu plus confus que dans une Babel... O sycophantes, ô sophistes, peste du genre humain ! »

En France, à la même époque, il s'éleva comme une clameur contre le mauvais état de la justice. Un prédicateur populaire osa comparer le Parlement de Paris à une rose superbe, tout empourprée du sang des pauvres, *tincta sanguine pauperum clamantium et plorantium hodie post eos.* Il montrait les plaideurs sollicitant pendant dix années pour un procès qu'on pouvait dépêcher

en huit jours, et les malheureux, désespérant d'obtenir sentence, s'en allant nus avec un bâton blanc. Mais il y a plus d'un cercle dans cette *cité dolente* de la justice humaine où Rabelais nous promène à plusieurs reprises. Le *Chicanous,* bas officier de la loi, qui s'engraisse de procédure, n'est qu'un plat coquin, auquel le gentilhomme doit

« donner bastonnades et coups d'espée sus la teste, ou la belle jarretade (le jarret coupé), ou mieulx le jecter par les creneaulx et fenestres de son chasteau. »

Plaisir féodal, très doux à l'âme du seigneur, que l'autre, envoyé par quelque prêtre, usurier ou avocat, avait osé citer, ajourner, injurier, avec une intolérable insolence; mais aubaine excellente pour le Chicanous, dont la sacro-sainte personne est inviolable :

« Cela faict, voilà Chiquanous riche pour quatre moys, comme si coups de baston feussent ses naïfves moissons. Car il aura du moins de l'usurier ou advocat salaire bien bon, et reparation du gentilhomme aulcune fois si grande et excessive, que le gentilhomme y perdra tout son avoir, avecques dangier de miserablement pourrir en prison, comme s'il eust frappé le roy. » (IV, 12.)

Plus ils sont battus, plus ils sont contents :

« Monsieur frere Diable, disent-ils à frere Jean, s'il vous plaist encore quelques uns battre pour moins d'argent, nous sommes tous à vous. Monsieur le Diable, nous sommes tres tous à vous, sacs, papiers, plumes et tout. » (IV, 16.)

C'est déjà le cri de l'Intimé, souriant sous le bâton du plaideur adverse :

Tôt donc,
Frappez : j'ai quatre enfants à nourrir.

Monté sur « sa meschante jument, un sac de toille plein d'informations attaché à sa ceincture », avec son gros anneau d'argent au pouce gauche, le « viel, gros et rouge Chiquanous » est encore un personnage de comédie. Bridoye, lui aussi, est plus comique que malfaisant. Il représente une magistrature d'ordre inférieur, la juridiction civile ; son crime est de trop aimer l'argent, de juger en faveur du plaideur le plus généreux, de suivre dévotement une procédure surannée, d'embrouiller par l'application pédantesque du droit romain des coutumes déjà bien confuses. Mais si le juge est naïvement prévaricateur, trop docte et ridicule, l'institution n'est point mauvaise, on peut la relever en la rajeunissant. Pantagruel pardonne beaucoup à Bridoye en considération de sa vieillesse et de sa *simplesse*. Il songe à lui adjoindre un assesseur. Il sollicite lui-même l'indulgence de ses officiers en faveur du vieux juge simoniaque, à la condition que Bridoye indemnise d'abord « la partie condamnée » et, en second lieu,

« qu'en subside de son office vous lui baillez quelqu'un plus jeune, docte, prudent, perit et vertueux conseiller, à l'advis duquel dorenavant fera ses procedures judiciaires. En cas que le voulussiez totalement de son office deposer, je vous

priray bien fort me en faire un present et pur don. Je trouveray par mes royaulmes lieux assez et estatz pour l'employer et me en servir. » (IV, 43.)

Mais avec Grippeminaud et les *Chats-fourrés* nous pénétrons en pleine tragédie. C'est la région des pleurs et du sang, le tribunal du grand criminel, où l'on procède par la question, où grincent les engins de torture :

Quivi sospiri, pianti ed alti guai.

« Ils bruslent, escartelent, decapitent, meurdrissent, emprisonnent, ruinent et minent tout sans discretion de bien et de mal... Le tout font avec souveraine et irrefragable authorité. »

« — Or ça, hurle le monstre, je te montreray, or ça, que meilleur te seroit estre tombé entre les pattes de Lucifer, or ça, et de tous les diables, or ça, qu'entre nos gryphes... Malautru, nous allegues tu innocence, or ça, comme chose digne d'eschapper nos tortures ? Or ça, nos loix sont comme toilles d'araignes, or ça ; les simples mouscherons et petitz papillons y sont prins, or ça ; les gros taons malfaisans les rompent, or ça, et passent à travers, or ça. » (V, 11, 12.)

Rabelais en a tant vu, de ces moucherons, se débattant, mourant dans l'horrible toile ! En 1529, Berquin avait été condamné à finir ses jours dans un *in pace*, au pain et à l'eau. Le Parlement, irrité de l'appel du roi, revint tout à coup sur sa sentence et décida que Berquin mourrait dans deux heures. Il était dix heures du matin. A midi, on l'étrangla, puis on le brûla. Ces lois féroces, un si cruel arbitraire, n'avaient d'autre effet que de provo-

quer, par la terreur, au mensonge et à la calomnie : cette justice si riche en supplices est impuissante à saisir la vérité.

« Icy on respond categoricquement de ce que l'on ignore, or ça; on confesse avoir faict, or ça, ce qu'on ne fist oncques, or ça ; on proteste sçavoir ce que jamais on n'apprint. » (V, 12.)

Le juge frappe au hasard et dans l'ombre ; il ne s'attendrit qu'à la vue de l'or ; aujourd'hui bourreau, usurier demain. Au son de la bourse que leur jette dédaigneusement Panurge, tous les *Chats-fourrés* jouent des griffes,

« comme si fussent violons demanchez, et tous s'escrierent à haulte voix, disans : « Ce sont les espices ; le procès fut « bien bon, bien friant et bien espicé. Ils sont gens de bien. » (V, 13.)

Des salles du Parlement, l'âpre clameur retentit jusqu'aux bureaux de la Cour des Comptes, jusqu'au fond du « maistre pressouer », « auquel on monte pres de cinquante degrez ». Là, à l'ombre de la Sainte-Chapelle, se traitent les affaires de finances publiques. C'était, selon Etienne Pasquier, le bras « senestre » de la justice, dont « la cour de Parlement étoit estimée le bras dextre. » On comprend qu'elle ait partagé les critiques prodiguées par Rabelais à la juridiction criminelle et que l'écrivain ait placé, au péristyle de la Cour des Comptes,

« en paysaige les ruines presque de tout le monde, tant de



potences de grands larrons, tant de gibets, de questions, que cela nous feit peur. » (V, 16.)

Cependant, à partir de Louis XII, Messieurs des Comptes ne conservèrent plus de leurs pouvoirs primitifs que l'enregistrement des actes royaux. Mais au temps où nous sommes, dans une France épuisée par les guerres d'Italie et les prodigalités de François Ier et de ses favoris, cette cour semblait toujours remplir un office odieux. Les lois financières opéraient à l'aide d'un mécanisme d'impôts et d'actes aussi multiple et aussi dur que celui de la procédure criminelle. Les Apaedeftes, — les gens *mal élevés* — courbés sur leurs pressoirs, expriment les dernières gouttes des grappes vermeilles et des grappes desséchées ; ils écrasent encore le marc déjà broyé; la précieuse liqueur coule et tombe en mille ustensiles, qui sont les innombrables redevances et aussi les épices et droits particuliers de Messieurs, aux dénominations bizarres. Aussi Panurge s'écrie-t-il : « Toutes les hierogliphiques d'Egypte n'approcheront jamais de ce jargon. » Mais ici, la satire atteint, au delà de la Cour des Comptes, les plus tristes abus de la couronne ; elle dénonce les souffrances les plus cuisantes du peuple et se joint au long cri de colère que les moines prêcheurs jetèrent alors au nom de tant d'opprimés. « Le peuple meurt de faim, disait le Frère Ménot ; il succombe sous la taille et la gabelle ; on le déchire tout vivant ; il ne lui reste plus qu'à dépouiller sa peau. »

Rabelais se tourne alors vers l'Eglise. Celle-ci, en face des violences du siècle, est-elle encore le bouclier des faibles, l'abri pacifique des âmes délicates? Il importe, ici, de dégager les vues très graves de Rabelais. Il y a, dans ses critiques, autre chose que l'ironie d'un moine en rupture de cloître. Les mythes des *Papimanes* et de l'*Isle Sonnante* reproduisent les objections opposées, depuis plusieurs siècles, à la constitution politique et à l'état moral de l'Eglise. Que les papes se soient arrogé une domination absolue sur la communauté chrétienne, qu'ils aient fondé leurs prétentions sur des titres historiques ou des pièces doctrinales d'une authenticité douteuse, telles que furent les *Décrétales*, cela n'est encore qu'un point secondaire, et comme un lieu commun familier aux esprits libres, ranimé sans doute à l'occasion de chaque concile œcuménique. Mais une notion plus importante ressort des tableaux du *Pantagruel*: L'Eglise n'est plus, comme à son origine, simplement un corps mystique : elle est devenue un établissement politique. De la retraite où se cache l'*Unique*, de l'île chantante où trône le *Papegaut*, partent d'innombrables liens qui enlacent le reste du monde, gênent la liberté des princes et des cités, entravent étroitement les peuples. Le droit de répression, de réprimande, le droit de délier les sujets du devoir d'obéissance, les annates et les dîmes sont autant de chaînes qui rattachent à Rome toute la chrétienté. Là est véritablement la

question du *pouvoir temporel*, que les modernes ont entendue en un sens bien différent, et qu'ils ont cru résoudre par la conquête d'une ville et de quelques vallées dépeuplées par la *mal'aria*. Lorsque Dante maudit la *donation de Constantin*, il ne voit encore dans le pape qu'un seigneur italien, chef du parti guelfe et promoteur d'une politique inquiétante pour l'Italie : ce n'est pas à l'héritier des traditions théocratiques de Grégoire VII que vont ses invectives. Pour les *ultramontains*, surtout à partir des grands conciles du xv[e] siècle, le point de vue changeait tout à fait. Ce n'était plus seulement de la péninsule, mais de l'Europe elle-même que le Saint-Siège prétendait régler souverainement les destinées. Les troubles causés par les antipapes, aux xiv[e] et xv[e] siècles, et les agitations religieuses qui provoquèrent la Réforme mirent en première ligne des préoccupations générales la primauté du Souverain Pontife.

« Vray est qu'il y a environ deux mil sept cens soixante lunes que furent en nature deux Papegaux produits ; mais ce fut la plus grande calamité qu'on vit oncques en ceste Isle. « Car, disoit Æditue, tous ces oiseaulx icy se pillerent les uns les aultres et s'entreplauderent si bien ce temps durant, que l'Isle periclita d'estre spoliée de ses habitans. Part d'iceulx adheroit à un et le soustenoit : part à l'aultre, et le defendoit : demeurerent part d'iceulx muts comme poissons, et oncques ne chanterent, et part de ces cloches, comme interdicte, coup ne sonna. Ce seditieux temps durant, à leur secours evoquerent empereur, roys, ducs, monarques, comtes, barons et communautez du monde qui habite en continent et terre ferme, et n'eust fin ce

schisme et cette sedition qu'un d'iceulx ne fut tollu de vie, et la pluralité reduicte en unité. » (V, 3.)

N'oublions pas que l'histoire de la première moitié du xviᵉ siècle dut à la cour de Rome ses directions principales, et que le système d'alliances capricieuses, formées pour l'intérêt du moment et presque aussitôt rompues, qui attira sur les champs de bataille de l'Italie les armées de l'Europe, avait commencé par les plans d'Alexandre VI et la *Ligue de Cambrai*. La papauté de la Renaissance, parmi de si fréquentes évolutions de politique, n'eut guère de fixité que dans ses menées hostiles à la France, sous Charles VIII, Louis XII et François Iᵉʳ. Mais le Saint-Siège était militairement très faible, ruiné par les dilapidations folles des neveux et des favoris, obligé de s'appuyer à un patron très puissant, l'Empire ou le roi d'Espagne ; et ce protectorat valait la plus humiliante servitude. Ces pontifes, qui croyaient mener le monde, mendiaient sans cesse des subsides en argent ou en soldats, se jetaient éperdument entre les bras de l'Empereur, subissaient de lamentables aventures. Vainement les foudres du Vatican tonnèrent pour le maintien des droits que consacrent les *déifiques Décrétales* ; ils n'ont point arrêté, sur la route de *Papimanie*, les lansquenets de Frondsberg, les brigands de Bourbon. Les oiseaux au plumage de pourpre sommeillent découragés sous les frais ombrages de *l'Isle Sonnante*.

Papegaut dort au fond de sa cage dorée. N'a-t-il pas, d'ailleurs, goûté une captivité plus amère encore, au château Saint-Ange, sous la garde de Charles-Quint ? « Il semble une duppe », dit Panurge, qui propose de faire chanter sur l'heure et de force l'oiseau merveilleux. Æditue s'indigne d'un si libre propos tenu près de la cage même de Papegaut :

« Parlez bas, de par Dieu ; il a aureille, comme sagement dénota Michael *de Matiscones*. — Si a bien une duppe, dist Panurge. — Si une fois il vous entend ainsi blasphemans, vous estes perdus, bonnes gens : voyez vous là dedans sa cage un bassin ? D'iceluy sortira foudre, tonnoirre, esclairs, diables et tempestes, par lesquels en un moment serez cent pieds sous terre abismez. — Mieulx seroit, dit Frere Jean, boire et banqueter. » (V, 8.)

Cette Eglise temporelle du XVIe siècle, entreprenante, avide et magnifique, cause permanente d'agitation pour la chrétienté, met en mouvement toute une armée de moines, qui sont la force véritable, souvent indocile, du Saint-Siège. Elle se recrute dans le monde entier, reçoit les cadets des grandes familles :

« Quand en quelque noble maison de ceste contrée derniere y a trop d'enfants..., de sorte que qui à tous part feroit de l'héritage, *comme raison le veut, nature l'ordonne et Dieu le commande*, la maison seroit dissipée, c'est l'occasion pourquoy les parens s'en deschargent en ceste isle. » (V, 4.)

Les criminels eux-mêmes, qui fuient l'atteinte de la loi,

« icy ont leur vie assignée, icy soudain deviennent gras comme glirons (loirs), qui paravant estoient maigres comme pies; icy ont parfaicte seureté, indemnité et franchise. »

Evidemment, Rabelais ne consentit jamais à se réconcilier avec le monachisme. Ici, sa critique est tout à fait radicale. C'est la règle elle-même, ce sont les trois vœux de chasteté, pauvreté et obéissance qu'il rejette ; Gargantua disait :

« La plus grande resverie du monde estoit soy gouverner au son d'une cloche, et non au dicté de bon sens et entendement. » (I, 52.)

Rabelais touche un instant, mais dans un simple apologue, à la question délicate du célibat ecclésiastique. Il est impitoyable à l'égard des « moynes ocieux. »

Mais voici, contre le monachisme, deux objections autrement importantes, qu'il faut accepter, si l'on veut comprendre la crise religieuse du XVIe siècle. Il signale l'ignorance et la cupidité des ordres monastiques :

« Je n'estudie point de ma part, dit Frere Jean. En notre abbaye nous ne estudions jamais, de peur des auripeaux (maux d'oreilles). Nostre feu abbé disoit que c'est chose monstrueuse veoir un moyne sçavant. Pardieu ! monsieur mon amy, *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.* » (I, 39.)

Ainsi pensaient jadis ces religieux du Mont-Cassin, dont Boccace vit, en pleurant, la bibliothèque ravagée ouverte aux vents et à la pluie, et les manuscrits mutilés et vendus aux femmes comme amu-

lettes. Au temps de Mabillon encore, ces bénédictins enfouirent leurs manuscrits grecs pour les soustraire à la curiosité des visiteurs. N'oublions pas enfin que Rabelais n'étudia le grec qu'en dépit des franciscains de Fontenay-le-Comte, et qu'il assista, dans sa jeunesse, à l'étonnante querelle des dominicains de Cologne contre Reuchlin (1).

L'avidité des moines mendiants attira l'attention d'un siècle qui ne fut point tendre au trafic des indulgences et aux prodigalités de la cour romaine. La soif des biens temporels marquait une décadence nouvelle de l'esprit apostolique ; l'avarice étouffait la charité dans l'âme des *bons Pères de Religion*. Ils ne voyaient plus trop souvent, dans le mourant, qu'un donateur. Raminagrobis a chassé de son chevet « un tas de villaines, immondes et pestilentes bestes » qui le tourmentaient d'importunités « forgées dans l'officine de ne sçay quelle insatiabilité ». (III, 21.) Pourquoi, dit le pieux Panurge, refuse-t-il d'ordonner

« par tous les couvens de ceste province aux bons pères religieux force bribes, force messes, force obitz et anniversaires ? » (III, 23.)

Aussi ni carme, ni capucin, ni minime n'assis-

(1) Célèbre humaniste allemand. Il est fait allusion à une polémique engagée à propos de livres hébreux qu'un Juif converti, Blefferkon, avait présentés à l'empereur Maximilien comme pernicieux. Les dominicains de Cologne étaient d'avis qu'il fallait détruire ces ouvrages. Reuchlin protesta énergiquement. (*Note des Éditeurs.*)

tera à son enterrement. « S'il est damné, à son dam. » Remarquons bien cette singulière menace. Au delà de la discipline altérée, du vœu de pauvreté violé, on découvre une doctrine sur le salut contraire à la tradition des grands docteurs de la Grâce : la justification par les œuvres, exagérée par les prêcheurs d'indulgences, avait été le point de départ du schisme de Luther. La simplicité populaire pouvait ignorer les subtilités d'une théologie transcendante : elle retrouvait ce sentiment confus d'un déclin de l'Eglise, qui remplissait alors les consciences, dans les railleries de Rabelais comme dans les sévères maximes de Luther. « Il faut enseigner aux chrétiens, disait celui-ci, que si le pape connaissait les exactions des prêcheurs de pardon, il aimerait mieux que la basilique de Saint-Pierre tombât en cendres, plutôt que de la construire avec la chair, la peau et les os de ses brebis. »

CHAPITRE VIII.

LA THÉORIE DE L'ÉDUCATION ET DU BONHEUR.

Rabelais nous a montré tour à tour comment les *Maîtres sophistes* ont appesanti l'âme de Gargantua ; comment l'homme de son temps, gâté par une science vaine, bercé d'illusions, ou corrompu et irrité à la façon de Panurge, est jeté dans un monde où règnent la violence et l'arbitraire, la sottise et l'avarice. Il juge que le plus sûr moyen de réformer la société et de guérir l'esprit humain serait de tirer enfin l'homme de cette caverne de Platon que hantent de si fâcheux fantômes. La théorie de l'éducation domine de très haut son œuvre entière ; en elle il a su mettre toute son expérience des livres et de la vie : elle restera comme l'une des plus généreuses conceptions du XVI[e] siècle et de l'esprit français.

Il présente aux précepteurs de la jeunesse une formule très simple et féconde : retournez à l'antiquité, mais demeurez en même temps fidèles à la nature. Etudiez, semble-t-il dire, les ouvrages des Grecs et des Romains, moins pour les imiter docilement que pour apprendre à sentir et à pen-

ser comme eux, à juger droitement des choses, à maintenir, à leur exemple, dans le développement de l'âme et du corps du jeune homme, une équitable harmonie. Demandez aux anciens des modèles de noblesse et de grâce ; mais n'oubliez point qu'il ne suffit pas d'orner les jeunes esprits de formes oratoires ou poétiques ; s'il est beau de porter des pensées hautes, il est bon aussi de s'engager dans la vie avec un corps robuste et alerte, une intelligence ouverte à toutes les connaissances et que ne déconcerteront ni les phénomènes inattendus de la nature, ni les accidents de l'histoire, ni les sophismes des méchants. Vous serez, en vérité, ainsi les fils et les disciples des anciens. Ils ne séparèrent point, durant leurs plus beaux siècles, la *gymnastique* de la *musique*, et le chef-d'œuvre de l'éducation leur paraissait être l'adolescent en qui ils voyaient éclore à la fois, pour la force et la parure de la cité, un poète, un sage, un orateur, un soldat. Le prince de leurs philosophes, Aristote, fut aussi le plus grand des éducateurs. Ses élèves parcouraient le cycle entier des connaissances humaines. Comme lui, dirigez les vôtres à travers toutes les sciences de l'esprit, de la politique et de la nature. Qu'ils assouplissent chaque jour leurs membres par ces luttes et ces jeux où les jeunes gens de Platon mêlaient encore sans embarras les plus graves entretiens ; qu'ils visitent enfin, comme mon Pantagruel, les peuples étrangers, afin d'accroître, par le spectacle de

mœurs nouvelles, l'expérience que vos leçons et vos observations premières ont commencée en eux sur le monde, l'homme et la société.

Cette éducation complète de l'âme et du corps est ménagée à l'aide de la pédagogie la plus simple. Nul appareil dogmatique : l'enseignement adopte pour méthode l'ordre naturel de la vie ; il se sert familièrement des incidents variés du jour, il se conforme à la saison présente, à l'état même du ciel. Gargantua a le bonheur d'être prince et l'élève unique d'un maître excellent : pour lui, la discipline est toute dans l'autorité presque paternelle de Ponocrates : il accorde allègrement à son ami tout ce que des écoliers nombreux, soumis à une règle nécessaire, n'abandonnent qu'à la contrainte. Education véritablement socratique, fondée sur la pénétration intime de l'intelligence du maître et de celle du disciple, qui se poursuit par de libres causeries, de longues promenades remplies d'observations et de réflexions utiles, par de fréquentes rencontres avec les « gens sçavans », « à l'émulation desquelz luy creust l'esperit et le desir de estudier aultrement et se faire valoir ». (I, 23.)

La journée de Gargantua commence à quatre heures du matin :

« Ce pendant qu'on le frotoit luy estoit leue quelque pagine de la divine Escripture haultement et clerement avec pronunciation competente à la matière, et à ce estoit commis un jeune paige natif de Basché, nommé Anagnostes. Selon le propos et argument de ceste leçon, souventesfoys se



adonnoit à reverer, adorer, prier et supplier le bon Dieu, duquel la lecture monstroit la majesté et jugement merveilleux...

« Eulx retornans considéroient l'estat du ciel, si tel estoit comme l'avoient noté au soir precedent, en quelz signes entroit le soleil, aussi la lune, pour icelle journée.

« Ce faict, estoit habillé, peigné, testonné, accoutré et parfumé, durant lequel temps on lui repetoit les leçons du jour d'avant. Luy-mesmes les disoit par cueur, et y fondoit quelques cas praticques et concernens l'estat humain, lesquelz ilz entendoient aulcunes foys jusques deux ou troys heures, mais ordinairement cessoient lorsqu'il estoit du tout habillé.

« Puis par trois bonnes heures luy estoit faicte lecture.

« Ce faict, issoient hors, tousjours conferens des propoz de la lecture, et se desportoient en Bracque, ou ès prez, et jouoient à la balle, à la paulme, à la pile trigone, galentement se exercens les corps comme ilz avoient les âmes auparavant exercé.

« Tout leur jeu n'estoit qu'en liberté, car ilz laissoient la partie quand leur plaisoit, et cessoient ordinairement lors que suoient parmy le corps, ou estoient aultrement las. Adoncq estoient très bien essuez et frottez, changeoient de chemise, et doulcement se pourmenans alloient veoir si le disner estoit prest. Là attendens recitoient clerement et éloquentement quelques sentences retenues de la leçon.

«... Au commencement du repas estoit leue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses, jusques à ce qu'il eust prins son vin. Lors (si bon sembloit) on continuoit la lecture, ou commenceoient à deviser joyeusement ensemble, parlans pour les premiers moys de la vertus, propriété, efficace et nature de tout ce que leur estoit servy à table, du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruictz, herbes, racines, et de l'apprest d'icelles. Ce que faisant, aprint en peu de te mps tous les passaiges à ce competens, en Pline, Athené, Dioscorides, Jullius Pollux, Galen, Porphyre, Opian, Polybe, Heliodore, Aristoteles, Ælian et

aultres. Iceulx propos tenus, faisoient souvent, pour plus estre asseurez, apporter les livres susdiztz à table.

«... Après, devisoient des leçons leues au matin... se lavoit les mains et les yeulx de belle eaue fraische, et rendoient grâces à Dieu par quelques beaulx canticques faictz à la louange de la munificence et benignité divine. Ce faict, on apportoit des chartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites gentillesses et inventions nouvelles, lesquelles toutes estoient de arithmétique. »

Venaient ensuite des exercices de géométrie et d'astronomie, de chant et de musique. Gargantua reprenait ses livres et la leçon du matin jusqu'à l'heure des exercices de chevalerie. Sous les yeux de l'écuyer Gymnaste, il chevauchait différentes montures, franchissait les fossés, tournait en cercle, maniait la lance, la pique, toutes les armes offensives et défensives, chassait la bête fauve ou le petit gibier, luttait, sautait,

« non à cloche pied, non en sault d'alemant, car (disoit Gymnaste), telz saulx sont inutiles et de nul bien en guerre. »

Il nageait en diverses attitudes

« en parfonde eau, à l'endroict, à l'envers, de cousté, de tout le corps, des seulz pieds, une main en l'air, en laquelle tenant un livre transpassoit toute la rivière de Seine sans icelluy mouiller, comme faisoit Jules César. »

Il gouvernait un bateau, et, au sortir du bain, « roidement montoit encontre la montagne », bondissait d'arbre en arbre, « comme un escurieux », lançait la pierre, la javeline, l'épieu, la hallebarde, tirait à l'arc, à l'arbalète, à l'arquebuse, grimpait

à la corde jusqu'au sommet d'une tour, « et pour se exercer le thorax et pulmon, crioit comme tous les diables ». On le frottait de nouveau, on le revêtait d'habillements frais, et il rentrait lentement à travers les prairies, étudiant, recueillant les plantes et les « conferens avec les livres des anciens qui en ont escript ». Le souper l'attendait, plus copieux que le dîner : il se passait encore « en bons propous, tous lettrez et utiles ». Il reprenait, aux heures de la veillée, ses divertissements musicaux sur tous les instruments connus, les cartes et les dés :

« et là demouroient faisans grand chère et s'esbaudissans aulcunes foys jusques à l'heure de dormir ; quelque foys alloient visiter les compaignies des gens lettrez, ou de gens qui eussent veu pays estrangers.

« En pleine nuict, davant que soy retirer, alloient au lieu de leur logis le plus descouvert veoir la face du ciel, et là notoient les cometes, sy aulcunes estoient, les figures, situations, aspectz, oppositions et conjonctions des astres.

« Puis avec son precepteur recapituloit briefvement, à la mode des Pythagoricques, tout ce qu'il avoit leu, veu, sceu, faict et entendu au decours de toute la journée.

« Si prioient Dieu le createur en l'adorant et ratifiant leur foy envers luy, et le glorifiant de sa bonté immense, et luy rendant grâce de tout le temps passé, se recommandoient à sa divine clemence pour tout l'advenir. Ce faict, entroient en leur repous. » (I,23.)

Si le temps était pluvieux, Gargantua aiguisait ses forces à la maison en fendant du bois ou en battant du blé ; il s'amusait à peindre, à sculpter, à jouer aux osselets ; il visitait les fonderies et les

arsenaux, les ateliers de lapidaires, d'horlogers, d'imprimeurs; les laboratoires des alchimistes ; il assistait aux leçons publiques, aux actes solennels, aux plaidoyers, aux sermons des prêcheurs évangéliques, c'est à-dire des réformés. Je rappelle que ce premier livre date de la période quasi protestante de Rabelais. Gargantua entrait aux salles d'escrime, aux boutiques des droguistes et des apothicaires, aux théâtres des bateleurs. Ces jours-là, le souper était plus sobre, et composé

« de viandes dessicatives et extenuantes, affin que l'intemperie humide de l'air... feust par ce moyen corrigée et ne leur feust incommode par ne soy estre exercitez comme avoient de coustume.

« Ainsi fut gouverné Gargantua, et continuoit ce procès de jour en jour... en tel exercice ainsi continué. Le quel, combien que semblant pour le commencement difficile, en la continuation tant doulx fut, legier et delectable, que mieulx ressembloit un passe-temps de roy que l'estude d'un escholier.

« Toutesfoys, Ponocrates, pour le sejourner de cette vehemente intention des esperitz, advisoit une foys le moys quelque jour bien clair et serain, auquel bougeoient au matin de la ville, et alloient ou à Gentilly, ou à Boloigne, ou à Montrouge, ou au pont Charanton, ou à Vanves, ou à Sainct Clou. Et là passoient toute la journée à faire la plus grande chere dont ilz se pouvoient adviser, raillans, gaudissans, beuvans d'aultant, jouans, chantans, dansans, se voytrans (vautrant) en quelque beau pré, deniceans des passereaulx, prenans des cailles, peschans aux grenoilles et escrevisses.

« Mais encores que icelle journée feust passée sans livres et lectures, poinct elle n'estoit passée sans proffit, car en beau pré ilz recoloient par cueur quelques plaisans vers de l'agriculture de Virgile, de Hesiode, du Rusticque de Politian ; descripvoient quelques plaisans épigrammes en latin,

puis le mestoient par rondeaux et ballades en langue françoise.

« En banquetant, du vin aisgué separoient l'eau, comme l'enseigne Cato, *de Re rust.*, et Pline, avecques un guobelet de lyerre...; faisoient aller l'eau d'un verre en aultre : bastissoient plusieurs petitz engins automates, c'est-à-dire soy mouvans eulx mesmes. » (I, 24.)

La lettre de Gargantua à son fils Pantagruel achève le plan d'une éducation où ne se faisait pas encore assez sentir l'influence de la Renaissance. Avec Ponocrates, nous sortions à peine des temps *gothiques* et scolastiques ; les œuvres les plus exquises des anciens ne sont pas encore entre les mains des écoliers ; les poètes et les moralistes de la Grèce et de Rome sont moins connus que les naturalistes, les médecins, les physiciens de l'antiquité ; les *Géorgiques* et le *De Re rustica* charment au même titre le bon Gargantua : pour lui, Virgile n'est encore qu'un conseiller utile de l'art agricole. L'enseignement que reçoit notre héros est bien moins littéraire que scientifique. Les *Humanités* sont loin encore ; la grande érudition du XVIe siècle est à venir ; l'étude du grec, les langues et les antiquités de l'Orient juif et arabe ne seront abordées qu'au temps de Pantagruel. Gargantua déplorera d'une façon bien touchante de n'avoir pu goûter, en son adolescence, à ce « s'çavoir liberal et honeste » qui ornera l'âme de son fils. L'aurore de l'âge nouveau réjouira cependant sa vieillesse. Il s'est mis au grec, comme Caton, sur le tard, et se délecte à la lecture de

Platon, des traités moraux de Plutarque, des *Antiquités* de Pausanias. Des livres charmants, où les anciens ont déposé le miel de leur sagesse, et si doux pour l'automne de la vie ! tels que le *De Senectute*, sont devenus les familiers du vieux prince. Il les cite bonnement, à côté de la sainte Ecriture. Il répète à trois reprises, dans sa lettre, le nom auguste de Platon.

Ce nom seul est le signe d'une évolution décisive, non seulement dans l'éducation, mais dans le progrès même de l'esprit humain. Platon est sorti de l'imprimerie des Aldes, à Venise, sous les boulets de Jules II. Désormais l'art de la composition, la beauté de la forme, le rythme et la grâce du style entrent dans la discipline des études. Pantagruel apprendra le grec d'abord, puis le latin, l'hébreu, le chaldaïque, l'arabe. Mais il s'exercera aussi à écrire en langue grecque à l'imitation de Platon, en langue latine à celle de Cicéron. A mesure que l'éducation s'est élevée plus haut, elle a découvert des directions nouvelles, où Gargantua ne s'était pas engagé : l'histoire, la géographie, le droit romain rattaché à la philosophie morale, l'anatomie agrandissant les sciences fondées par les médecins grecs, romains ou arabes. Telles connaissances, acquises autrefois par l'élève de Ponocrates d'une manière rapide et empirique, sont réglées par des méthodes plus rigoureuses : il ne suffit plus d'observer chaque nuit l'état du ciel : il faut connaître tous les *canons* de l'astronomie. Les *faictz de na-*

ture, complètement explorés, dénombrés et classés, ne sont plus seulement l'objet d'une recherche curieuse et divertissante, mais d'une science bien ordonnée, exacte, et qui ne néglige aucune forme de la vie :

« Qu'il n'y ayt mer, riviere ny fontaine dont tu ne connoisse les poissons, tous les oyseaulx de l'air, tous les arbres, arbustes et fructices des foretz, toutes les herbes de la terre, tous les metaulx cachez au ventre des abysmes, les pierreries de tout orient et midy : rien ne te soit incogneu. »

Les saintes lettres, dont l'importance n'a pas diminué, sont elles-mêmes étudiées méthodiquement : en première ligne, et dans le texte grec, le Nouveau Testament, et les Epîtres des Apôtres, puis, en hébreu, la Bible. Ponocrates avait représenté la lutte difficile contre les routines du passé. Et, tout d'abord, il avait supprimé de son programme l'étude favorite du moyen âge, l'art du syllogisme, la dialectique. Epistémon, son continuateur, fera fleurir magnifiquement la science véritable, la science sereine, sur le champ où Ponocrates avait creusé les sillons de la moisson future.

Mais ni Gargantua, ni Pantagruel ne seront des savants de profession ou ne rechercheront la gloire littéraire. La discipline qui a réglé leur intelligence ne les dispose point aux œuvres de l'esprit : ils sortent des mains de leurs précepteurs riches de connaissances précises, bien exercés à l'observation, doués d'un jugement sain :

la théorie de Rabelais serait d'une valeur moindre s'ils remportaient de leurs années d'études autant de génie que de sagesse. Un système général d'éducation ne doit viser qu'indirectement et par l'emploi des bonnes méthodes à la vocation des écrivains ou des savants futurs. Ce qui importe, c'est que l'enseignement soit vraiment libéral, et toujours digne du nom d'*humanités* ; c'est que l'élève s'y forme à la fois à la pratique des pensées justes et à l'amour des pensées nobles. Car l'œuvre des maîtres serait bien incomplète s'ils se contentaient de façonner des esprits droits ; leur tâche est aussi de cultiver cette politesse et ces vertus délicates que notre bonne langue du XVII[e] siècle faisait entendre en un mot, l'*honnête homme*. Ajoutez un degré encore dans la perfection morale, et vous aurez le sage, l'homme de bien. Cette fleur de généreuse culture, qui permet d'espérer des fruits de vertu, embellit déjà l'adolescence d'Eudémon. Il vient à nous avec la grâce attique d'un éphèbe de Xénophon :

« Eudemon, tant bien testonné, tant bien tiré, tant bien espoussetė, tant honneste en son maintien, que trop mieulx ressembloit quelque petit angelot qu'un homme...

« Alors Eudemon, demandant congié de ce faire audict viceroy son maistre, le bonnet au poing, la face ouverte, la bouche vermeille, les yeulx asseurez et le reguard assis sur Gargantua avecques modestie juvenile se tint sur ses pieds, et commenca à le louer et magnifier, premierement de sa vertus et bonnes mœurs, secondement de son sçavoir, tier-

cement de sa noblesse, quartement de sa beaulté corporelle. Et pour le quint doulcement l'exhortoit à reverer son père en toute observance, lequel tant s'estudioit à bien le faire instruire; enfin le prioit qu'il le vouloit retenir pour le moindre de ses serviteurs...

« Le tout feut par icelluy proferé avecques gestes tant propres, pronunciation tant distincte, voix tant eloquente et languaige tant aorné et bien latin, que mieulx ressembloit un Gracchus, un Ciceron ou un Emilius du temps passé qu'un jouvenceau de ce siècle. » (I,15.)

Le cours des années s'avance, les devoirs se multiplient, et ces âmes excellentes et raisonnables, dirigées par un instinct de bonté que ne gâtera jamais l'égoïsme, embrassent avec simplicité chacune des obligations de la vie morale. Comme elles appartiennent désormais à l'élite de la famille humaine, elles élèvent à la dignité d'un sentiment grave et toujours aimable chacune des affections naturelles du cœur humain. La pensée la plus généreuse ou la plus tendre est toujours la première qui s'éveille en elles. Selon la parole de Gargantua, *leur foi est formée de charité.* (II, 8.) Celui-ci, en un siècle si sévère aux petits et impitoyable pour les vaincus, réconforte, console et délivre ses prisonniers de guerre, afin de ne point « degenerer de la debonnaireté hereditaire » de ses aïeux. (I,50.) Il fait ensevelir religieusement ses ennemis, recueille et soigne leurs blessés, rembourse de leurs dommages les habitants de la Roche-Clermaud, « à leur confession et serment ». Pantagruel élargit la fière maxime de la

philosophie antique : *Non nisi inter bonos amicitia.* Non seulement il compâtit aux misères de Panurge, mais « il l'ayma toute sa vie. »

« Par foy, je vous ay jà prins en amour si grand que, si vous condescendez à mon vouloir, vous ne bougerez jamais de ma compaignie, et vous et moy ferons un nouveau pair d'amitié telle que feut entre Enée et Achates. » (II,9.)

Au plus fort de la tempête, tandis que Panurge pleure et déraisonne, Pantagruel, maître de lui-même, s'assied au gouvernail et le tient « fort et ferme ». Frère Jean ne manque ni de tête ni de courage, mais il blasphème terriblement : seul, Pantagruel fait entendre une parole religieuse : « Le bon Dieu servateur nous soyt en ayde ». (IV,20.) Mais la merveille du livre est peut-être l'amour si profond qui unit les deux géants, le père et le fils. A-t-on jamais célébré en termes plus beaux que ceux de la lettre de Gargantua cette perpétuité de la famille, symbole terrestre de l'immortalité, qui soutiendra le genre humain jusqu'à l'heure où

« Jesu Christ aura rendu à Dieu le pere son royaulme pacificque hors tout dangier et contamination de peché... Non doncques sans juste et equitable cause je rends graces à Dieu, mon conservateur, de ce qu'il m'a donné povoir veoir mon antiquité chanue refleurir en ta jeunesse : car, quand par le plaisir de luy, qui tout regit et modere, mon ame laissera ceste habitation humaine, je ne me reputeray totallement mourir, ains passer d'un lieu en aultre, attendu que en toy et par toy je demeure en mon image visible en ce

monde vivant, voyant et conversant entre gens de honneur et mes amys comme je souloys...

« Parquoy, ainsi comme en toy demeure l'image de mon corps, si pareillement ne reluysoient les meurs de l'ame, l'on ne te jugeroit estre garde et tresor de l'immortalité de nostre nom, et le plaisir que prendroys ce voyant seroyt petit, considerant que la moindre partie de moy, qui est le corps, demoureroit, et la meilleure, qui est l'ame, et par laquelle demeure nostre nom en benediction entre les hommes, seroit degenerante et abastardie... Et ce que presentement te escriz, n'est tant affin qu'en ce train vertueux tu vives, que de ainsi vivre et avoir vécu tu te resjouisses et te refraischisses en courage pareil pour l'advenir. A laquelle entreprinse parfaire et consommer, il te peut assez souvenir comment je n'ay rien espargné ; mais ainsy y ay-je secouru comme si je n'eusse aultre thesor en ce monde que de te veoir une foys en ma vie absolu et parfaict, tant en vertu, honesteté et preudhommie comme en tout sçavoir liberal et honeste, et tel te laisser apres ma mort comme un mirovoir representant la personne de moy ton pere, et sinon tant excellent, et tel de faict, comme je te souhaite, certes bien tel en desir....

« ... Mais parce que, selon le saige Salomon, sapience n'entre point en ame malivole, et science sans conscience n'est que ruine de l'ame, il te convient servir, aymer et craindre Dieu, et en luy mettre toutes tes pensées et tout ton espoir, et par foy formée de charité estre à luy adjoinct, ensorte que jamais n'en soys désamparé par péché. Aye suspectz les abus du monde. Ne metz ton cueur à vanité, car ceste vie est transitoire, mais la parolle de Dieu demeure eternellement. Soys serviable à tous tes prochains et les ayme comme toy mesmes. Revere tes precepteurs, fuis les compaignies de gens esquelz tu ne veulx poinct resembler, et les graces que Dieu te a données, icelles ne reçoipz en vain. Et quand tu congnoistras que auras tout le sçavoir de pardelà acquis, retourne vers moy, affin que je te voye et donne ma benediction devant que mourir.

« Mon filz, la paix et grace de Nostre Seigneur soit avecques toy! *Amen.*

« De Utopie, ce dix septiesme jour du moys de mars.

« Ton pere

« GARGANTUA. » (II, 8.)

Plus tard, au cours du long voyage de Pantagruel, il lui dépêche son écuyer Malicorne afin que celui-ci rapporte des nouvelles fraîches de son fils.

« J'ay recouvert quelques livres joyeulx, lesquelz te seront par le present porteur renduz. Tu les liras quand te vouldras refraischir de tes meilleures estudes... La paix de l'Æternel soyt avecques toy. Salue Panurge, Frere Jean, Epistémon, Xenomanes, Gymnaste et aultres tes domestiques mes bons amis. De ta maison paternelle, ce treziesme de juin.

« Ton pere et amy.

« GARGANTUA. »

Et Pantagruel répond par une profession de tendresse et de respect que méritait bien un tel père. Il lui envoie, en même temps, quelques curiosités, un tarande de Scythie, « animal estrange et merveilleux à cause des variations de couleur en sa peau et poil » ; trois jeunes unicornes « plus domesticques et apprivoisées que ne seroient de petits chattons. »

« Pareillement vous envoye la vie et gestes d'Achilles, en tapisserie bien belle et industrieuse, vous asseurant que les nouveaultez d'animaulx, de plantes, d'oyseaulx, de pierreries, que trouver pourray, et recouvrer en toute nostre peregrination, toutes je vous porteray, aydant Dieu nostre Seigneur, lequel je prie en sa saincte grace vous conserver. » (IV, 4.)

Quelques lignes de Montaigne me semblent un résumé excellent de plusieurs des vues de Rabelais sur l'éducation.

« Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps qu'on dresse, c'est un homme, il n'en faut pas faire à deux. Et comme dit Platon, il ne faut pas dresser l'un sans l'aultre, mais les conduire également, comme une couple de chevaux attelés à mesme timon...

« ... Ce grand monde... c'est le miroir où il nous faut regarder, pour nous cognoistre de bon biais. Somme, je veux que ce soit le livre de mon escolier...

« ... Je trouve ces ergotistes plus tristement encore inutiles. Nostre enfant est bien plus pressé : il ne doit au pædagogisme que les premiers quinze ou seize ans de sa vie : *le demeurant est deu à l'action.* Employons un temps si court aux instructions nécessaires. Ce sont abus, ostez toutes ces subtilitez épineuses de la Dialectique, de quoy nostre vie ne se peut amander, prenez les simples discours de la philosophie, sçachez les choisir et traiter à poinct ; ils sont plus aisez à concevoir qu'un conte de Boccace. » (I, 19.)

Ces vues communes à Rabelais et à Montaigne se retrouvent plus ou moins dans les doctrines de Fénelon, de Locke, de Rousseau. La théorie de Rabelais, fondée à propos de l'éducation de deux princes, convient aussi au fils d'un gentilhomme ; elle est également bonne pour celui d'un simple particulier. Il suffit, pour l'approprier à l'usage du plus grand nombre des enfants, d'en modifier la discipline et la pédagogie. On la peut reprendre entre les murs d'un collège comme au foyer de la famille, ou sous la direction isolée d'un précepteur. Quelles que soient les objections très sérieuses que l'on oppose encore au régime de la

communauté, ou plutôt de *l'internat* — la « geôle de jeunesse captive », — sinon pour l'enseignement, du moins pour la moralité et le caractère, nous sommes loin assurément des collèges du temps de Montaigne, où, « au lieu de convier les enfants aux lettres, on ne leur présente à la vérité qu'horreur et cruauté », où des maîtres, enivrés de colère, enseignent « d'une troigne effroyables, les mains armées de fouet ». On trouverait sans peine, en France et en Europe, plus d'une maison d'enseignement commun où la discipline morale répond aux vœux formés par Locke qui, partisan très décidé de l'éducation isolée, souhaite que l'on veille, dans les collèges, au progrès de la vertu aussi soigneusement qu'à l'étude des langues anciennes et des sciences. Ces questions de pédagogie sont, après tout, secondaires ; le développement de la civilisation générale et le dévouement ingénieux des maîtres en aplanissent chaque jour les difficultés.

Ce qui importe en première ligne, c'est la méthode même et l'esprit de l'éducation. Rabelais a rompu avec l'antique routine : il n'est guère d'utile innovation qu'il n'ait imaginée d'avance. Sans doute, il faut élaguer et modifier le programme qu'il propose. Il n'indique pas clairement à quel moment précis de la jeunesse répond le cours d'études de Gargantua ou celui de Pantagruel. Peut-être exige-t-il de l'adolescence un trop grand nombre de données positives et scienti-

fiques. Locke ira plus loin, et sacrifiera, en véritable Anglais baconien, l'éloquence et la poésie aux leçons de l'expérience. Montaigne, qui sut tirer de Plutarque et de Sénèque un suc si riche de sagesse profane, a pénétré plus profondément dans l'excellence intime des lettres antiques. Sur ce point, il représente bien la tradition française. Comme Rabelais et Montaigne, Milton regrettera la perte de tant d'années précieuses à « ratisser autant de mauvais latin et de mauvais grec qu'on en pourrait apprendre de bon autrement et agréablement en une année. »

Mais Rabelais et Milton attendent des efforts de leurs disciples une érudition trop étendue. Ici, Montaigne, les maîtres de Port-Royal, Fénelon, Rollin ont une expérience plus juste des nécessités et des limites de l'enseignement. On approuvera Montaigne de réduire un peu la gymnastique véritablement cyclopéenne de Rabelais. Il y ajoute la danse, afin « que la bienseance exterieure et l'antre gent et la disposition de la personne se façonnent quant et quant l'âme. » Mais, dans la direction générale de l'éducation, reconnaissons-le, personne, Locke excepté, n'a maintenu intacte l'idée essentielle de Rabelais, cette idée qu'un évêque morave, Amos Comenius, exprime ainsi pour l'ordre des choses naturelles : « Ce ne sont pas les ombres des choses, ce sont les choses elles-mêmes qu'il faut présenter à la jeunesse. » « Il faut, dit le philosophe anglais, que le maître

apprenne à son élève à connaître les hommes, et qu'il enlève à ceux-ci le masque dont ils se couvrent, afin qu'il ne juge pas autrui sur le faux semblant extérieur. »

Port-Royal, Bossuet, Fénelon, Rollin enferment trop étroitement le jeune homme dans les livres, et ces livres eux-mêmes sont plus propres à développer les facultés littéraires ou dialectiques de l'esprit qu'à exercer le sens de l'observation et affermir l'expérience morale. Education délicate, qui pourra produire parfois, en une âme éminente, un chrétien éclairé et austère, un prince libéral ou un lettré, mais qui relègue dans l'ombre la nature, et prépare imparfaitement à la vie. La méthode vantée par Montaigne laissait déjà pénétrer l'artifice et l'illusion dans l'existence journalière de l'enfant : l'étude s'y dérobe trop adroitement sous les jeux : tout y est ménagé par des soins trop habiles pour que l'adolescent parvienne sans labeur à la science comme à la vertu « par des routes ombrageuses, gazonnées et douxfleurantes ». L'élégance raffinée, le bien-être continu favoriseront sans doute, dans l'intelligence du jeune homme, l'éclosion des belles pensées : mais il s'y mêlera bien des préjugés, et peut-être aussi quelque égoïsme. Montaigne aurait utilement reçu des héros de Rabelais plus d'une leçon d'humanité. La recherche habituelle du plaisir n'est pas toujours bonne pour la fermeté et l'étendue de l'esprit. Celui-ci, sans cesse en quête d'un

objet aimable, se forme un monde imaginaire où il se complaît, errant à l'aventure, où il oublie le monde réel dans la contemplation de rêves heureux. Un peu de scepticisme s'ajoutera bientôt à la grâce épicurienne : le gentilhomme valétudinaire à qui, tout enfant, un père trop tendre a effacé le froissement des plis de roses, ennuyé des déceptions de la vie, se retire au fond de sa *librairie*, se souciant peu du reste du monde, suivant d'un sourire ironique et charmant le spectacle de son âme à travers ce crépuscule du doute où se dérobent si opportunément à ses yeux les grands problèmes et les grands devoirs.

L'élève de Rousseau ne sera ni épicurien, ni sceptique. Il n'a pas grandi en serre chaude, comme Montaigne : des mœurs simples et une judicieuse gymnastique en feront, non pas un chevalier comme Gargantua, mais un homme vigoureux, un solide montagnard. Malheureusement, il risque de devenir parfait sophiste. Le principe faux de l'éducation d'*Emile* est que les livres sont inutiles ; qu'un maître sage et la nature suffisent pour former une conscience ; que le sentiment religieux doit être évoqué dans l'âme du jeune homme seulement à l'âge où, chez les autres, le doute commence ; qu'enfin les leçons de l'expérience, source unique de la science pour l'élève, seront d'autant plus fécondes que l'artifice du précepteur les aura plus ingénieusement préparées. On renonce difficilement aux notions abso-

lues, inflexibles, imaginées par une pensée solitaire : l'ignorance et l'orgueil ne voient d'ordinaire que mensonges ou chimères dans les démentis que la réalité infligera plus tard aux théories et aux rêves de la première jeunesse. Le moyen de convaincre d'erreur l'homme qui, négligeant les enseignements de l'histoire et l'analyse des moralistes, s'est créé une doctrine complète et logique pour toutes les questions relatives à sa destinée propre et à celle de ses semblables ? L'épreuve de la vie publique a toujours été décisive contre les disciples de Rousseau : les délicats de l'école de Montaigne évitent cette épreuve plus volontiers qu'ils ne l'affrontent ; mais elle convient aux hommes dont l'éducation se rattache plutôt aux traditions de Rabelais et de Locke et qui apporteront au maniement des affaires de la communauté politique beaucoup de notions justes et modérées, et un trésor de patience.

L'homme une fois discipliné, instruit, armé contre l'erreur ou le sophisme et maître d'un corps bien portant, sera-t-il heureux ? Toute philosophie morale aboutit necessairement à une définition du bonheur. Les sages qui ont tenté de guérir l'esprit humain de ses vaines terreurs ou de ses faux désirs ont cru à la réalité du bonheur. Lucrèce lui-même, si désespéré qu'il fût, a tracé l'image de l'homme heureux. Les couleurs qu'emploie Rabelais sont plus riantes, car il croit à l'excellence originelle de l'homme et à la bienfaisance

de la nature. Pour Gargantua et Pantagruel, la félicité n'est que l'effet de la sagesse : ils sont heureux à la manière stoïcienne, par le seul exercice de leur raison. Rabelais, qui a tant aimé ses deux héros, admira sans doute cette forme idéale du bonheur : il n'est pas bien sûr qu'il s'en fût contenté pour lui-même. Il savait au moins qu'elle n'est accessible qu'à une petite élite. Aux hommes moins parfaits, qui n'ont renoncé ni au plaisir, ni à la passion, il présente une théorie très large, où Panurge, Frère Jean, les deux bons géants, c'est-à-dire l'humanité presque entière, trouvent leur compte. Seuls, les mystiques chrétiens ne sont point conviés à ces « mystères horrificques » ; je ne vois point saint François ou sainte Thérèse frappant à la porte de l'abbaye de Thélème.

On compte trois degrés distincts de l'initiation à la béatitude, selon Rabelais. Au premier, au plus humble, s'arrêteront les simples, ceux en qui la bête est plus forte que l'ange, les hommes de santé florissante et de robuste appétit. Ils vivront conformément à leur nature, fuyant la souffrance du jeûne et de la soif, se réjouissant de la vie plantureuse, de la *planté,* des franches lippées. Morale plus cyrénaïque encore qu'épicurienne, où la gourmandise est presque une vertu cardinale, et qui rappelle la sensualité sans frein vantée par les poètes de la moyenne comédie grecque. Les conteurs du moyen âge s'en étaient

accommodés : ils y prenaient une revanche de l'ascétisme des saints. Elle perce de tous côtés dans l'œuvre de Rabelais. Grandgousier en donne naïvement l'exemple. Panurge et Frère Jean en présentent fréquemment la théorie. Manger, boire et dormir : c'est un bonheur qui n'est point à dédaigner, mais qui contribue médiocrement à l'amélioration de la conscience humaine.

Une félicité plus noble s'abrite entre les murailles de l'abbaye de Thélème, véritable palais de la Renaissance, où Rabelais réunit les hommes et les femmes d'esprit cultivé qui préfèrent aux contentements de l'appétit les jouissances intellectuelles. Il n'est point, sur les rives de la Loire de château plus vaste et plus somptueux que ce monastère épicurien. Les escaliers s'y déroulent en amples spirales de degrés de porphyre et de serpentin : la lumière tombe à flots dans les hautes salles, inonde les longs corridors et les galeries ornées, comme les *Loges* du Vatican, « des antiques prouesses, histoires et descriptions de la terre. » (I, 53.)

« Depuis la tour Artice jusques à la Cryere estoient les belles grandes librairies en grec, latin, hebrieu, françoys, tuscan et hespaignol, disparties par les divers estaiges selon iceulx langaiges. »

Cependant Thélème n'est point édifiée pour des bénédictins. Aucune règle n'y enchaîne la liberté de ses hôtes. Les dames y habitent sous le même



toit que ces moines d'un ordre nouveau, et, malgré la devise du couvent, *Fay ce que vouldras*, leur vertu n'y souffre aucune inquiétude,

« Parceque gens liberes, bien nez, bien instruicts, conversans en compaignie honneste, ont par nature un instinct et aguillon qui tousjours les pousse à faictz vertueux et retire de vice, lequel ilz nommoient honneur. » (I, 57.)

L'enceinte de Thélème renferme un hippodrome, un théâtre, des thermes, dont les bassins à triple étage reçoivent des ruisseaux parfumés. « Jouxte la rivière estoit le beau jardin de plaisance. » Les arbres des vergers y sont disposés en quinconces : les bêtes sauvages s'ébattent joyeusement à travers les fourrés du parc. Ici, Boccace reconnaîtrait les ombrages voluptueux du *Décaméron* ; Epicure y oublierait peut-être les maigres oliviers de son jardin d'Athènes. Toutes sortes de sensations choisies, favorables à *l'ataraxie* de l'âme, entretiennent chez les Thélémites une joie tempérée et des pensées sereines. Ni l'odeur, ni la rumeur des cuisines ou des offices ne gâtent des plaisirs que renouvellent sans cesse l'élégance des formes visibles et la douceur tranquille des occupations. Rabelais, qui demeura, pour le sentiment de la beauté, si fort en arrière des Italiens contemporains, fait ici un grand effort pour comprendre les charmes de la vie délicate, et achever en son esprit l'image de ce bonheur à la fois intellectuel et discrètement sensuel dont l'Italie avait conçu l'idéal et développé la théorie :

« Au milieu de la basse court estoit une fontaine magnificque de bel alabastre; au-dessus les troys Graces avecques cornes d'abondance, et jettoient l'eau par les mammelles, bouche, aureilles, yeulx. »

Souvenir des villas de Toscane plus encore que de Chambord ou de Blois. Le long des galeries sont rangées les cornes de cerfs, « licornes, rhinoceros, hippopotames, dens de elephans, et aultres choses spectables », pour lesquelles s'étaient passionnés Léonard de Vinci et les princes de la péninsule. Il faut revoir les assemblées splendides de Paul Véronèse pour se faire une idée de la richesse et des couleurs éclatantes du costume des Thélémites. Cependant Rabelais, qui sait si bien nous donner, en trois mots, la vision d'une physionomie individuelle, dès qu'il s'agit d'une ample peinture, fait encore une classification exacte plutôt qu'un tableau. L'ameublement de Thélème est digne d'un palais des Médicis.

« Les lictz estoient de broderie. En chascune arriere chambre estoit un miroir de christallin, enchassé en or fin, au tour garny de perles, et estoit de telle grandeur qu'il povoit veritablement representer toute la personne. »

La beauté des personnages répond d'ailleurs à la magnificence du cadre dans lequel ils se meuvent :

« Fut ordonné que là ne seroient repceues sinon les belles, bien formées et bien naturées, et les beaulx, bien formez et bien naturez. » (I, 52.)

Nous retrouvons ici une notion de cette vie de société, où la conversation enjouée était le plus fin des plaisirs, que l'Italie de la Renaissance enseigna à la France de Marguerite de Navarre et dont le *Courtisan* de Castiglione présenta, au temps de Léon X, le modèle accompli. Un instant même Rabelais indique la passion généreuse à laquelle mènent naturellement les sentiments qui ornent l'âme du Thélémite, l'amour platonique, prélude de l'union conjugale :

« Avecques soy il emmenoit une des dames, celle laquelle l'auroit prins pour son devot et estoient ensemble mariez ; et si bien avoient vescu à Theleme en devotion et amytié, encore mieulx la continuoient ilz en mariaige. » (I, 57.)

Cette *dévotion* d'amour n'a laissé, dans le livre de l'ancien moine, que cette trace très légère : c'était une fleur exquise, éclose jadis entre les mains de Pétrarque, et l'on sait avec quelle tendresse la France du xvii[e] siècle la cultivera.

Thélème est une maison fort aristocratique, et non point une hôtellerie. Si l'on en sort librement, il faut, pour y être admis, présenter d'abord ses titres de noblesse intellectuelle,

« jouer d'instrumens harmonieux, parler de cinq ou six languaiges, et en iceulx composer tant en carmes que en oraison solue. » (I, 57.)

Les portes s'en ouvrent aux lettrés, aux femmes, aux gentilshommes, aux apôtres réformés du

sainct Evangile qui fuient la persécution, à toutes les âmes délicates qui cherchent, loin de la sottise humaine, des fanatiques de toutes sectes et des *Chats-fourrés* de toutes robes, un port tranquille. Rabelais n'y a construit de temple pour aucun culte. Sans doute, dans ce palais de liberté, les droits de la conscience individuelle demeurent intacts. Mais l'invention du bonheur terrestre est une œuvre toute laïque, et pour un écrivain de la Renaissance, en cette Thélème où l'on peut s'imaginer Erasme, Mélanchthon et Bibbiena conversant avec Isabelle d'Este, la *Marguerite des Marguerites*, et Vittoria Colonna, l'esprit et l'honneur semblaient une source assez profonde et assez pure de félicité.

Frère Jean des Entommeures, premier abbé de Thélème, est à peine institué, qu'il a grand besoin d'un coadjuteur. La résidence lui est trop difficile parmi ces personnes polies, dont la vie s'écoule pacifiquement en joies exquises et monotones. Frère Jean s'embarque donc avec son compère Panurge et s'aventure à travers les contrées fabuleuses que nous avons entrevues, cherchant la formule définitive du bonheur. Il la trouvera dans l'oracle de la *Dive Bouteille*, et touchera alors au troisième et dernier degré de l'initiation. *Bois*, crie l'étrange Sibylle, *bois*. C'est l'ivresse qui donne la vraie béatitude.

Ceci n'est point un conseil de sensualité vulgaire. Il eût été bien inutile aux amis de Pantagruel de

parcourir péniblement les régions des idées fausses pour échouer enfin sur le seuil d'un cabaret. Il était plus sage de s'arrêter à l'ombre des *saulsaies* de Grandgousier, ou dans les celliers de la *Cave Peinte*. Mais Rabelais déclare expressément qu'en ce lieu toutes choses sont des symboles et des « raisons mystiques », et que ses initiés, à l'exemple des anciens

« pontifes et tous personnages qui s'adonnent et dédient à contemplation des choses divines, doivent en tranquillité leurs esprits maintenir, hors toute perturbation de sens, laquelle plus est manifestée en yvrognerie qu'en autre passion quelle que soit...

« ... Vous pareillement au temple ne seriez receus de la Dive Bouteille,... sinon que Bacbuc la noble pontife vist de pampres vos souliers pleins, qui est... signification evidente que le vin vous est en mespris, et par vous conculqué et subjugué. » (V, 34.)

Les paroles écrites sur les tables du sanctuaire annoncent encore la révélation d'une doctrine noble : par elles est affirmée l'une des vues les plus hautes de la philosophie antique :

« Toutes choses se meuvent à leur fin. »

L'ivresse dont l'homme goûtera les transports au moment où il atteindra sa fin propre, n'est autre chose que le ravissement de l'esprit, l'allégresse héroïque de la pensée qui s'est abreuvée de vérité. Telle est l'interprétation de la prêtresse Bacbuc :

« Notez amis, que de vin divin on devient : et n'y a argument tant seur, ny art de divination moins fallace. Vos Academiques l'afferment rendans l'etymologie de vin, lequel ils disent en grec οἶνος estre comme *vis*, force, puissance. Car pouvoir il a d'emplir l'âme de toute vérité, tout savoir et philosophie. » (V, 46.)

Evidemment, il s'agit ici de cet état transcendant de l'âme qui s'est plongée avec enthousiasme dans les profondeurs de la connaissance. Cet état a été célébré par les philosophies les plus diverses, par Platon et par Epicure, par Plotin et par Spinoza. *Et eritis sicut Dii.* L'homme alors vit surtout par cette partie divine que Plotin mourant sentait se dégager au fond de son être : il savoure cette joie ineffable qui appartient, selon Spinoza, aux esprits parvenus à la possession des vérités absolues. Mais le platonisme excessif des Alexandrins se contentait de pure contemplation ; et ces grands contemplatifs, de même que les Epicuriens fidèles à leur maître, dédaignaient souverainement la passion et le plaisir. Rabelais, le XVIe siècle, la Renaissance ont eu de l'âme et de la vie un sentiment moins superbe et plus humain. Ils surent maintenir l'harmonie du corps et de l'esprit, et recherchèrent même dans le libre épanouissement de la vie des sens une cause de fécondité intellectuelle. Le mythe rabelaisien, rapproché de la morale des lettrés et des artistes de son siècle, nous semble intelligible. « Retournez à la Nature, dit l'oracle aux Pantagruélistes. C'est par l'esprit

que l'homme communique avec les choses divines ; mais l'homme n'est pas un pur esprit. Son être tout entier aspire à la vie. Vivez donc sans contrainte, et que vos sens atteignent la fin que la Nature leur a fixée ; mais qu'ils s'y arrêtent, et que l'ivresse voluptueuse n'empêche pas les parties supérieures de l'âme d'accomplir leur destinée. Car l'excès n'est pas moins contraire que l'abstinence au bon ordre de la vie. Les sens, le cœur et la pensée sont comme les trois cordes d'un instrument dont l'accord parfait rendra une musique sans pareille. N'en relâchez aucune, n'en brisez aucune, afin de ne point rompre l'harmonie de la lyre, mais que la corde maîtresse, formée d'un métal très pur et dont le chant est vraiment sublime, domine toujours ; que l'esprit reçoive de la jouissance et de la passion l'enthousiasme, mais non pas le trouble ; alors, parvenu au degré suprême de son ascension vers la vérité et vers la beauté, il connaîtra une ivresse ineffable, car il aura touché au terme dernier de la béatitude. »

Doctrine séduisante, mais bien fragile par un endroit. Il y manque l'effort, j'entends surtout l'effort tourné vers le dehors, vers les choses extérieures à l'individu, vers le mal dont le sage ne souffre point. Nulle part l'action n'y est recommandée. Le ressort essentiel de la moralité humaine a été négligé par Rabelais. Il était inutile peut-être à ses initiés du premier degré, qui se

contentent d'honorer plantureusement leurs appétits. Mais, pour les autres, le péril est trop manifeste. Les âmes élégantes que séduira le séjour de Thélème, les âmes plus ardentes qui aspireront à la vie intense, aux ravissements quasi-mystiques promis par la *Dive Bouteille*, déshabituées de l'action, étrangères à la lutte, descendront vite des hauteurs où elles rêvaient de se maintenir. Elles tomberont, comme, dans le mythe de Platon, les ailes meurtries, vers les régions de la concupiscence. Et ainsi le dessein d'une vie généreuse et l'espoir d'un bonheur sans ombre s'évanouiront comme un songe.

Cependant Rabelais vivait au siècle le plus énergique, dans les temps les plus agités de l'histoire. Quand les consciences sont profondément remuées, c'est par l'action passionnée, militante, et non plus par l'extase, que se manifeste la foi religieuse. Rabelais a connu des héros et des martyrs, mais le cloître ne l'avait point préparé à l'héroïsme. Il sortit de l'Eglise afin d'assurer la liberté de ses études ; mais le commerce de la science ne devait point retremper un caractère qu'une longue éducation monacale avait marqué d'un pli ineffaçable, Il demeura jusqu'au bout moine encore, à son propre insu, peu curieux du péril, fuyant devant l'orage avant qu'il n'éclatât, comblant son esprit de connaissances et laissant s'assoupir sa volonté. Il assista à plus d'une tempête, mais du haut du rivage, à l'abri des plus puissantes maisons de

France. Ses héros ne furent pas plus que lui-même hommes d'action. Son personnage le plus agissant est, il est vrai, un moine, mais les bonnes intentions de Frère Jean n'ont guère de résultat efficace : il se démène bruyamment plutôt qu'il n'agit. Gargantua emporte au col de sa jument les cloches de Notre-Dame, mais Pantagruel se garde bien de mettre sous son bras la bibliothèque de Saint-Victor. Le vaillant curé de Don Quichotte agira plus utilement. Il jettera au feu les romans chevaleresques qui ont gâté la cervelle de son ami. Pantagruel pouvait, s'il l'avait voulu, renouveler les travaux d'Hercule : il se contente de passer dédaigneusement, et trop souvent même sans mot dire, comme un juge dont aucune autorité n'exécuterait les sentences. D'un souffle il eût chassé tant de fantômes, d'un geste étouffé tant de monstres ! Frère Jean avait grande envie de détruire les *Chats-fourrés*. Panurge, heureux d'avoir échappé à leurs griffes, refuse obstinément de retourner vers leur caverne. Pantagruel se tait. C'est peut-être en *Papimanie* que le géant parle avec le plus de décision, étant fort en colère. « Fy ! j'en diz fy ! »

Peut-être souffrait-il déjà de ce sentiment qui attriste parfois les âmes les plus nobles, alors qu'elles doutent, pour l'heure présente, de la justice, et désespèrent d'améliorer autour d'elles les choses humaines ? C'est vraiment dommage que Don Quichotte ne soit pas monté, avec son épée

sans tache, sur le navire de Pantagruel, pour être, à côté de cet ennemi trop platonique de la méchanceté, le bras armé toujours prêt à frapper les méchants.

Que l'on puisse être heureux selon la doctrine de Rabelais, nous le croyons volontiers. Mais pour que ce bonheur soit profond et durable, il y faut ajouter ce que l'écrivain a trop oublié : l'action bienfaisante, un état d'âme plus énergique, ce que l'on nomme du simple mot de vertu.

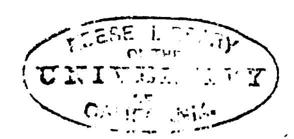
CONCLUSION

« Allez, amys, en gayetté d'esprit », dit la grande-prêtresse Bacbuc aux Pantagruélistes, quand les mystères de l'initiation sont finis (aux variantes du livre V). — C'est la bonne parole que le lecteur de Rabelais croit entendre à chaque page de son livre. Pantagruel a loyalement rempli sa promesse. Ni lui, ni ses compagnons n'ont engendré un seul instant la mélancolie. Et cette gaieté que le vieil auteur nous communique n'a pas seulement pour cause les propos joyeux qu'il a semés dans son œuvre, et encore moins les propos gaulois. Essayez de répandre, dans *Gulliver*, les plaisanteries et les images rabelaisiennes, si vous voulez en rendre la lecture plus lugubre encore. La supériorité de Rabelais sur Swift, son rare mérite en face des deux grands ironiques, Aristophane et Cervantès, la personnalité et la *substantificque moëlle* de son génie sont ailleurs. Sans doute, il fut dépourvu de la poésie magnifique d'Aristophane, de la tendresse profonde de Cervantès ; mais il portait, dans ses jugements sur la marche des choses de ce monde, une disposition d'âme plus libérale que les méfiances aristocra-

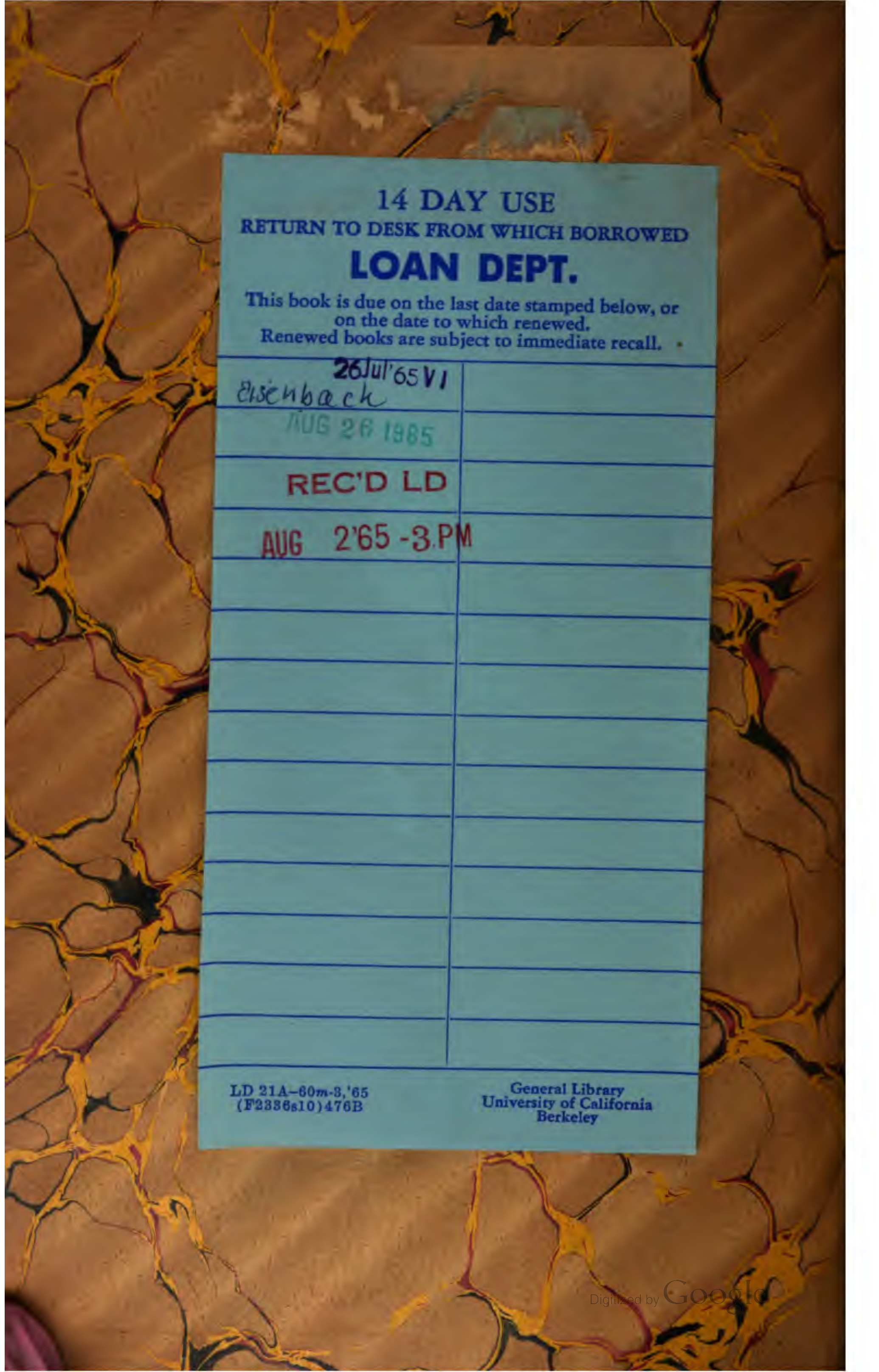
tiques et la hautaine sévérité du comique d'Athènes, et jamais il ne connut le découragement mélancolique du romancier espagnol. « Le monde, dit Léopardi, aime mieux rire que pleurer, et il n'a pas tort. » Il serait plus vrai de dire : il aime mieux espérer en soi-même, en son avenir proche ou lointain, que de se consumer en stériles regrets sur la beauté du passé, sur la médiocrité ou les laideurs du présent. L'espérance, le contentement intime et la joie sont un aliment très sain, pour les sociétés aussi bien que pour l'individu. S'il y eut, en Rabelais, une foi vive, c'est la croyance, qui jamais ne fléchit en lui, à l'efficacité de la raison. Il était assuré qu'elle serait un jour — quelque tardivement que celui-ci dût paraître — la maîtresse dans la science et l'éducation, et qu'elle réglerait souverainement les rapports des hommes entre eux. C'est pourquoi, libre de toute angoisse, il put rire à son aise, fort bruyamment, mais sans méchanceté, des folies passagères de l'humanité.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES



Poitiers. — Typographie OUDIN & Cie.





YC 64687
LD9–20m-6,'61 (C639s4) 4185
Gebhart
65618
Digitized by Google

